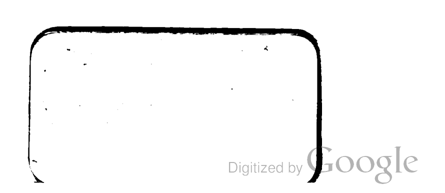



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



[illegible]

Aug. [illegible]

[illegible]

[illegible]

p. 267.

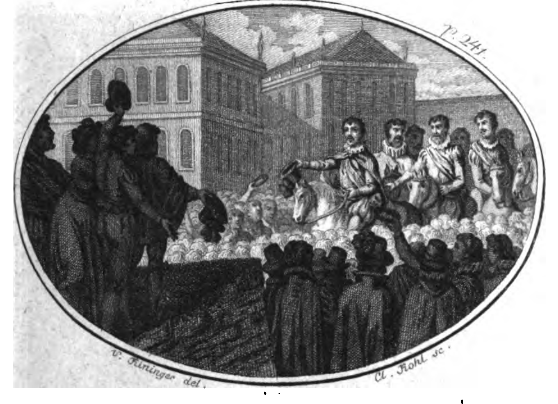


V. Kininger del. Cl. Kohl sc. Viennæ 1795.



GUISE LE BALAFRÉ.

Vive Guise.



BRESLAU,
imprimé chez Guillaume Theophile Korn.
1796.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERS
- 1 APR 1963
OF OX
LIBRARY

GUISE LE BALAFRÉ

TRAGÉDIE.

A Laquelle on a joint des notes historiques et l'extrait d'une piéce écrite sur le même sujet, en anglais par Dryden et Lee; ainsi que l'histoire et les amours du Duc de Guise; espéce de roman publié à Paris l'an 1695.

AU LECTEUR.

Cette tragédie écrite en 1792, et qui est l'ouvrage d'un amateur de la littérature Françoise, pourrait peut-être servir de pendant à Charles IX. par Chénier, mis au Théatre de Paris en 1791. Cependant son auteur n'en veut qu'au crime et à la revolte, mais point aux Rois, et encore moins à cette noble ambition sagement moderée qui, en tout tems, fut la source des plus hautes vertus: si celle du Duc de Guise eut été de ce genre, la France n'aurait jamais eu un plus grand homme. Il semble que l'auteur s'est particulierement attaché à peindre le caractere de ce Prince; il lui laisse toutes les vues ambitieuses qui le dominaient, mais il leur préte une marche plus politiquement

réfléchie que ne font les historiens, lorsqu'ils lui reprochent d'avoir manqué trois fois l'occasion d'usurper le trône, et surtout, la derniere fois aux baricades ou il laissa le tems au Roi de se sauver de Paris. L'auteur supose que le Duc de Guise sentait que, pour y parvenir plus surement, il fallait en écarter, avant tout, le véritable héritier et invalider les droits qu'il y avait. La Ligue, soit-disant sainte, lui en fournissait l'occasion. Quoique Henri III se fut imprudemment mis lui-même à la tête de cette ligue, Guise n'en était pas moins resté le Chef: mais il existait encore un parti dans le royaume, qu'on nommait celui des politiques, le quel, si le Duc de Guise se fut emparé du Roi à force armée, aurait pu se joindre aux Calvinistes et rendre par là le parti de Henri de Bourbon plus puissant: il crut dont, devoir suivre une route moins hazardeuse. Parvenu déjà à isoler le Roi, ayant fait éloigner le Duc d'*Epernon, homme de tête et des*

bras, peut-être le meilleur des favoris resté à Henri; s'étant racommodé avec Catherine de Médicis; dont il connaissoit la haine contre le Roi de Navarre; et se fiant au traité que cette Reine venait de conclure avec lui au nom de son fils; il alla aux États assemblés à Blois, malgré les avertissemens qu'il avoit recus sur le danger qui l'y menaçoit. Son véritable dessein était d'y faire resoudre la guerre à Outrance contre les Calvinistes, d'y faire exclure Henri de Bourbon de la succession au trône, sous le prétexte de la Religion; de s'y faire nommer Lieutenant du Royaume; et de parvenir par là au moyen de mettre sous sa tutéle Henri III, énervé par la molesse et par le cagotisme.

Si l'auteur de cette tragédie ressere dans l'espace de vingt-quatre heures les faits de près d'une année; si le traité conclu par Catherine de Médicis à Paris avec le Duc de Guise, et l'expedition de Marguerite dans l'Auvergne,

se trouvent rapprochés au même tems, on doit le lui pardonner, et ne point exiger dans un pareil ouvrage l'exactitude chronologique. Marguerite n'était point à Blois lorsque les Guises y furent assasinés, mais l'auteur de l'histoire et des amours du Duc de ce nom, l'y fait paroitre déguisée en courier du Duc de Mayenne, pour avertir Guise le Balafré du peril qui le menace. Il ne devait donc pas être moins permis à l'auteur d'une piece Dramatique, de l'y faire arriver d'une façon plus décente. Ce roman dont je viens de parler, et qui amene Marguerite à Blois en courier, fut dédié, l'an 1695, au Chevalier de Lorraine, et imprimé à Paris chez la veuve Mabre Cramoisi. Comme il m'a paru assez curieux par la maniere dont on écrivait, il y a cent ans, ces sortes d'ouvrages, et par l'ortographe, dont Voltaire et les modernes se sont ensuite servis en partie, je l'ai joint aux notes historiques de cette tragédie.

Marguerite de Valois était une des plus belles Princesses de l'Europe.

Voici ce que Brantome en dit.

„La Reine de Navarre était l'orne-„ment de la Cour, et l'ame des fêtes „et des plaisirs, et l'on voyait tous les „jours à Paris des étrangers venus ex-„près pour voir cette beauté, dont la „renommée avait passé par toute l'Eu-„rope. Un Cavalier napolitain, entre-„autres, avait fait le voyage de France „poussé par la même curiosité; et ayant „trouvé la Reine absente, à cause de „son voyage aux eaux de Spa, il re-„tarda son départ de deux mois, pour „l'attendre et la voir. L'ayant vue, il „dit ces mots: D'autres fois la Prin-„cesse de Salerne à remporté une telle „réputation de beauté dans notre ville „de Naples, que l'étranger qui abor-„dait et s'en retournait sans voir la „dite Princesse, en racontant de son „voyage, si on lui demandait s'il avait „vu cette Princesse, et répondait que „non, on lui répliquait qu'il n'avait

„donc vit Naplès. Mais semblablement, „si, à mon rétour, sans voir cette Princesse, on m'eut demandé si j'avais vu „la France et sa Cour, encore que je „l'eusse vue, j'eusse bien pu dire que, „non, puisque je n'avais pas vu cette „Reine, que je peus dire en être l'ornement et l'enrichissure; mais à cette „heure l'ayant si bien vue et contemplée, je puis bien dire que j'ai vu „toute la beauté du monde, et que notre Princesse de Salerne n'etait rien „aux prix de cette Reine.„

Je crois qu'on peut s'en fier à cet égard à Brantome et à son cavalier napolitain, et cela d'autant plus qu'il n'y a pas encore un demi siècle qu'on promenait la figure de cette belle Marguerite par toute l'Allemagne, dans des lanternes magiques, ainsi que sur les trétaux, et qu'on l'y fesait danser aux yeux du peuple. Après elle, il n'y eut que Catherine I, épouse de Pierre premier à la quelle on fit cet honneur quoique douée de moins de beauté.

Quant à Marguerite de Valois, ses propres ouvrages prouvent que beaucoup d'esprit relevait encore ses charmes. Dans ses mémoires elle glisse très adroitement sur les faiblesses que les historiens lui reprochent, et elle n'y parle des amours du Duc de Guise que pour citer l'anecdote qui donna lieu au mariage de ce Prince avec Catherine de Cléve, veuve d'Antoine de Croy, Prince de Porcien. Au reste tous les historiens s'accordent sur l'amour que Marguerite et Guise avaient l'un pour l'autre, et les mémoires de ce tems assurent que leur liaison n'avait cessé qu'au mariage de Marguerite avec le Roi de Navarre. Quoiqu'il en soit, il est difficile de croire à tous les traits lâchés dans les satyres qu'on a faites contre cette Princesse qui avait les plus grandes complaisances pour son mari lors qu'elle croyait jouir de son amitié et de sa confiance, et cela allait au point, qu'elle assista aux couches de Fausseuse, une de ses filles d'honneur

et maitresse de son époux. Elevée dans une cour moins galante que n'était celle de sa mere, et moins persécutée par ses freres, peut-être n'aurait'elle pas eu besoin de blanchir sa conduite, ainsi qu'elle le fait, vis à vis la Marquise de Nesle, dans la premiere scene du troisiéme acte de cette piéce.

Cette Marquise de Nesle se trouvait ce tems là peut-être aussi peu à Blois que Marguerite; l'auteur l'a sans doute choisie pour confidente de cette Reine, ne pouvant lui donner ni la Duras, son intendante, qui l'avait rendue odieuse par ses extorsions dans Agen, ni la Thorigny que Henri III. avait voulu faire noyer; mais comme il existait un Marquis de Nesle, blessé ensuite sous le Regne de Henri IV. à la bataille d'Yvri, il pouvait aussi y avoir une Marquise de ce nom, attachée à la cour de la Reine mere, assez peu instruite des tems précédans, pour que Marguerite pût s'en entretenir avec elle. Catherine de Médicis protégeait alors

le Duc de Guise, toutes ses femmes l'aimaient et haïssaient Henri III.

Thorigny que, d'après le roman cidessus mentionné, l'auteur a choisi pour confident du Duc de Guise, et que le hazard lui ramene à Blois, était un frere de la Dame que Henri III. avait voulu faire noyer; il ne pouvait donc qu'être suspect á ce Prince, et qu'entretenir ses soupçons contre sa soeur et contre Guise, mais il ne faut pas confondre ce Thorigny avec un fils du Maréchal de Matignon qui portait le même nom, et dont le pere Daniel parle au regne d'Henri IV.

Je crois qu'on aurait tort de vouloir reprocher à l'auteur de n'avoir point donné dans cette piéce un plus grand rôle à Catherine de Médicis, ne la faisant paráitre qu'au premier et au cinquieme actes. Cette Reine, presqu'au bout de sa carriére, ne survécut pas d'un mois aux Guises, elle avait deja perdu la confiance de son fils qui dissimulait avec elle, et qui lui cachait

soigneusement le lâche assasinat qu'il méditait; d'ailleurs, il n'entrait pas dans le plan de l'auteur de lui faire développer son propre caractére deja assez annoncé par Rambouillet et par les deux Guises; et d'autres scénes ou il aurait voulu la placer, n'auraient servi qu'a ralentir l'action, peut-être déja trop retardée par de longs récits, mais appartenans au sujet, puisqu'ils servent au détail nécessaire de l'exposition en gros du premier acte.

Ecrivant cette tragédie, son auteur ignorait absolument que quelqu'autre ne eût traité le sujet, mais un des cahiers de lectures, qui s'impriment à Gotha, lui aprit, par une scéne y inserée, dans la quelle le Diable emporte Malicorne, déterminé ligeur et ami intime du Duc de Guise, que John Dryden et Nathanael Lee en avaient fait une tragédie qui ne parut sur le théatre de Londres qu'après bien des contrariétés et dans un tems de troubles, ou l'ambitieux Monmouth, fils naturel de Char-

les Second, tramait pendant la vie de son pere, les complots qui devaient faire exclure de la succession au trône son oncle, alors Duc de York, et, ensuite pour peu d'années, Roi d'Angleterre, sous le nom de Jaques Sécond. —

Dryden et Lee écrivaient dans un tems où on ne croyoit rien de plus facile que de faire un pacte avec le souverain des enfers, et dans le quel on ne se doutait pas encore qu'il perdrait un jour son credit dans ce monde.

L'auteur de Guise le Balafré eût bien de la peine à se procurer cette tragédie anglaise, et après bien des recherches Monsieur le Conseiller de la Cour Eschenbourg, un des Litterateurs les plus estimé de l'Allemagne, et connu, surtout par sa belle traduction de Shakespear, eût la bonté de lui en faire avoir un exemplaire, et il aprit en même tems de lui que le Marquis Gioseppo Gorino Curio avait également mis ce sujet sur les théatres de l'Italie. C'est donc à Ms. Eschenbourg que nous

sommes redevables de l'extrait de cette tragédie Anglaise que nous joignons à la piece Francoise.

Son auteur l'avait déja achevée, lorsque la tragédie de Charles IX. tomba entre ses mains, et il y trouva un vers qu'à peu de changement près, il avait placé dans la sienne, et qu'il ne crut pas devoir changer, n'étant qu'un adage qui peut se trouver fréquement dans la bouche de tout le monde. Ms. Chénier fait dire au Cardinal de Guise, oncle de celui dont il s'agit dans Guise le Balafré :

Sire, un mal violent veut un remède extrême.

Et c'est Henri qui dit dans Guise le Balafré :

La cause des grands maux veut un remède extrême.

Je sais qu'on ne fait point une bonne tragédie sans de beaux vers, qu'on peut faire quelques beaux vers sans faire une bonne tragédie, et qu'il n'est pas aisé de juger pertinement de la versification et de la pureté du stile d'un ouvrage dramatique, à moins d'être soi-même bon poëte; je ne le suis pas, et je m'en

remets à ceux qui croyent l'être. D'ailleurs, quelle tache difficile pour un auteur de remplir toutes les conditions qu'ont mises les rigoristes à un ouvrage pareil! Depuis les commentaires de Voltaire sur les oeuvres de Pierre Corneille, et depuis les notes de Luneau Boisjermain sur celles de Racine, qui oserait s'en flatter? et ce qui plus est, dans un tems où Voltaire même, reparoissant dans ce monde, serait bien surpris d'être reduit à étudier de nouveau une langue dans la quelle il devait croire avoir écrit avec autant d'élégance que de précision.

Il tomberait des nuës en écoutant les harangues des modernes Demosthenes prononcés à la tribune de la convention nationale. Mais hélas! Se reconnaitrait-il dans Paris? Il y chercherait en vain les talens, les belles lettres, les arts et les beaux monumens qui brillaient et décoraient de son tems cette grande et superbe ville; il aroserait de ses larmes la place vuide sur le pont

neuf, où se trouvait jadis la statue d'un héros qu'il s'était tant plu à chanter: il frissonnerait en aprennant qu'elle avait été mise en fonte pour en faire des instrumens destructeurs du genre humain: attristé que son Brutus ait pu échauffer l'imagination républicaine de ses velches à un tel excès de barbarie, il se rèpentirait avec amertume de l'avoir jamais écrit; il verrait avec horreur à St. Denis les cendres d'un Turenne éparses et tirées de leur tombeau, ainsi que le plomb des cercueils des Rois changé en balles meurtrieres. C'est en frémissant qu'il contemplerait les murs d'un des plus beaux châteaux du monde encore teints du sang de ces braves helvétiens, si fidéles à leurs sermens et à leurs consignes: passant de là sur la place vit celui des pauvres citoyens coule à chaque instant sur le fatal billot il verrait cette machine par la quelle fut tranché le fil des jours d'un Roi qui peut-être n'avait jamais eu d'autres dèfauts que celui d'être trop

bon: mais fuyant des objets si tristes, et entendant de loin les gèmissemens des victimes dont regorge un palais jadis décoré par le pinceau d'un Rubens; il aurait été forcé de convenir que sous les plus cruels des prédécesseurs de Louis XVI, sous Louis XI et Charles IX, la France n'avait point vu répandre autant de sang, que sous l'anarchie d'une liberté et d'une égalité aussi desordonnées que mal conçues, et que les atrocités commises du tems des Armagnacs et de la Ligue, n'approchaient pas des horreurs qui révoltent le reste de l'Europe, et qui disolent sa patrie.

Le sujet de cette tragédie améne assez naturellement les facheuses réflections que je viens de faire. Malheureusement les annalles de la France fourmillent d'époques terribles qui paraissent caractériser une nation brillante, mais legére, capable des plus grandes vertus aussi bien que des plus grands crimes: si le fanatisme de la religion lui fut jadis funeste, un excès contraire la pré-

cipite aujourd'hui dans un gouffre de maux incalculables, dont un siecle aura de la peine à la tirer.

*En attendant le sang coule, tout se dilapide, et la rapacité couvre les assasinats du manteau des besoins de l'Etát. Rome sous les Marius et les Sylla, a-t'elle jamais vu de pareilles proscriptions? Mais détournons nos regards d'un tableau dégoutant de meurtres, et voyons comment l'auteur de Guise le Balafré nous a peint la perfidie d'un Roi, qui tomba ensuite sous le couteau d'un monstre sorti des murs *) dont le nom est dévolu au parti qui domine actuéllement en France, et qui déchire un des plus beaux Royaumes, transformé pour sa ruine en République indivisible.*

---

*) Ceci fut ecrit lorsque Robespiére présidait encore à l'assemblée de ce Club de tigres altérés du sang de leurs concitoiens.

GUISE LE BALAFRÉ.

HENRIADE,

CHANT TROISIÉME.

Au milieu des Etats, Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, et, sur de ses projèts,
Crut dans ces députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque, las de le craindre et las des l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colere;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assasinat assez de fermeté
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le Roi le fit lui même immoler à sa vue;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encor peut être,
Tout pale et tout sanglant semblait braver son maitre;
C'est ainsi que mourut ce sujet tout puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant;
Le Roi dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.

ACTEURS.

HENRI III, Roi de France.

CATHERINE DE MÉDICIS, sa Mere.

MARGUERITE DE VALOIS, Reine de Navarre et Soeur de Henri III.

LA MARQUISE DE NESLE, Confidente de Marguerite.

LE DUC DE GUISE, Prince de Lorraine et Pair de France.

LE CARDINAL, son frere.

L'EVEQUE DE LYON, Ami des Guise.

D'AUMONT, *RAMBOUILLET*, *BAUVAIS-NANGIS*, du Conseil du Roi.

CRILLON, Mestre de Camp du Régiment des Gardes.

THORIGNY, attaché au Duc de Guise.

LOIGNAC, Premier Gentilhomme de la Chambre, et Capitaine des 45 Gardes nobles du Roi.

SUITE du Roi et de Catherine de Médicis.

La Scène est à Blois dans le Château des Rois.

ACTE PREMIER.

Le théatre représente une partie de l'apartement que Catherine de Médicis doit occuper dans le Château de Blois.

SCÉNE Ire.

D'AUMONT, RAMBOUILLET, NANGIS et CRILLON.

CRILLON.

Nos troubles vont finir, le calme va renaître,
Et vous verrez dans Blois Médicis reparaître.
Elle vient de conclure à Paris un traité,
Entre Guise et son fils des longtems souhaité. (1)
Puissent ces soins heureux, à la France propices,
De son bonheur futur lui servir de prémices,
Et ramener ce Duc, par la Ligue entraîné,
Au devoir, aux vertus, pour les quels il fut né.

RAMBOUILLET.

De ce traité, Crillon, la douteuse apparence
Peut-elle mettre un terme aux troubles de la France?
Vous parlés de devoir, vous parlés de vertus,
Lui, Guise, ce rebelle, eh! les a-t'il connus!

CRILLON.

Oui, s'il les méconnut, si rébelle on le nomme,
En dois-je moins dans Guise admirer le grand homme,
Egaré du devoir, par un parti séduit,
Qu'à devoir menager tout encor le reduit,
Que de quiter il n'ose à l'instant se résoudre;
Mais qu'une heureuse paix et le tems vont dissoudre;
Dont les chefs déroutés, pour gage de leur foi,
Avec lui tomberont un jour aux pieds du Roi.

NANGIS.

A ces traités de paix deja la Reine mere
N'a pris que trop souvent son recours ordinaire;
Mais de quoi servaient ils lors qu'a peine conclus,
Aussi tôt violés on les a vu rompus?
Sans vouloir les tenir, par de fausses promesses,
Médicis et le Roi, font sentir leur faiblesses,
Et qui voudrait, Crillon, se fier désormais
A tous ces vains traités de tréves et de paix?
A pareil supterfuge instruit dès son enfance,
Quoi? vous croiriés qu'un Guise y prendrait confiance?

Qu'il viendrait, abjurant ses coupables dessins,
Au repentir livré, se remettre en nos mains?
Non: suivés de ce chef, des Zélés Catholiques,
D'un oeil moins prevenû, les demarches obliques;
S'il vient, il veut tromper. Fourbe et présomptueux,
Merite-t'-il d'avoir un ami vertueux?
Ce pourrait-il qu'à Guise un Crillon s'intéresse?

CRILLON.

Liés par l'amitié pendant notre jeunesse,
Combattant avec lui sous les drapeaux du Roi,
J'ai pu l'aimer, Nangis, sans manquer à ma foi.
Je l'admirais souvent, et jaloux de sa Gloire,
J'ai marché sur ses pas aux champs de la victoire.
Je l'ai vu Magnanime et guerrier généreux;
Ami de ses amis, ennemi dangereux;
Et les traits balafrés qu'on voit sur son visage
Servent à sa valeur d'un brillant témoignage.
Enfin, si dans ce tems, j'ai du le respecter,
De mon attachement s'il a pu se flatter,
C'est qu'il était alors le digne appui du trône,
Il a cessé de l'être, et je vous l'abandonne,
Il n'est plus mon ami: mais fidéle à mon Roi,
D'Aumont qui me connait, lui répondra de moi.

D'AUMONT.

Oui, je connais Crillon; fidéle au Roi son maitre
Aurait-il pu rester encor l'ami d'un traitre!

CRILLON.

Le Roi vient; je vous laisse, et le bien de l'Etàt
N'a pas besoin ici des Conseils d'un soldat;
La sureté dans Blois à mes soins est commise,
C'est à vous ou d'absoudre, ou de condamner Guise.

SCÉNE IIeme.

HENRI, D'AUMONT, RAMBOUILLET et NANGIS.

HENRI.

Approchés vous d'Aumont, Rambouillet et Nangis, (2)
Vous que je mets au rang de mes plus surs amis,
Et dont j'ai reconnu le zèle et la prudence,
Vos conseils pourront seuls raffermir ma puissance.
Mon trône, par la ligue, est près de s'ecrouler,
Je sens ses fondemens sous mes pieds s'ebranler;
Tout y concourt, tout semble en hater la ruine;
Aux Etâts assemblés cette ligue domine,
Et le chef arrogant de tous ces factieux
Etend vers ma couronne un bras séditieux.
Vous savés combien Guise a fomenté de brigues,
Par combien de ressorts; de ruses et d'intrigues

Il a séduit le peuple, et même dans ma cour,
Ma femme est de son sang, ma soeur a son
amour; (3)
Ma mere qui le craint, mais pour lui sollicite,
De ces fausses vertus me vante le mérite:
Tous les trois ont jetté le trouble dans mon
coeur.
Je distingue pourtant ma femme de ma soeur,
A sa vertu surtout je dois rendre justice,
Sous ce voile ma soeur sait cacher sa malice,
Et Guise par celui de la religion
Couvre les attentats de sa rébellion.
Séditieux déjà sous Charles neuf mon frêre,
Il voulut m'inspirer le projet téméraire
De porter sur son sceptre une coupable main;
Contre mon frére Anjou son perfide dessein
Fit éclore à Paris le complot de Salcéde; (4)
Aujourdhui de l'Espagne, appellée à son aide,
Le perfide Philippe epuisant le trésor,
L'encourage à ma perte et lui prodigue l'or
Dont entre mes sujets, achetant leur suffrage,
Il fait, à pleines mains le criminel partage.
Prétres, Nobles, Bourgeois, tout les divers états
Sous ses drapeaux rangés deviennent des soldats;
Avec eux de Paris investissant les rues,
Et du Louvre m'ayant baré les avenues;
Il va paraitre ici sur la foi d'un traité
Que pour mieux m'outrager, son orgeuil a dieté.

Faut il rompre ou tenir ma parole à se traitre?
Que merite un sujet armé contre son maitre?

D'AUMONT.

Sire, la mort!

RAMBOUILLET.

Sans doute.

NANGIS.

Et qui peut l'en sauver?

D'AUMONT.

Que contre ses complots. faciles à prouver,
Secondé par nos loix votre courroux s'évisse!

NANGIS.

Le Salut de la France exige qu'il périsse!

D'AUMONT.

Auteur pernicieux de nos maux intestins,
En france, trois partis sont le jeu de ses mains;
Les sombres hugunots, les rusés politiques,
Dans la Ligue, sous lui les Zélés catholiques,
Divisés, mais non moins servant ses intérêts,
Contre vous excités, sont à vos loix soustraits:
Par leurs dissentions qui déchirent la France,
Son pouvoir, qui s'acroit, détruit votre puissance;
Et du trône de loin contemplant les dégrés,
Ses pas, pour y monter, se trouvent mésurés.
Sous l'ombre d'un traité s'il ose ici paraître,
Et s'il vient aux Etats pour y braver son maitre,

Le piége qu'il vous tend doit être suspecté;
Qu'il y tombe lui même, et s'y trouve arrêté;
Qu'à ses juges remis, leurs décrêts légitimes
Publient ses forfaits, prononcent sur ses crimes,
Et qu'enfin, trop longtems un vain peuple aveuglé,
Dans Guise voye un traître à ses yeux dévoilé,
Aux pieds de l'échafaut, qui prendra sa défense.

RAMBOUILLET.

Avant de l'y mener, la moitié de la France,
Ses amis, ses parens; et même ici dans Blois
Un parti dangereux au vrai sang de nos Rois. (5)
Croyés vous arrêter impunément un homme
Soudoyé par l'Espagne et protegé de Rome?
Pouvés-vous, l'arrêtant; le mettre dans les fers?
Ce Prince des Lorrains est au rang de nos pairs,
Ils doivent le juger, sera-t-il condamnable?
Sire, un tiers d'eux, peut être autant que lui coupable,
Secondé par la ligue, et tremblant pour ses jours,
Du dédale des loix employant les détours,
Va trouver, éloigné des routes ordinaires,
Le tems d'armer pour lui ses amis et ses fréres:
Vous les verrés alors, tous pour le secourir,
Des deux bouts du royaume en ces lieux accourir.
Et ce fier Cardinal, ligueur, jeune, intrépide,
Plus que son frére encor turbulent et perfide,
D'un clergé fanatique excitant les rumeurs,

Va faire au Vatican retentir ses clameurs;
Contre vous de l'eglise y provocant la foudre,
A relacher son frére il faudra vous résoudre.
Dans la chûte du Duc qu'il soit enveloppé,
Et qu'il tombe avec lui du même coup frappé,
Sans que d'une trop lente et douteuse justice
Vous attendiés en vain l'arrêt de leur suplice.

D'AUMONT.

Ce parti violent me parait dangereux.

RAMBOUILLET.

Pour en être plus sûr il le faut vigoureux.

D'AUMONT.

Le fer des loix rendrait leur trépas légitime,
Mais assasinats . . . .

RAMBOUILLET.

Peut cesser d'être un crime!
Lorsque la sureté d'un Royaume en dépend.
Le besoin nous y force et l'excuse souvent.
A la mort de son chef la ligue consternée
Tombe sans autre effort.

D'AUMONT.

Et l'Europe étonnée
Voudra-t-elle applaudir à ces assasinats?
Pourriés-vous pallier ces meurtres aux Etats.
Et violer dans Blois la sureté promise?

RAMBOUILLET.

Peut-être que d'abord l'Europe avec surprise
Apprendrait la rigueur dont le Roi s'est servi
Pour revoir dans ses mains son Sceptre raffermi;
Mais pésant les raisons de leur mort nécessaire,
Sur les moyens choisis l'Europe va se taire;
Même elle applaudira dans ce projet formé
Ce qu'au premier moment elle en avait blâmé:
Et la foudre de Rome, éclatant allumée,
Ne va gronder qu'en l'air et se perdre en fumée.
Au reste, des Etats qu'importe la frayeur?
D'un coup d'autorité, qu'ils sentent la vigueur;
Qu'ils se calment; si non, qu'ils fuïent, se dispersent.
D'un pouvoir usurpé qu'assemblés ils exercent,
Le Roi débarrassé peut marcher à Paris;
Et portant la terreur jusqu'en ses murs surpris.
Punis, ou pardonnant, user de sa clémence.

SCÉNE IIIeme.

Les précédans, CRILLON, suivi de CATHERINE DE MÉDICIS, dont la Suite reste au fond du théatre.

CRILLON.

Sire, la Reine mere approche . . . . elle s'avance.

CATHERINE.

Enfin ce jour heureux est donc venu pour moi.
Où je puis embrasser et mon fils et mon Roi,
Où je mets à ses pieds, avec le Duc de Guise,
La ligue confondue et de nouveau soumise.
Paris, au répentir de s'être revolté,
Rentre dans le devoir et reclame un traité
Que signé dans ses murs, ma main vous offre, Sire;
Daignez en pardonnant, l'approuver et souscrire.

HENRI.

prenant le traité que Catherine lui présente.

Ce traité dû, ma mere, à vos bontés pour moi,
D'un pardon généreux m'imposer à la loi;
Oui, Paris vous devra, quelque soit mon offense,
Le prix qu'au répentir reserve la clémence;
L'attentat des ligueurs va se voir effacé,
Et je recevrai Guise, oubliant le passé.
Crillon, à sa rencontre, allez pour l'en instruire;
Ici dans ce palais vous pourrés l'introduire;
Qu'il jouisse à ma cour des égards et du rang
Accordés par la France aux Princes de son sang.

SCÈNE IVeme.

HENRI, CATHERINE, RAMBOUILLET, D'AUMONT, NANGIS, et suite de la Reine.

CATHERINE.

Puissé-je voir encor, tandis que je respire,
Ainsi tous vos sujets remis sous votre empire,
Et ramenés un jour fidèles à leur Roi,
Au giron de l'eglise, éclairés par la foi.
Mais les troubles qu'enfante et nourrit l'hérésie,
Détruisent cet espoir, empoisonnent ma vie:
Mes jours, mes tristes jours jusqu'ici prolongés,
Par là, sur leur déclin, sont de chagrins rongés:
Déjà leur terme approche. Au bout de ma carriere,
Accordez-moi, mon fils, encore une priere:
Votre soeur fugitive ici suivit mes pas,
Souffrez qu'elle retrouve, à Blois, entre vos bras,
Son Roi, son protecteur, et, plus encore, un frére!

HENRI.

C'est ma protection qu'en ces lieux elle espére?
D'ou vient, lorsque d'Agen et de Tonneins les murs
Auraient pû lui servir d'asiles aussi sûrs,
Qu'un intérêt pressant à ma cour la rapelle?

CATHERINE.

Est il encore ailleurs de sureté pour elle?

Déjà tout l'Agenois, par Bourbon envahi,
Se, retrouve au pouvoir d'un epoux ennemi. —
Mais votre soeur n'est plus la Reine de Navarre,
D'un hérétique epoux son culte la sépare;
En Princesse du Sang et fille des Valois,
Elle implore, en ces lieux, vos bontés et nos lois
Contre un prince proscrit, rebelle et téméraire,
Qui vient de lui: avir sa dote et son donaire.

HENRI.

Par elle à se venger il s'est vû provoquer,
Aux bords de la Garronne elle vient l'attaquer,
Langerac de ma soeur y conduisit l'armée;
Croyait-elle obtenir, marchant à main armée
Un divorce dont Rome a flatté son espoir?
Y contraindre un époux? le combattre pour voir
La bulle d'un Pontife, au vatican dietée,
Par le Roi de Navarre en Béarn respectée?
Qu'attend-elle en ce lieu du pouvoir de nos lois,
Et que puis-je moi même ici pour elle à Blois?

CATHERINE.

La recueillir au moins. Si sa cause est douteuse
Ne vous suffit-il pas qu'elle soit malheureuse!

HENRI.

C'en est assés, Madame, et je la recevrai.
Vous, d'Aumont, dites lui que je l'embrasserai;
Réclamant les bontés et l'appui de son frére,
Qu'elle trouve un asile ici, prés de sa mere,

Et détruise en mon coeur un soupçon malheureux,
Qui pour elle et pour moi n'est que trop dangereux.

SCÈNE Veme.

HENRI, CATHERINE, RAMBOUILLET et NANGIS.

CATHERINE.

Marguerite dans Blois est à peine arrivée,
Que votre ame aux soupçons déjà se voit livrée?
Et sur quoi pourriés-vous contre elle les fonder?

HENRI.

L'auriés vous oublié pour me le demander?
Aux murs de Ville neuve, épousant sa querelle, (6)
Sous Langerac, la Ligue a combattu pour elle;
Et lorsque Guise même, arrivant en ces lieux,
Ancien amant chéri, va paraitre à ses yeux? —
Mais sans aprofondir ce qu'elle se propose,
Madame, à son égard sur vous je me repose,
Et j'aime à me flater que vos soins vigilans,
De ses pas à ma cour deviendront les garans
Veuillez, par vos conseils sur-tout, lui faire entendre
Que d'elle même, ici, son bonheur va dépendre;
Que sur ses actions je tiens les yeux ouverts;
Il en est qui mettraient le comble à ses revers. —

Mais tant de divers soins pour un fils qui vous aime,
A ceux qui vous sont dûs, me font penser de même;
Et je dois vous prier après tant de travaux,
De vouloir bien jouir de quelque doux repos:
Dans votre cabinet, tandis que j'attends Guise,
Ma mere, permettez que ma main vous conduise.

(s'adressant, sur le point de sortir, à Rambouillet et à Nangis.)

De mes intentions, Rambouillet et Nangis;
Lorsqu'il en sera tems, vous serés avertis.

SCÉNE VIeme.

RAMBOUILLET et NANGIS.

NANGIS.

L'ascendant que, sur lui, sa mere va reprendre,
Nous fait prévoir à quoi nous devons nous attendre;
Nos conseils désormais rarement ecoutés
S'ils différent des siens, severront rejettés.
Henri croira régner; mais rasée à l'extrême,
Sa mere réglera sa volonté suprême;
Et pour mieux s'entre-aider, Guise ici ramené,
Le Roi sera par eux tour-à-tour gouverné.

RAMBOUILLET.

La France doit ses maux moins au Roi qu'a sa mere;
Parcourez de ses fils l'orageuse carriere,

Vous trouverez par tout leurs regnes obscurcis
Par les traces de sang qu'y laissa Médicis.
Mais son ame flêchit sous le poids des années,
Et le Ciel va, dans peu, trancher ses déstinées;
C'est Guise qu'il nous faut craindre et perdre aujourd'hui
Ou se resoudre, en lache, à ramper devant lui.

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une gallerie qui mène à l'apartement du Roi.

SCÉNE I[ere].

GUISE et THORIGNY.

THORIGNY.

Je ne puis vous cacher ma crainte et ma surprise;
Dans ce palais, seigneur, je vois le Duc de Guise!
Pouvés-vous sans danger braver Henri dans Blois?
Adoré dans Paris, l'on respecte vos lois;
Mais ici, de la cour l'artifice et la brigue
Croiront, en vous perdant, détruire aussi la ligue;
C'est sur vous, sur son chef qu'ils ont tourné les yeux,
Qu'el espoir, qu'el dessin vous améne en ces lieux

GUISE.

Au Roi, par Médicis, ma parole donnée;
Un traité qui pourra fixer ma destinée;

Les Etats rassemblés qui, peut-être aujourdhui,
Ne trouveront en moi que leur plus ferme appui.
Et tu veux que j'écoute une crainte importune?
Au danger qui m'attend j'oppose ma fortune:
Les artifices vains et les brigues des cours,
Je les méprise trop pour qu'ils troublent mes jours.

THORIGNY.

Ah! sous l'espoir trompeur d'un traité qui vous flatte,
Voyez le piége adroit de cette cour ingrate;
Ses principes cruels . . . . .

GUISE.

Un danger trop prévu
Affaisse le courage et ternit la vertu.
A l'espoir qui me luit mon ame s'abandonne.
Bourbon, Prince herétique, exclu de la couronne,
D'en voir orner mon front ranime le desir,
Et m'offre les moyens de pouvoir m'en saisir.
Mais du chemin au trône entrouvant la barriere,
Ne crois pas, Thorigny, qu'un projet téméraire
Me porte à concevoir les criminels desseins
D'armer contre le Roi le bras des assassins,
Je respecte ses jours, et ma seule espérance
Est de regner bientôt en son nom sur la France,
Il gardera le sceptre, et, sans le lui ravir,
Peut-être même un jour viendra-t-on me l'offrir;
Et préparant la voye aux grandeurs où j'aspire,
Sur ce trône, à mon tour, le Ciel peut me conduire

THORIGNY.

Un rival dangereux s'oppose à vos dessins,
Bourbon vit: et quel sang va couler par vos mains
Avant de triompher du chef des calvinistes?
Craignez qu'un jour le peuple, en de momens
bien tristes,
De ses calamités et de combats lassé,
Ne se venge sur vous de tant de sang versé.

GUISE.

Connais mieux des humains la manie insensée,
La main qui les subjuge est par eux caressée;
Eux mêmes aux combats appellent le guerrier,
De leur sang arrosé, s'y ceuille le laurier,
Que le héros dépose au temple de la gloire,
Où le peuple ebloui consacre sa mémoire.
Tel n'est jamais le lot des mortels généreux
Obscurement bornés à faire des heureux,
Leurs noms n'oublienent point le brillant avantage
Que les ailes du tems les portent d'age en age;
Et d'un modeste humain les bienfaits sans éclat
N'ont très souvent servi qu'un public bien ingrat;
Quelqu' honoré qu'il soit au sein de sa patrie,
Vivant, on le chérit; mort, bientôt on l'oublie,
Mais enfin tout mortel à son sort enchaîné
Marche au but pour le quel le ciel l'a destiné
Et ce ciel irrité, même avant ma naissance,
Dans la guerre civile avait plongé la France.

Elevé dans ce trouble et dans les camps nourri,
Mon pere sous les coups de Poltrot a péri, (7)
La secte de Calvin, dans sa noire furie,
Signala par sa mort l'aurore de ma vie
Et déjà je suçais, au sein avec le lait,
La haine juste et due à ce lache foi fait.
Elle a guidé mes pas, dirigé ma vengeance,
Et lié mes destins aux troubles de la France.

THORIGNY.

Ainsi donc cette nuit de carnage et d'horreur, (8)
Où le sang dans Paris a ruisselé, Seigneur,
Où vous même vengiés la mort de votre pére,
N'avait point appaisé votre juste colere?

GUISE.

Rallumée en mon sein peut-elle t'étonner?
En vain au sang versé voudrai-je la borner,
Lorsque tout de nouveau cette secte ennemie,
Cette hydre renaissante, avide de ma vie,
Et qui pour triompher n'attend que mon trépas,
Ressort de la poussiere, et revole aux combats,
Que veux-tu? que je trompe, abandonnant la France,
Les ligeurs qui sur moi fondent leur espérance;
Et que, fuïant, je laisse à ce fier navarrois
Le chemin tout ouvert au trône des valois?
A ce rival déjà haï dès ma jeunesse.
Qui ravit à mon coeur l'objet de sa tendresse,

Et qui, par le flambeau de son hymen fatal
De cette nuit de sang alluma le signal!

THORIGNY.

Cet hymen de la paix devait-être le gage,
Mais de la trahison il devient le présage.
Si ce jour d'allégresse en deuil a pu changer,
Tremblez à cet exemple, et craignez le danger
Qui, sur vous suspendu, menace votre tête.

GUISE.

Je ne dois point trembler du sort que l'on m'aprête;
Protégé des Etats et même entre eux assis;
Je puis braver la cour sans craindre Médicis.
Cette mere de Rois, de Henri qui lui reste,
Contemple avec chagrin l'indolence funeste:
A ses favoris seuls elle l'a vu livré,
Mais de moines bientôt dans sa cour entouré,
Voluptueux par goût, et devot par faiblesse,
D'un air religieux respirant la molesse,
S'ous la haire et le froc, qui devraient l'indigner (9)
Il consume des jours dus aux soins de regner.
Chancellant sur le trône ou son devoir l'accable,
Henri n'est plus, crois moi, ce prince redoutable
Qui fesait de la France et l'espoir et l'amour
Aux plaines de Jarnac, aux champs de Moncon-
tour (10)
Il dementit trop tôt ce brillant caractère,
Et suivant les conseils d'une tête légere,

En lache deserteur du trône Polonais, (11)
Il vint ici s'asseoir sur celui des Français.
Et qui sait, si lassé des grandeurs de la vie,
Il ne lui prend un jour la fanatique envie,
D'aller porter son front, heumblement tonsuré,
Entre quatre vieux murs pour s'y voir en cloitré.

THORIGNY.

D'un Chilperie dut-il reproduire l'exemple,
C'est son maire, qu'en vous, la France alors
contemple; (12)
Descendu de celui dont datent les alois,
Sur leur trône, apres eux, vous appellent vos
droits. (13)

GUISE.

Peut-être seraient-ils trop méconnus en France.
Mais qu'importe au merite une vaine naissance?
Ce mere qui fut Roi, par ces titres douteux,
Ne transmit point son trône à ses derniers neveux.
Cependant faudrait-il pour monter à sa place,
A toutes ses vertus réunir son audace,
Et savoir profiter de chaque heureux moment
Qui, s'il n'est point saisi, s'échappe promptement.
Il connut ce grand art et sut en faire usage.
Lorsqu'aujourdhui tu crois voir en moi son image,
Je sens que cet honneur, dont je suis trop flatté,
Demande encor beaucoup pour être mérité.

Laisse amener au tems toutes les circonstances
Qui pourraient me donner des telles espérances,
Et dis-moi, qu'el obstacle arrêta les exploits
Qui devaient nous valoir l'Auvergne et l'Agénois?
Suivant, sous Longerac, les drapeaux de la Reine
Tes lettres m'annonçaient leur conquête certaine.
D'ou vient que Marguerite, après d'heureux combats,
De Villeneuve a dû retourner sur ses pas?

THORIGNY.

Elle y fit éclater un courage inutile,
Vous savés que le Lot s'epare en deux la ville;
Aux armes de la Reine un des côtés rendû,
Laissait de l'autre encor le rempart défendu,
Dont la porte du pont, de bastions flânquée,
Fut valeureusement, sans succês, attaquée,
Enfin Ciculat, consul, respectable vieillard,
Se presente à nos yeux au haut de ce rempart.
Le feu cesse, on lui parle approchant de la porte;
De l'ouvrir à la Reine ou le somme et l'exorte.
Il parait hésiter, mais se resoud bientôt,
Refuse tout accord brave un nouvel assaut,
L'attend, ne le craint pas, t'aprète à la défense.
Cependant sur le pont la Reine alors s'avance;
A l'autre bord du Lot nous fesant reculer,
Elle exige qu'il sorte, et vienne lui parler.
Il promet d'obeir, mais, d'une ame tranquille,

Il ordonna à son fils de défendre la ville,
Sans céder à l'horreur de le voir par nos mains
Livré même à ses yeux au fer des assassins.
Son fils le jure; il sort; on referme la porte;
Il vient, passe le pont, marche à nous sans escorte;
Désarmé parmi nous ne montre aucun effroi,
Fier d'avoir conservé cette ville à son Roi.
Non moins respectueux, entrant chez Marguerite,
Heumblement à ses pieds Ciculat se précipite.
„C'est à Henri, dit-il, que je dois obéir;
„A tout votre courroux je viens ici m'offrir:
„Je sais ce que je dois à la soeur de mon maître;
„J'embrasse ses genoux, mais ce n'est point en traitre.
Le fesant relever, la Reine, avec bonté,
Exalte ses vertus et sa fidélité;
De la séduction emprunte le langage,
Lui dit, applaudissant à son noble courage,
Que s'il veut confier ville neuve à sa foi,
Elle la gardera, comme lui pour le Roi.
Mais elle épuise en vain toute son éloquence,
Rien ne peut ébranler sa mâle resistance.
„Madame, répond-il, j'ai rempli mon devoir,
„Ville neuve n'est plus soumise à mon pouvoir,
„Mon fils à pris ma place, et lui seul y commande.
Ordonnez, lui, dit-on, qu'a la Reine il se rende.
De ses refus enfin Longerac indigné
Le fait saisir; au pont il se voit entraîné.

Déjà sur lui, se leve un poignard homicide;
Sans craindre, avec mépris et d'un ton intrépide,
Frapper, dit-il, tandis que par l'horreur glacé
L'on apperçait son fils au haut dumur placé:
Ou lui montre son pere — il fremit — on lui crie,
Choisis! Rends-toi! si non il y va de sa vie!
Mais sur ces murs le peuple accourt pour l'entourer,
Et, se croyant trahi, sur nous il veut tirer.
Ce digne fils alors, en calmant leur murmure,
Nous parait écouter la voix de la nature;
A cet espoir, bientôt, sa démarche répond,
Il descend, veut nous joindre, et parait sur le pont
La porte reste ouverte et faiblement gardée,
De simples spectateurs des deux côtés bordée;
Lorsqu'inopinement le feu d'un bastion,
Porte entre nous la mort et la confusion:
Des coups trop bien visés foudroient et renversent;
Nos soldats non atteints, en fuyant, se dispersent,
De la ville s'élance un peuple furieux,
Et sauvant pere et fils, les dérobe à nos yeux.

GUISE.

L'estime pour Ciculat que ton recit inspire
D'un ennemi me fait un héros que j'admire.

THORIGNY.

Déroutés, confondus, la rage dans le coeur,
Nous courrons des soldats ranimer la valeur,
Et les féisant rougir d'une honteuse fuite,
A venger leur affront notre voix les excite.

Tout bientôt ramenés auprès de leurs drapeaux;
Nous allions les conduire à des combats nouveaux.
Mais dans ce même instant le bruit se fait entendre (14)
Qu'un corps de navarrois marche et nous veut surprendre;
Que Tonnains revoyait déjà sur ses remparts
Aux armes de Bourbon flotter les étendarts;
Et que, partout, bientôt nous coupant la retraite,
Nous étions menacés d'une entiere défaite.
Ce revers imprévu confondit nos dessins.
Avec peine d'Agen regagnant les chemins,
Par des détours heureux la Reine y fut sauvée.
Nos soldats, presque tous de nouvelle levée,
Sans discipline encore indociles guerriers,
Se dèbandent fuyant vera leurs propres foyers.
La Reine alors en bute aux troubles de la ville
Ne Jouit dans Agen pas longtems d'un azile;
Par des agens secrets le peuple corrompu
S'était, pour la trahir, à Matignon vendû:
Craignant ce Maréçhal, Bourbon, et Henri même
Elle dut se résoudre, en ce peril extrême,
A déguiser son nom sous un obscur état,
Pour s'enfuir en Auvergne au château de Carlat.

GUISE.

Je la plains, de son sort l'affligeante nouvelle
Redouble encore l'amour que j'eus toujours pour elle!

THORIGNY.

Inutile à la Reine, alors dans l'Agénois,
Je ne m'attendais pas de vous revoir à Blois;
De la Cour contre vous y redoutant la brigue
Je cherchai dans Paris le héros de la ligue.

GUISE.

A mes secrets dessins longtems initié,
Tu m'as toujours prouvé la fidéle amitié;
Plus à Blois qu'a Paris elle m'est nécéssaire,
Mais je vois s'approcher le Cardinal. . . . . . .

SCÉNE IIeme.

LE CARDINAL et les précédens.

GUISE,
embrassant le Cardinal.

. . . . Mon frère!
Je vous tiens dans mes bras, et ce moment heureux
Me rend de nos projets le succéz moins douteux;
L'amitié nous unit, l'interêt nous rassemble;
Goutont de nos travaux un jour les fruits ensemble.
Mais pour les voir mûrir, quels seront des Etats,
Par vos soins dirigés, pour nous les résultats?
Aux interêts du peuple, aurent-ils joint les notres?

LE CARDINAL.

Pourraient ils s'eparer les uns d'avec les autres?
Ce peuple qui vous aime, et du quel votre voix
Contre un Roi qui le foule a soutenu les droits,
Fait retentir la sienne, et d'avance on vous nomme,
Par son choix désigné, Lieutenant du Royaume.
Mais lorsque tout concourt à flatter vos souhaits,
A regret je vous vois habiter ce palais.
Ma craintive amitié, par trop de prévoyance,
Peut-être sans raison, taxe votre prudence
Cependant à Paris bien plus de sûreté,
Laissait entre vos mains les succés d'un traité,
Conclu par une Reine en faussetés féconde.

GUISE.

Sur ses propres dessins ma sureté se fonde.
Je sais qu'elle possede au suprême dégré
L'art rusé d'un retour au traité préparé;
Que la duplicité dans son ame réside,
Que tour à tour la haine ou l'amitié la guide,
Que pour elle, en un mot, il n'est rien de si saint
Qui ne soit un prestige et ne puisse être enfreint.
Mais lorsqu'à mes projets les siens se concilient
D'indissolubles noeuds nos interets nous lient.
Sa haine envers Bourbon m'assure de sa foi,
Me devient Son garant, et me ramene au Roi.
Désormais Médicis verrait un jour sans peine
Succeder aux valois la maison de Lorraine,

Et de justes regrèts lui reprochent l'instant
Qui ravit Marguerite a son premier amant.
Pardonnez à mon coeur une tendre faiblesse,
Pour Marguerite encor son amour l'intéresse;
De Rome les décrets ont rompu ses liens;
Que n'ont-ils pas de même aussi brisé les miens!
Je languis sous leur poids, et mon indigne épouse,
Confond le déséspoir de ma fureur jalouse,
Tandis que Marguerite, en proie à ses malheurs,
Fugitive à Carlat est condamnée aux pleurs.

LE CARDINAL.

Marguerite à Carlat? L'on vous trompe, mon frére.
Cette Princesse, encore à votre coeur si chére,
Arrivée en ces lieux . . . .

GUISE.

d'abord avec étonnement et se tournant ensuite vers Thorigny.

Qu'entend-je? — Thorigny!

THORIGNY.

Je la vis fuir, Seigneur.

LE CARDINAL.

Mon frere, elle est ici.

GUISE *à Thorigny.*

Va, cherche à l'approcher; dis-lui, qu'encor fidelle
Mon coeur du même feu brûle toujours pour elle;

Que l'absence et le tems n'ont pas su l'étouffer,
Et que pour la servir Guise ose tout braver.

SCÉNE IIIème.

GUISE et LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

De cette passion quelle est votre espérance?

GUISE.

Jugez de cet amour du moins par sa constance;
Il m'a suivi par tout, et, nourri dans mon sein,
J'ignorais cependant quel serait son destin:
Et son espoir, mon frère, ah! le sais-je moi même.
Cesse-t'-on d'esperer quand tendrement l'on aime!

LE CARDINAL.

Que je crains cét amour!

GUISE.

Et pourqui?

LE CARDINAL.

Pour nous tous:
Pour la Ligue et pour moi, pour la Reine et pour vous.
Cet amour violent pourra-t'-il se contraindre?

GUISE.

Trop vivement épris, il en coute de ſeindre,
Cependant cacherai-je aux regards pénétrans
Ce feu du quel mon coeur a brûlé de tout tems,
Jusqu'a l'heureux moment où Rome ſavorable
Me ſépare à jamais d'une épouse coupable,
Dont le sang répandu de son perfide amant,
N'a fait que commencer le juste châtiment,
Mais sur la quelle enfin, pour venger mon offense,
La honte du divorce acheve ma vengeance.
Mes voeux pour l'obtenir au vatican portés,
Par Sixte-quint déja se trouvent ecoutés;
Son amitié pour moi hatera sa justice;
A mon amour alors luira l'instant propice
Dans le qu'el je pourrai, moins géné, plus heureux,
En amant fortuné faire éclater mes feux.

LE CARDINAL.

Qu'osez vous espérer! à cet amour contraire,
Henri consentirait de vous voir son beau frère?
Craignez de ralumer de nouveau ce courroux
Qui dans son coeur encore fermente contre vous,
Qui mal éteint, sant doute, à la moindre etincelle,
Eclaterait dabord d'une force nouvelle.

GUISE.

Quoi! ce Prince assoupi vous parait dangereux?

LE CARDINAL.

Qui connait de son coeur les replis tortueux?

C'est un lion peut-être harrassé, qui sommeille,
Craignez qu'en rugissant, un jour il ne s'eveille.

GUISE.

Ce réveil pourait-il lui rendre sa vigeur?
Le vice et la mollesse ont énervé son coeur. (15)
Ses précoces vertus, dignes d'une couronne,
Ne le suivirent point sur les dégrés du trône,
Et toujours au besoin de s'y voir rafermi,
Il craindra de m'avoir encor pour ennemi.
N'apréhendez donc pas de mon amour la suite,
Son intérêt n'influe en rien sur ma conduite,
Avec tous nos projets, il va se combiner
Sans qu'il leur puisse nuir et seul me dominer.
Cependant mes desseins, qu'en partie on ignore,
Demandent envers vous plus de franchise encore.
Vous savés que le Roi dans son Louvre entourré
Par un peuple en tumulte allait m'être livré,
Et qu'alors j'aurais pu, m'emparant de son trône,
De sa tête tremblante arracher la courronne.
Je n'en ai point saisi l'instant pour lui fatal,
Si l'on m'en a blamé, l'on m'a pénétré mal.
Le peuple était à moi, mais ce peuple indocile,
De vient souvent un monstre à dompter difficile,
Sa faveur est précaire, et quiconque L'acquiert,
N'en jouit pas longtems, tôt ou tàrd il la perd;
Connaissant son humeur inquiéte et volage,
J'ai choisi pour la Ligue un parti bien plus sage.

Henri n'a conservé d'un Roi que le vaint nom,
De l'empire ses mains ont lâché le timon,
Il faut nous en saisir avant de voir paraître
Un favori nouveau qui s'en rendrait le maître.
Contre Bourbon, dans Blois, servons nous des Etâts;
Portant des bords du Rhin jusqu'au Tibre mes pas,
De l'Empire germain par courant la frontiere,
J'armerai contre lui presque l'Europe entiere.
La Ligue, en attendant, compte en ces lieux sur vous;
Travaillons tous les deux et pour elle et pour nous.
Annoncé par Crillon, j,attends mon audience;
Il vient, et notre ami l'Evêque ici s'avance.

SCÉNE IVeme.

GUISE, LE CARDINAL, L'EVEQUE DE LYON et CRILLON.

GUISE.

Les ordres de Henri que m'apporte Crillon,
Remettent dans mes bras l'Evêque de Lyon!
De ses bontés le Roi, par cet heureux augûre
N'aurait pu me donner une marque plus sure.

L'EVEQUE.

Elle peut aujourd'hui, Seigneur, vous en servir,
Sans que ses sentimens voudraient la démentir.

CRILLON.

Sa bouche mieux que nous pourra vous en instruire;
Venez, auprés de lui je dois vous introduire.

SCÉNE Veme.

LE CARDINAL et L'EVEQUE.

L'EVEQUE.

De même chèz le Roi, déjà l'on vous attend,
Mais permettez, Seigneur, que mon zéle un instant
De ses intentions en secret vous prévienne,
Et d'un évenement qui m'afflige entretienne.
Le Roi veut qu'à l'Autel, prosternés aujourd'hui,
Le Duc de Guise et vous paraissiez avec lui,
Qu'y prennant à témoin la sainte Eucharistie,
On partage entre vous alors la même hostie.
Cet acte solemnel de la religion
Doit scéller à jamais notre réunion. (16)
Cependant lorsqu'au temple avec soin on apprête,
Les pompeux apareils de cette auguste fête,
Un bruit sourd répandu n'en fait, dans ce palais,
Guére espérer pour vous les fortunés succès.
Depuis que de la cour la frivole cohüe
D'indignes favoris eut enfin disparue, — (17)

Depuis qu'on n'y vit plus saint-Maigrin, Mogiron,
Un Quelus, un Joyeuse et le Duc d'Epernon,
Les vices aux vertus y céderent leur place,
Et tout dans cette Cour parut changer de face;
De la religion occupé saintement
Le Roi de son dévoir fit son amusement;
Et l'on vit, pour vaquer à de sacrés mysterès
Dans ce château dès lors habiter nos saints péres.
Seigneur, vous savés trop la grande utilité
Dont ces religieux à la Ligue ont été,
Pour ne point partager leur facheuse disgrace.
L'on dit, sans savoir qui près du Roi les remplace,
Que tous, et dès ce soir, par lui congédiés
Dans leurs couvents divers vont être renvoyés.

LE CARDINAL.

Ce bruit, s'il est fondé, croyês vous qu'il métonne?
Le Roi forme un projet et bientôt l'abandonne;
Peu sur et vacillant il change de déssin,
D'habitude et de moeurs du jour au lendemain.
Ayant approfondi son faible caractêre,
Il faut que sur ce bruit son humeur nous éclaire.
Cherchons-en la raison-y veillant vous et moi,
Lisons-la, s'il se peut, dans les regards du Roi.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÉME.

Le théatre représente une grande salle, de lá quelle on va d'un côté a l'apartement du Roi, et de l'autre à celui de sa mere. Lefond par où l'on monte, au moyen d'un escalier, est ouvert par un coin, et laisse voir une partie d'une eglise batie à la gothique.

SCÉNE Ire.

MARGUERITE et LA MARQUISE,

venant de l'église, et qui sont montées par l'escalier au fond du théatre.

MARGUERITE.

Est-ce à l'espoir trompeur en nous pret à revivre
Qu'un coeur infortuné tel que le mien se livre?
Tristement occupé de ses premiers malheurs,
D'un beau jour même il craint les douteuses lueurs!

LA MARQUISE.

O! Reine . . . .

MARGUERITE.

Epargnez-moi ce vain titre de Reine,
Il a causé mes maux, et je luis dois ma haine!

LA MARQUISE.

Mais du Roi votre epoux séparant vos destins
Prevoyez en des jours désormais plus sérins;
De nos malheurs souvent le bonheur peut renaître,
Et le ciel, aujourdhui vous donne un nouvel être.
Il semble avoir voulû d'un grand evenement,
Jusqu'à votre retour, retarder le moment;
A peine arrivés vous que, conduite en ce temple.
De l'espoir consolant il vous montre un exemple;
Vous voyés à l'Autel les Guises et le Roi
De leur réunion se garantir la foi;
Un peuple dans la joie y frappe votre vue;
Partagez ses transports, votre ame en fut émue,
Comme lui, du passé perdant le souvenir,
Ne voyez devant vous qu'un heureux avenir.

MARGUERITE.

Cet heureux avenir dont ce peuple se flate,
L'oserai-je esperer d'une fortune ingrate,
Qui ceignit malgré moi, pour comble de rigeurs,
Mon front d'un diadême arrosé de mes pleurs!
Au lieu des doux liens, amour, dont tu nous lies,
Elle m'en fit tisser par les mains des furies,
Des quels, en détruisant mon espoir et mes voeux,
L'hymen ensanglanté serra les tristes noeuds.

Trop jeune alors, Marquise, et presque dans l'enfance,
Vous n'eutes de mes maux que peu de connoissance;
Contrainte encore, helas! à devoir les sentir,
Vous les soulagerés daignant y compatir.

Au milieu des apprêts d'une nuit désastreuse
Devenue à jamais par des meurtres fameuse,
J'ai dû me voir creuser la source des douleurs
Dans la quelle on me fit puiser tous mes malheurs.
Le fiel de l'imposture y vint flêtrir ma vie;
Quoiqu'innocente il faut que je la justifie
Et démente un renom, d'autant plus odieux,
Qu'il peut, s'il n'est détruit, m'avilir à vos yeux.
Les hommes envers nous toujours pleins d'injustices,
Déchirent la vertu pour lui prêter leurs vices,
En tout moins délicats, bien plus légers que nous,
D'amans soumis bientôt tyranniques époux,
Se reservant pour eux un droit à l'inconstance,
Ils savent nous courber sans leur toute puissance.
Fidéle à mon époux je crus m'en faire aimer,
Mais par d'autres attraits il se laissa charmer;
Aux Erreurs retourné d'un dogme au mien contraire,
Il me quitta, fuïant de la cour de mon frére;
Infidéle à son dieu, volage en ses amours,
De son peu d'amitié j'éprouvai les retours.
Séparés, rèunis, tant de fois rejettée,

De mes propres parens trop souvent rebutée,
Errante dans ce trouble, essuyant des mépris,
Tout semblait pour me perdre égarer mes esprits.
Des crimes cependant n'on point souillé ma vie,
Et je dédaigne trop l'obscure calomnie,
Pour vous parler ici de coupables amours,
Mensonges inventés pour en noircir mes jours!
Mais lorsqu'enfin sous traite au joug d'un hymenée
Sous lequel flechissait ma triste destinée,
Et que mon pauvre coeur soulagé de ce poids,
Crut pouvoit respirer à son aise une fois,
Le doux ressouvenir d'une premiere flame
Vint se renouveller, je l'avoue, en mon ame;
Je rappellai ce tems ou le sort malheureux,
Pour garantir ses jours, ravit Guise à mes voeux.
Ah! que le premier trait du quel l'amour nous blesse,
Penêtre notre coeur d'un charme qu'il y laisse!
Le sentant, j'espérai que Guise de moitié,
Partagerait encor notre aucienne amitié.
J'en crut les doux raports de cette simpatie
Que le revers irrite, et le tems fortifie.
Je ne m'y trompais pas: sans support, sans recours
J'implorais Guise enfin et j'obtins son secours.
Le Querci fut ma dot, l'Agenois mon donaire,
Et je m'en emparai. Ma fortune contraire
Ne se démentit point dans cette occasion;
De nouveau de sa haine et de sa trahison,

Mes soldats dispersés aux murs de Villeneuve,
Me donnerent bientôt une trop sure preuve.
Dans Agen délaissée, en garde contre tous,
De Bourbon irrité redoutant le courroux,
Craignant d'être réduite à renouer nos chaines,
Je fuyais en tenant des routes incertaines:
De l'Auvergne vers Blois ayant tourné mes pas,
Ma mere, en son chemin, me reçut dans ses bras.
Et je lui dus l'accueil que m'accorda mon frére.
Mais d'où vient, assistant à ce sacré mystére,
Quand les Guises et lui, devant nos saints autels,
Pretérent tous les trois ces sermens solemnels,
Qu'un frisson inconnû parcourut tout mon être?

LA MARQUISE.

Présage heureux sans doute . . . . ,

MARGUERITE.

Ou malheureux peut-être!

LA MARQUISE.

Des saints autels pares l'eclat majestueux
Nous frappe dans un temple, en s'offrant à nos yeux;
Les appareils sacrés de la cérémonie,
Les voix, les instrumens, des orgues l'harmonie,
Tout pénêtre le coeur, s'empare de nos sens,
Et nous fait éprouver de doux frémissemens.
Tel fut le vôtre enfin; qu'en craignés-vous encore?

MARGUERITE.

Je l'ai senti, c'est tout, sa raison je l'ignore —
Personne ne souhaite, autant que je le fais,
Que le ciel sur ce jour répande ses bienfaits;
Pût-il, réunissant les Guises et mon frére,
Avoir aussi rendu leur amitié sincére!
Il ne me reste plus à former d'autres voeux.

LA MARQUISE.

Votre coeur en gémit, il voudrait être heureux:
Je le devine, il sent que l'objet qui l'entraîne,
Se trouve encore lié d'une trop forte chaîne.
Ah! d'un destin parail éprouvant le courroux,
Le Duc de Guise est il plus fortuné que vous?
Contraint, par des avis vrais ou pleins d'imposture,
Sur sa femme infidéle à venger son injure,
Saint Maigrin, son amant d'assasins pour suivi,
Que Mayenne Guidait, dans le louvre a péri. (18)
Plus humain que ce frere en son ardeur jalouse,
Le Duc ne versa point le sang de son épouse;
Et reduit à punir cette infidélité,
Il l'a fait; mais avec bien moins de cruauté.
Des traits de la fureur composant son visage,
D'une main le poignard et dans l'autre un breuvage
Il vient forcer sa femme à terminer son sort,
Mais lui laisse le choix du genre de sa mort.
A périr sans pitié se croyant condamnée
Elle choisit et prend la coupe empoisonnée,
Résignée, elle avale à longs traits la boisson;

Devant un crucifix se jette en oraison,
Où chaque coup d'horloge, en troublant sa priere,
Semble sonner l'instant de son heure derniere.
Mais un poison mortel ne saisit point son coeur;
Par l'espoir raminée, elle soit de l'erreur,
Respire, et voit enfin qu'un epoux magnamine
N'avait que par l'effroi voulu punir son crime.

MARGUERITE.

Qu'un mortel généreux est bientôt désarmé!

LA MARQUISE.

Hait-on bien fortement sans avoir bien aimé?
D'une foible amour en nous la vengeance ordinaire
Au plus haut point jamais ne porte la colère,
Dans le coeur de ce Duc. toujours de vous épris,
Elle a facilement pu changer en mépris,
Et ranimer l'ardeur d'un amour vive et tendre
Qui pour vous en secret y couvait sous la cendre.
Mais du feu dont le coeur de Guise encor brûlait
La flamme éclatera; devant vous il paraît.

SCÉNE II[eme].

GUISE, MARGUERITE et LA MARQUISE.

GUISE.

Le plus fidele amant s'offre à vos yeux, Madame,
Esclave d'un amour qui maitrisait son ame

Dans un tems, où l'espoir de se voir écouté
Permit que son hommage à vos pieds fut porté.
Mais cet espoir flatteur que l'on fit disparaître,
Pour moi ce tems heureux ne pourrait-il renaître?
Le Ciel, Madame, et Rome ont changé vos destins,
Mes fers bientôt brisés vont tomber de mes mains;
De servir mon amour ainsi que ma vengeance,
Dans Rome, mes amis me donnent léspérance;
Dégagé d'une épouse et n'adorant que vous,
Tout semble ramener pour moi des jours si doux.

Marguerite.

Je sais ce-que je dois, Prince, à votre tendresse;
L'amour reconnaissant n'est point une faiblésse,
Et mon coeur, s'il pouvait de tout joug s'affranchir,
Le prouverait peut-être, osant à vous s'offrir:
Mais vous savés combien, par un destin contraire,
Son sort l'assujétit au pouvoir de mon frère:
Ce Roi jaloux des droits qu'il se croit sur sa soeur,
Voudrait-il me laisser disposer de mon coeur?

Guise.

De ce pouvoir sur vous le droit peu légitime,
Sous un Roi qui n'est plus me rendit sa victime;
Mais les tems ont changé; sur ces prétendus droits
J'ecouterai l'amour et braverai les Rois.
De Bourbon séparée, à vous même rendue,
Quels sont sur vous ces droits qu'un frère s'attribue?

Croirait-il rehausser l'éclat de sa grandeur,
En voulant maitriser les sentimens d'un coeur?
Le vôtre plirait-il sous ce joug arbitraire?
Non si l'amour lui parle, il voudra s'y soustraire;
Arbitre fortuné de vos nouveaux destins,
Remettez votre sort, Madame, entre ses mains,
Avant que l'horison recouvert d'un nuage,
Après un calme heureux ne ramene l'orage:
Le tems des cours sujets à de promts changemens,
N'y laisse au ciel serein que peu de beaux momens.
Lorsqu'ils vous ont rendu maitresse de vous même,
Les négliger, c'est perdre un amant qui vous aime,
Les saisir, vous acquiert un mortel pour jamais
Qui porte dans son coeur l'empreinte de vos traits.

MARGUERITE.

Mon ame sur ce choix serait-elle incertaine?
Mais de tant de dangers ici sauvée à peine,
Quel autre asîle aurait pour moi des sûretés!

GUISE.

Rome, où vos droits seront plus qu'ici respectés:
Où sixte-quint, de loin lançant les anathèmes,
Peut aux loix de l'Eglise asservir les Rois mêmes,
Et de votre divorce appuyant les décrèts,
D'un plus heureux lieu seconder les projèts.
Qu'en faveur de mes voeux vos dessins se déclarent,
Consentez y, Madame, et mes soins vous préparent

La route du bonheur dont l'amour, par mes mains,
Vous la semant de fleurs, va frayer lès chemins.

MARGUERITE.

Quelsques soient les hazards où cet amour me livre,
Je marche sur vos pas et suis prête à le suivre.
Vous m'aimés, c,est asséz; sûre de votre foi,
Le reste ne m'est rien, vous serés tout pour moi!

GUISE.

Ah! je vais mériter ce prix de ma constance
Ce bonheur dont l'amour flattait mon espérance!
Vous, Marquise de Nesle, entre vos mains remis
Mes plus chers interêts ne seront pas trahis,
Mais lorsque sans reserve à vous je les confie,
Souvenez-vous que d'eux va dépendre ma vie.

LA MARQUISE.

Et pourriés-vous jamais concevoir le soupson
Que ma langue indiscréte osât vous trahir? . . .

GUISE.

Non.

L'amitié qui vous lie au sort de la Princesse,
Après son tendre aveu, pour moi vous interesse,
Et les souhaits formés pour elle en votre coeur,
De même ne sauraient que vouloir mon bonheur.

à Marguerite.

Madame, Thorigny, ce serviteur fidèle,
Dont tant d'occasions vous ont prouvé le Zèle,
De mes dessins partout instruira mes amis;

Parvenu jusqu'a Rome, au vatican admis,
Il y réclamera, s'adressant au saint-père,
De l'appui qu'il vous doit le secours nécéssaire.
Débarassé du soin qui m'arrête aux états,
J'irai . . . . .

LA MARQUISE.

Seigneur, le Roi dirige ici ses pas,
Redoutez, le voyant, son ame soupçonneuse.

GUISE.

Ah! pour la redouter, la mienne est trop heureuse!

SCÉNE IIIeme.

HENRI, D'AUMONT, RAMBOUILLET, NANGIS, LOIGNAC, Gardes au fond du théatre, MARGUERITE, GUISE et LA MARQUISE.

HENRI en entrant, de côté à d'Aumont.

Je l'ai prévu, d'Aumont, le Duc avec ma soeur.

s'adressant à Guise.

Prince il doit être doux de jouïr du bonheur,
Après tous les emmis d'une si longue absence,
De retrouver l'objet cher encor dès l'enfance.

GUISE.

Du temple vers ces lieux par le hazard mené,
J'en goutais, il est vrai, le charme inopiné,

HENRI à Marguerite.

Je me trouve indiscret, ma présence vous gêne.

MARGUDRITE.

Non, Sire, car j'allois me rendre chéz la Reine.

HENRI.

Madame, allez, dans peu nous vous y rejoindrons.

SCÉNE IVeme.

HENRI, GUISE, D'AUMONT, RAMBOUILLET, NANGIS, LOIGNAC et gardes.

HENRI à Guise.

De ma conduite, Prince, écartez les soupçons,
Si dans notre traité l'on trouvait nécessaire
De corriger encore une faute légére;
Contre mes volontés et par mès entendu,
Orléans pour dourleus s'y trouve contenu. (19)
C'est une erreur en soi detrop peu d'importance,
Pour devoir parmi nous semer la méfiance.
Que peut-il importer à votre sûreté
Lequ'el des deux endroits soit mis dans cetraité?

GUISE.

Je n'examine point si sous cette méprise
Un interêt caché, Sire, à vous se déguise,

Mais craignez-en la suite, et qu'un mot à changer
Ne mette ce traité dans le plus grand danger.
D'un plein-pouvoir munie, et par sa signature,
En votre nom la Reine a daigné le conclure;
Sur sa foi je me suis entre vos mains remis.
Ce n'est pas qu'en sujet et qu'en prince soumis,
Je ne voulusse encor, par respect pour mon maître,
Céder quelqu'avantage aussi grand qu'il pût être;
Mais, Sire, ce traité de mes amis connu,
Et dont la Ligue entiére apprit le contenu,
Pourrait-il bien souffrir qu'un changement l'attêre?
Pardonne; si ma bouche envers vous trop sincére,
Ose vous rappeller ces bruits injurieux
Parmi les députés répandus en ces lieux, (20)
Qui par les faux sôupçons d'une moindre impor-
tance
Vous allaient des Etats ravir la confiance.
Que diraient-ils enfin si quelques changemens
Violaient d'un traïté les saints engagemens?
S'ils apprenaient bientôt qu'a Paris approuvée,
Votre mère dans Blois était désavouée;
Et s'ils osaient penser que manquer à sa foi,
Ne dérogait en rien aux principes d'un Roi.

HENRI.

De ce qui penseraient metter vous moins en peine;
Allez me dévancer, et parlez à la Reine;
Ce plein-pouvoir cité, qu'elle vous produira,
De notre différent, Prince, dêcidera;

Mais sachez que des Rois la paróle donnée
Ne doit, imprudement, point être soupçonné.

§

SCÉNE Veme.

HENRI, D'AUMONT, RAMBOUILLET, NANGIS, LOIGNAC et gardes.

HENRI.

A ses yeux rabaissé jusqu'à légalité,
Me faut-il voir, d'Aumont, par lui de pair traité!
Tout flatte son orgeuil. Des mortels téméraires
Luì destinent déjà ces droits héréditaires
Qu'à Bourbon seul le ciel, la naissance, et nos lois,
Donnerent à mon trône au défaut des valois.
Contre moi soulevés leur insolence extrême
De mes gardes du corps croit disposer de même; (21)
Haïs par Guise, on veut les lui sacrifier,
Et tout fier de pouvoir ainsi m'humilier,
Ce rebelle. enyvré d'une vaine espérance,
Du Royaume, aux Etats, brigue la lieutenance. (22)
Un de ses affidés vient d'arriver ici;
C'est ce même intriguant, ce même Thorigny
Qui sur les bords du Lot a suivi Marguerite;
Il se montre au palais, cependant il m'évite
Et cache sa démarche entre Guise et ma soeur.
Enrichi par leur dons, souple dans sa faveur,

Ministre initié sous le sceau du mystère,
Il est de leurs secrèts le seul dépositaire.
à d'Aumont, Rambouillet et Nangis.
Qu'on veille sur ses pas et le suive en tous lieux;
S'il partait, qu'on l'arrête et ramene à mes yeux:
Là dessus en vous trois je mets ma confiance;
Allez la mériter, et que Loignac s'avance.

SCENE VIeme.

HENRI et LOIGNAC.

HENRI.

Enfin vous n'avés plus pour ressource aujourd'hui
Qu'un Roi qui vous protege, il sera votre appui.
Je connais ce que vaut le courage intrépide
D'un corps qui sous Loignac a la valeur pour guide,
Qui fidèle a son Roi dans toute occasion,
Lui servit de rampart contre la trahison.
Rassemble les gueriers lorsque le voile sombre,
De la nuit dans ces lieux viendra porter son ombre,
Et dans l'appartement tu pourras les poster
Que mes religieux s'apprêtent à quitter;
Je m'y rendrai moi-même. Assuré de leur Zèle,
Il ne m'en faut pas moins une Preuve nouvelle
Pour d'etruire à jamais l'espoir des factieux
Qui préparent leur perte et la mienne en ces lieux.

LOIGNAC.

Faudra-t-il vous venger? faudra-t-il vous défendre?
Sire, vous les verrés pour vous tous entreprendre

HENRI.

De leur fidélité me reposant surtoi,
Je vais régner en maître, ou bien périr en Roi

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIÉME.

Le théatre représente une grande pièce d'où l'on va par différentes galleries à divers appartements.

SCÉNE Iere.

MARGUERITE, LA MARQUISE.

MARGUERITE.

Je ne crains pas pour moi, non, ma chere Marquise,
Un noir préssentiment me fait trembler pour Guise:
Quelques mots indiscréts, au Roi tantôt surpris,
Prouve qu'un grand dessin agite ses esprits.
Pendant cet entretien qu'ils ont eu chèz ma mère,
Peu de candeur dictait les discours de mon frère;
Et sur Guise et sur moi ses regards soupçonneux
M'annoncaient les malheurs qu'on doit attendre d'eux.

LA MARQUISE.

De ses sombres regards vous jugés mal peut-être;
Et connaissant l'humeur dont le Ciel l'a fait naître,

En faudrait-il conclure, et craindre que, par lui,
Guise soit en danger de périr aujourd'hui?
Après l'acte sacré qui garantit sa vie.
Henri se souillerait de cétte perfidie?
Pour l'anir loin de vous ce funeste souci,
Parlez en au Duc même, il s'approche d'ici.

§

SCÉNE IIeme.

GUISE, MARGUERITE et LA MARQUISE.

GUISE.

Madame, au gré déjà de ma douce espérance,
Thorigny, hors de Blois, sert mon impatience;
Mes lettres, qu'il remet en passant par Lyon,
Renferment pour Mayenne une ample instruction;
Je puis. sur nos projets, m'en fier à ce frère.
Le Cardinal me voue une amitié sincére,
Et d'Aumale et Mercoeur, tous de concert entre eux,
Dans le royaume entier vont seconder mes voeux.
Ainsi nos intérêts commis à leur prudence,
Par des chemins divers nous quitterons la France,
Et l'amour jusqu'a Rome ayant conduit nos pas,
A l'ombre des autels nous y tendra ses bras.

MARGUERITE.

Avant d'y parvenir que de périls à craindre!
Ne peuvent-ils encor dans ces lieux vous atteindre?
De mes malheurs passés le triste souvenir,
Sans cesse me présente un sinistre avenir.
Peut-être qu'aux revers mon ame accoutumée,
Se trouve sans raison pour vos jours allarmée;
Mais, Prince, il n'est pour moi plus de tranquillité,
A moins de vous savoir ailleurs en sureté.

GUISE.

Devrais-je en ce palais ne point l'être, Madame?
D'ou nait subitement ce trouble de votre ame?
L'amitié vigilante aurait-elle à vos yeux
Découvert les desseins d'un complot odieux?

MARGURRITE.

Je crois les avoir lûs tantôt dans ceux d'un frère.
De tout tems dans sa cour plus faible que sévère
L'on abusa souvent de sa facilité.

GUISE.

Et la porterait-il à cette extrémité?

MARGUERITE.

Partez! N'attendez pas qu'un favori perfide
Dans Blois impunement de votre sort décide;
Et que sa lâcheté gagne assés sur le Roi,
Pour le determiner à vous manquer de foi.
Malgré le feint accueil dont vous flattait mon frère,

Des farouches regards décélaient sa colére,
Qui sur moi ramenés, par des malins souris,
De tous ses courtisans se trouvaient applaudis.

GUISE
tirant un billet de sa poche qu'il remet ensuite à Marguerite.

A menacer mes jours leur haine parvenue,
Par cet écrit trouvé, ne m'est que trop connue;
Pour la rendre impuissante, il faut la mepriser.
Madame, c'est ainsi que Guise doit penser.
Voyez dans ce billet le sort que l'on m'annonce,
Et vous y trouverés mise au bas ma réponse.

MARGUERITE, lisant.

« Sauvez vous! et craignez le fer déjà tout prêt
« Qui doit trancher vos jours

sans lire.

Que lis-je!

continaant de lire.

Lui rendant le billet. On n'oserait?
Vous le croyés? tremblez, et craignez qu'on ne l'ose!
Dans ces liéux chaqu'instant à perir vous expose,
Fuïez!

GUISE.

Je partirait, mais je ne fuirai pas;
Ce billet ne doit point precipiter mes pas;
Son auteur à me perdre excité par l'envie
S'intéresse à ma fuite et non pas a ma vie:
Il cherche à m'éloigner, à détourner de moi
Les regards du public, des Etats, et du Roi.

Opposant une digue à ses dessins contraire,
Mon départ de ces lieux lui devient nécéssaire;
Il y veut dominer, détruire et renverser,
L'ouvrage que j'osais à peine commencer.
Entrepris par mes soins, il faut qu'il se consomme,
Ici l'appui du peuple et des lois du Royaume,
De la Ligue le chef, le soutien des Etats,
Ne doit point redouter des lâches attentats:
Entré dans la carriére il faut qu'il la fournisse,
Qu'il parvienne à son but, ou bien, qu'il y périsse!

MARGUENITE.

Des Etats il est beau de se voir le soutien,
Mais si vous périssez, qui deviendra le mien?
Ah! Lorsque Marguerite à vos soins s'abandonne,
Vous méprisés, cruel! les conseils qu'on vous donne,
Et livré sans reserve à votre ambition,
Vous sacrifier tout à cette passion!
Vous me laissés l'amour, elle seule est la vôtre!

GUISE.

Mon coeur combinera toujours l'une avec l'autre.

MARGUERITE.

Tranquillisez le mien tourmenté par l'éffroi,
Et songez que vos jours sont moins à vous qu'à moi!

GUISE.

Je songe à mériter l'amour d'une Princesse,
Dont le coeur généreux à mon sort s'intéresse:

Pourrais-je y parvenir si j'allais négliger
Un espoir glorieux qu'enture le danger?
Voudriés-vous d'un coeur que la crainte intimide?
Demain dans les Etats du trône l'on décide:
Si d'y monter un jour Bourbon se trouve exclu,
Je puis tout espérer d'un droit qu'il a perdu,
Et du Royaume entier proscrivant l'héresie,
En chasser pour jamais une secte ennemie,
Y Soulager le peuple; y proteger ses droits;
Et digne enfin rendu de mériter son choix,
Je pourrais, si le ciel vous ravissait un frère,
Conduire alors sa soeur au trône de son père.

MARGUERITE.

Peut-être avant ce jour baigné de votre sang!
Non, je ne prétends plus de monter à ce rang;
Le coeur de Guise est seul le trône auquel j'aspire,
Garantissant vos jours, conservez m'en l'empire! —

SCÉNE IIIeme.

MARGUERITE
au Cardinal et à l'Evêque qui entrent.

Venez sauver le Duc, sa vie est en danger;
Envain à fuir d'ici j'ai voulu l'engager.
Voyez si l'amitié pourra plus sur son ame,
Que les tendres regrèts et l'amour d'une femme.

Dans votre sein, Marquise, èpanchons mes douleurs,
Vos charitables mains vont essuyer mes pleurs.

SCÉNE IVeme.

GUISE, LE CARDINAL et L'EVEQUE.

LE CARDINAL.

Que dois-je ici penser, mon frère, des allarmes
Qui pour vous de ses yeux ont fait couler des larmes ?
Et quel est ce danger dont l'avis menaçant,
Rendrait votre départ tout d'un coup si préssant?

GUISE.

Quelques regards du Roi lancés d'un air farouche,
Peut-être quelques mots échappés de sa bouche,
Plus encore ce billet sous mes pas ramassé. (23)

LE CARDINAL

après avoir lu le billet qu'il rend à Guise.

Mais devrait-il, mon frère, être tant méprisé?

GUISE.

Au trouble abandonné d'une terreur panique
Faudrait-il que je fuie un danger chimérique?

LE CARDINAL.

Vous vous confiés donc entiérement au Roi?

GUISE jettant le billet.

Croyez-m'en, ce billet mérite peu de foi;
Après tout, contre lui que voulés vous qu'il prouve?
Qu'à son tour l'écrivain sous ses pas le retrouve,
Il y verra que Guise, audessus de son sort,
D'un oeil détérminé sait affronter la mort.
Qu'il taxe mon mepris d'audace ou d'imprudence,
Il ne cueillera point le fruit de mon absence;
Je ne céderai point aux entours imposans
De cette cour fertile en rusés courtisans:
J'y vois, de tout côté, les favoris renaître;
A force de ramper maitres d'un foible maître
Ils trament le projèt, adroitement ourdi,
Pour gouverner le Roi, de m'éloigner d'ici.
Mais si je pars un jour, vous tiendrès à ma place
Les rênes dont ma main bride encor leur audace,
Et bientôt par la vôtre, aux freins accoutumés
Sous les mords leurs élants severront réprimés.
C'est d'eux que m'est venu ce billet qui vous trouble,
La haine, dans mon coeur, envers eux en redouble;
Je les connois, mon frere, et vous dirai leur nom:
Ce sont les Rambouillet, les Nangis, les d'Aumont.

LE CARDINAL.

Ce billet qui pour but semble avoir votre absence,
De partir de leurs mains a toute l'apparence,
Et je veux avec vous le supposer ainsi.

D'un perfide dessein n'accusons point Henri,
Surtout dans ce jour même, où par moi consacrée
L'hostie à nos autels lui fut administrée.
Cependant je commence à voir avec douleur
Qu'en sa dévotion il met plus de tiédeur:
Aux soupçons contre lui bien des motifs concourent,
Nos Prêtres vont partir, ses gardes seuls l'entourent,
L'on s'agite à la cour, l'on croit de Médicis.
Le crédit éclipsé, les conseils mal suivis.
Trop de sécurité nous laisse à la surprise
Des coups inattendus du danger qu'on méprise;
Et Marguerite en pleurs les craint pour son amant.

GUISE.

Pour un objet chéri l'on craint facilement;
Sa tendresse me flatte, et sa douleur me touche!
Un Roi faible et craintif que son ombre effarouche,
Qui dans son trouble ici s'entoure de soldats,
Peut-être je le plains, mais je ne le crains pas.

L'EVEQUE.

L'inébranlable appui de notre ligue en France,
Peut rester en ces lieux avec quelqu'assurance.
Au milieu des Etats, environné d'amis,
Aurait-il à prévoir des complots ennemis?
L'on Siége en sûreté lorsqu'on y tient sa place
Sans plus s'inquiéter d'une vaine menace.

LE CARDINAL à l'Evêque.

Mais c'est dans ce palais qu'a tous ses pas tendus,
Il s'agit d'eviter des piéges imprévus.

Entre eux, sur un sentier glissant et difficile,
Croiriés-vous deposér un pied ferme et tranquille?

à Guise.

Mon frère je vous aime, et ne puis vous cacher
Qu'en tremblant je vous vois hardiment y marcher.
Lorsqu'à l'entour de vous le peril s'amoncelle,
Et qu'un vaste dessein hors de Blois vous appelle,
Ah! n'y prolonger plus, au delà des besoins,
Un s'ejour dangereux pour quelques moindres soins.
Laissez-moi, craignant peu leur basse jalousie,
Braver des courtisans, la fureur ennemie,
Et tandis qu'en ces lieux je veille à vos projets,
Allez-en loin de Blois absurer les succès.

Guise.

Pour me faire eviter les piéges qu'on me dresse
Tout vos prudens conseils sont remplis de sagesse,
Mais un départ snbit et trop précipité,
Détruirait tout espoir fondé sur mon traité.
Le Roi pour le signer consulte encor sa mère,
Je l'attends, et l'aurai n'en doutez pas mon frère.
Du sceau royal muni le voyant dans ma main,
Peut-être à mon départ puis-je penser demain.
Mais de l'appartement qu'occupe ici la Reine,
Je vois sortir le Roi par la porte prochaine;
Rambouillet et Nangis le suivent vers ces lieux.
Mon frére, à notre aspect, ils baisseront les yeux,

Etonnés et confus de voir que ma présence,
Trahit de leur avis la frivole espérance.

SCÈNE Veme.

HENRI, RAMBOUILLET, NANGIS, GUISE, LE CARDINAL et L'EVEQUE.

HENRI.

prenant des mains de Nangis un exemplaire du traité ratifié.

Oui, Nangis, il le faut, j'ai promis; donne!

s'adressant à Guise

Enfin,

A tous nos différens le Ciel met une fin,
Lui devant, vous et moi, ce lieu dont ma mere
Renoue entre nous deux une amitié sincére.
Pour gage prenez-en le traité que voici.
A tout ses divers points, Prince, j'ai consenti,
Mais en d'autres traités de tous ceux que j'ignore,
J'espére de me voir par vous instruit encore.
Désormais réunis aux mêmes interêts,
N'ayous plus, vous pour moi, moi pour vous de secrêts;
S'il en est cependant hors de ma connoissance,
Si de l'Espagne et vous la derniere alliance
En renfermait, j'attends de votre probité,

Sur tout leur contenû l'exacte vérité.
A cette confiance entre nous mutuelle,
Vos interêts, les miens, tout enfin vous appelle :
Je l'exige de vous, exigez-la de moi,
Au conseil de demain fésons nous en la loi.
Digne de vous Evêque, une telle franchisse
Doit plaire au Cardinal ainsi qu'au Duc de Guise.

L'EVEQUE.

Elle exige envers vous notre sincerité.
A des Rois, il est beau d'aimer la vérité;
Cette vertu, surtout, dans les Princes très rare,
De bien des souverains vous distingue et sépare
Puissent dans votre cour, des exemples si grands
De même distinguer aussi vos courtisans.
Pour moi qui connais peu des ruses la souplesse.
Au ministére saint voué dès ma jeunesse,
D'un Dieu de vérité desservant les autels,
Je la dois à mon Roi, comme à d'autres mortels.

LE CARDINAL.

Les sentimens qu'inspire une noble franchise
Sont trop dignes d'un Roi lorsqu'il les autorise;
Vous les voir approuver serait pour nous heureux :
Mais ne pourrait-on pas vous les rendre douteux?
Entourés d'ennemis dans cettte cour peut-être . . .

HENRI.

Ces soupçons devraient-ils encore en vous renaître?
Après ce-que j'ai fait pour les voir confondus,

De votre part, du moins, je n'en attendais plus.
Vous savés, qu'à la ligue empressé de complaire,
Aux enfans de calvin je déclarai la guerre;
Mayenne et Matignon les combatt nt tous deux,
Et vous verrés bientôt, par leur bras valeureux,
S'anéantir l'espoir et les vaines chimères
Dont, contre vous armés, s flattaient c sectaires.
D'avance sur ce point j'a rempli mon traité.
De même j'ai borné ma eralité,
Et le peuple éprouvant l' fet de mes promesses,
Jouira seul dans peu du uit de mes largesses.
Quant à des suretés, cé à vos souhaits,
De ma part, Duc, vos voeus se trouvent satisfaits.
Que reste-t-il encor que vous puissiez prétendre?
Quels sont ces ennemis dont je dois vous dèfendre?
Que craignez-vous? Parlez!

GUISE.

Sire, je ne crains pas.
Si j'avais craint, aurais-je à Blois porté mes pas?
Mais lorsqu'à votre cour je cause quelque gène,
Je conçois aisement qu'on m'y voit avec peine.
L'on me hait, je le sai, je suis même averti,
Pour garantir mes jours qu'il foudrait fuir d'ici.
Cet avis cependant par un effet contraire,
En moi ne fait point naitre un soupçon téméraire,
Et je ne pense pas, sous les yeux de mon Roi,
Que le bras d'un perfide ose tomber sur moi.

Sire, si néanmoins en ce lieu ma présence
Pouvait vous inspirer la moindre défiance,
Dites un mot, je pars cherchant ma sureté
Dans les villes que m'offre aujourd'hui mon traité,
D'où bientôt à Nancy trouvant un autre asile,
Je jouirai d'un sort plus heureux et tranquille

HENRI.

L'avis dont vous parlés ne peut que m'etonner,
Quel est cet insolent qui vous l'osa donner?
Ce serait à ma cour en partager l'injure,
D'y voir, sans le punir, l'auteur d'une imposture.

GUISE.

D'un anonyme écrit me suis-je inquiété?
Sire, dans mon chemin, je l'ai trouvé jetté,
Si cet avis est vrai, son auteur va peut-être,
Veillant toujours sur moi, se faire encore connaître,
Et s'il est faux, son nom ne m'intéresse pas.

HENRI.

Si de savoir son nom vous faites peu de cas,
Du moins, à son écrit prétant quelque croyance,
Vous m'en n'avés que trop fait sentir l'importance,
Mais encore il vous reste à m'expliquer pourquoi
Je voudrait de nouveau vous éloigner de moi,
Suïvrés-vous le conseil d'un avis si funeste?
Qu'avés-vous résolu? Partirés vous?

GUISE.

Je reste,

Et qu'importe, après tout, d'ou me vient cet avis:
Si vous me protégés contre mes ennemis,
De leur haine envers moi les impuissantes armes
Excitent mon mépris et non pas mes allarmes.
Sire, vous me verrés dans ce palais demain,
Sans prévoir et sans craindre un perfide dessin,
Assister au conseil où votre ordre m'appelle.

HENRI.

Oui lorsque le soleil dans sa course nouvelle,
Viendra nous éclairer de ses premiers rayons,
Venez-y tous les trois.

LE CARDINAL.

Nous vous obéirons.

SCÉNE VI[eme].

HENRI, RAMBOUILLET et NANGIS.

HENRI.

La fermeté du Duc me démonte et m'étonne!
Me trahit-on? d'ou part cet avis qu'on lui donne?
Qu'en pensés-vous? Parlez! Rambouillet et Nangis.

NANGIS.

Son discours imposant, mais peu vrai, m'a surpris

HENRI.

Si je disais un mot, avec quelle assurance
Ne s'est-il point offert à sortir de la France?
Instruit de son danger qu'il semblait mépriser,
Sur le mien il cherchait à me tranquiliser.

NANGIS.

Quoi? d'un retour à vous le croiriés-vous capable,
Et qu'il reste, ou qu'il parte, en est-il moins coupable?
Pourroit-il tout d'un coup dementir aujourd'hui
Ce qu'a Paris naguére on dut craindre de lui?
Plutôt vous égarant en fausses conjectures,
De vos dessins peut-il dérouter les mesures,
Vous dérober encor les fortunés momens
Qui viennent de l'offrir à vos ressentimens,
Et sur ceux dont le Zéle ici vous environne,
Faire enfin retomber les soupçons qu'il vous donne.

RAMBOUILLET.

Oui, Sire, c'est sur nous qu'il cherche à les jetter.
J'admirais, indigné de devoir l'ecouter,
Devant vous, par respect, modérant ma colère,
De ce billet trouvé le conte imaginaire.
Il faignait ne point craindre un complot dangereux
Pour pouvoir nous montrer son mépris dédaigneux,
Et par le dévoûment qu'envers vous il affecte,
Rendre en nous odieux l'attentat qu'il suspecte.
Tout jusqu'à ses regards, annoncaient ce dessein.

Ce départ, qu'il vous offre, est un prétexte vain;
Il ne sert qu'à sonder jusqu'ou votre indulgence
Lui laisserait ailleurs porter son insolence.
Enfin par les détours de tant de faussetés,
Contre tout vos amis ses plans sont médités:
Il veut les éloigner à force d'artifices,
Vous entourer des siens au gré de ses caprices,
Et ne vous laissant plus que les dehors des Rois,
En exercer lui seul le pouvoir et les droits.
Commander et régner, c'est là son esperance.
Vous l'ordonniés, j'ai dit ce que de lui je pense,
Mais si de ses dessins, il vous reste à douter,
Que d'Aumont parle, il vient, daignez le consulter.

SCÉNE VIIeme,

Les précédens, D'AUMONT tenant un paquêt de lettres en main, qu'il remet ensuite à Henri.

D'AUMONT.

Sire, se dérobant à notre vigilance,
Thorigny s'eloignait pour sortir de la France;
Par vos gardes suivi, joint dans le bois voisin,
Il tomba sous leurs coups les armes à la main
Et perit, combattant, fidêle encore à Guise.
Ces lettres trahiront sa coupable entreprise;

Lisez, vous y verrés, de ses complots divers
Les plus secrets ressorts à vos yeux découverts.

HENRI
après avoir parcourû une des lettres.

ıl ne jouira point de l'espoir qui le flatte!
à d'Aumont,
Ayez soin que la mort de Thorigny n'éclate
à Nangis.
Nangis, vous veillerés sur les pas de ma soeur,
Mais observez, surtout, son lache séducteur;
Répondez-mói du Duc, s'il part, qu'on le retienne.
à Rambouillet.
Avertissez Crillon que je l'attends, qu'il vienne.
La nuit approche, allez! mais à l'aube du jour,
Je veux qu'auprés de moi vous soyés de retour.

SCENE VIII[eme].

HENRI
à mesure qu'il parcourt les autres lettres, trouvées dans le paquêt que d'Aumont vient de lui remettre.

Ah traitre! il est donc vrai que préparant la fuite,
Tu voulais de ma cour enlever Marguerite!
Ton adultêre amour, par des noeuds criminels,
De Rome même allait profaner les autels!
M'y peignant protecteur d'une secte nouvelle,

Ennemi de l'Eglise, à ses lois infidelle,
Du Pape mal instruit les fulminans décrets
Devaient de leur revolte absoudre mes sujets.
Prévenons le perfide, ou ma perte est certaine
Et vouons à la ligue une immortelle haine,
Contre elle de Bourbon le secours m'est promis;
Réunissons, par là, deux malheureux partis
Dont le sang n'innonda que trop longtems la France,
Et que celui du Duc leur serve de vengeance.

SCENE IXeme.

HENRI, CRILLON.

HENRI.

Crillon je te connait, tu joins à la valeur
L'intègre probité, la franchise et l'honneur;
S'il fallait voir regner en france un nouveau maître,
Parle! qui croirais-tu le plus digne de t'être?
Si je n'existais plus, qui voudrais-tu pour Roi?
Entre Guise et Bourbon choisis et réponds-moi.

CRILLON.

Sire, Bourbon.

HENRI.

He bien! défais-moi donc de Guise. (24)

CRILLON.

Mon courage et mon bras vont tenter l'entreprise;
Si le ciel f[illegible]vorable en seconde l'effort,
Sire, vous [illegible] faut-il, [illegible]e réponds de sa mort.
Quelque [illegible] de c[illegible] [illegible]c la v[illegible]leur intrépide,
Un comb[illegible] ang[illegible] n'a ri[illegible] qui m'intimide,
Sous son [illegible]ve [illegible] [illegible]ieds [illegible]e vit-il renversé,
De mon [illegible]gnar[illegible] [illegible]r, son coeur serait percé.

ENRI.

Non. Tes-jours [illegible] sont chers, sans vouloir les commettre,
Sur des mortels obscurs tu pourran t'en remettre;
A leurs coups imprévus cherche à l'abandonner.

CRILLON.

Je sai combattre, Sire, et non assassiner.
Sans devoir recourir à ce moyen étrange,
En guerrier je vous sers, qu'en guerrier je vous venge.

HENRI.

Tes sentimens, Crillon, sont d'un coeur généreux;
Mais je dois t'épargner un combat si douteux.
Qu'il n'en soit plus parlé. Crois-moi, de ton courage
Je m'aprête à tirer un plus grand avantage,
Et tu verras bientôt, sous les murs de Paris,

Mes drapeaux avec ceux de Bourbon réunis;
Déjà, mais en secret, mon départ se prépare.
Sans qu'on sache où tu vas, joins le Roi de Navarre;
Sur lui je puis compter, il doit compter sur moi,
Et tu lui serviras d'un gage de ma foi.
Viens, avant de partir que de tout je t'instruise,
Et laisse-moi le soin de disposer de Guise.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIEME.

Le théatre représente un grand vestibule, au quel aboutissent des coridors voûtés. à la Gothique; au fond, se trouve un large portique fermé par une porte à deux battans. Il fait nuit. Le devant du théatre, est foiblement éclairé par des lanternes dont les lumieres s'éteignent, a mesure que le jour commence à pâraître.

SCÉNE Ire.

MARGUERITE, Suivie de LA MARQUISE, NANGIS,

sur la fin de cette scéne, qui, en survenant, a pu entendre la voix de Marguerite, sans cependant l'avoir vue.

MARGUERITE
avec le ton du déséspoir.

Thorigny mort!

LA MARQUISE.

L'on dit, qu'un courrier en passant
L'a trouvé dans un bois étendu gémissant;

Mais sa langue muette et par la mort glacée,
Déjà se refusait a rendre sa pensée.

MARGUERITE.

Ce lâche assasinat par le Duc est-il sû?

LA MARQUISE.

Le bruit dans ce palais n'en est point répandu;
Plongé dans le sommeil, on y repose encore,
Guise lui-même y dort, sans doute qu'il l'ignore.

MARGUERITE.

Courons vers lui, Marquise, il doit en être instruit;
Conduisez moi; venez!

LA MARQUISE.

Au milieu de la nuit,
Pourriés-vous, sans causer les plus vives allarmes,
Au chevet de son lit, aller porter vos larmes?

MARGUERITE.

Qu'importe; ce danger ne doit point m'arreter:
Celui du Duc me parle, il faut seul l'écouter!

LA MARQUISE. retenant Marguerite.

Ah! ne le render pas plus funeste peut-être,
Attendez que le jour recommence à paraître,
Et qu'on sache avant tout si les papiers saisis,
Que Thorigny portait, au Roi furent remis.
Laissez au Duc le tems pour qu'il puisse l'apprendre,
Il en choisira mieux le parti qu'il doit prendre.

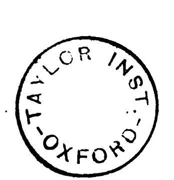
Bientôt par un des miens, non loin d'ici posté,
Un billet lui sera sécrètement porté;
Il y verra la mort d'un serviteur fidelle;
Alors, sans partager votre frayeur mortelle,
Il résoudra de fuir, où fort de son parti,
D'opposer à l'orage encore un front hardi.
Vous pourrés essayer vos larmes sur un frère,
Y joindre le pouvoir qu'a sur lui votre mère;
Pénêtrer au conseil, y gagner les esprits,
Y protéger le Duc contre ses ennemis.
En attendant, venez d'une ame moins saisie
Péser plus à loisir, les conseils d'une amie.

MARGUERITE.

Mon trouble et ma douleur me jettent dans vos bras. —
Sous ces voutes vers nous s'avancent des soldats ? —
Fuions !

NANGIS paroissant.

C'etait sa voix, oui, c'était Marguerite,
Le Roi vient; de sa soeur éclairons la conduite.



SCÉNE IIeme.

HENRI et LOIGNAC.

HENRI.

Par tout dans ce palais nos soldats bien placés,
Contre la trahison nous rassurent assés;
Mais pour me délivrer d'un ennemi funeste,
De mes Gardes du corps fais entrer ce qui reste.
Voyons, choisis par toi, si, prèts à tout oser,
Sur leur fidelité, je puis me reposer.

SCÉNE IIIeme.

HENRI.

C'est donc le sort du trône, entouré de l'abîme,
D'en devoir repousser le crime par un crime,
Et d'y voir très souvent hors du pouvoir des Rois
De livrer un rebelle à la rigeur des lois.
Entrainé par le Duc au bord du précipice,
J'y tomberais avant d'en obtenir justice,
Et des lois contre lui le trop tardif secours,
D'un danger si pressant, ne sauve point mes jours.
La cause des grands maux veut un remede extrême;
L'on me trahit, hè bien! trahissons donc de même—
Que dis-je! est-ce trahir? non, c'est venger l'Etât
Lorsqu'on fait sous le fer tomber un scélerat!

SCENE IVeme.

HENRI et LOIGNAC qui entre avec neuf des quarante Gardes du corps.

HENRI
aux gardes du corps.

Amis de votre Roi, partager son offense!
Bientôt la nuit va fuir, et sur ses pas s'avance
L'aurore de ce jour qui remet dans vos mains
Et le sort de la france, et nos communs destins.
Aux Etâts contre vous une puissante brigue,
Vient de joindre sa voix à celle de la ligue,
Et veut, pour d'autant mieux usurper mon pouvoir,
De vous abandonner m'imposer le devoir.
Si sans moi, vous n'avés qu'une faible existence,
Privé de vous, je perds l'espoir de ma vengeance:
Vous savés le besoin qui vous attache à moi,
De même que celui qu'a de vous votre Roi.
Décidez, prévoyant votre entiere ruine,
De Guise dont la haine à vous perdre s'obstine,
Lorsque la providence encor veille sur vous,
L'ambition l'aveugle, et le livre à vos coups.
D'un oeil indifférent contemplant votre outrage,
Laisseriés-vous au Duc achever son ouvrage?

UN DES GARDES tirant un poignard.

Jugez-en par ce fer!

UN AUTRE GARDE.

Ah! nous vous vengerons!

HENRI.

Je l'osais espérer.

LES NEUF GARDES levant la main droite.

Sire, nous le jurons!

HENRI.

Allez nobles appuis d'un trône qui chancelle;
Lorsqu'a le rafermir la gloire vous appelle,
Signalez-en le prix de moi trop mérité,
Par l'exemple éclatant de la fidelité.

à Loignac.

Au salon près d'ici, conduis-les pour attendre
L'heure où dans le conseil le Duc viendra se rendre.

SCÉNE Veme.

HENRI.

Ma haine contre Guise, a passé dans leurs coeurs,
Ils vont punir ce traître et seront mes vengeurs!
Crillon n'a point osé me rendre ce service,
Il blame un meurtre, et craint de s'en voir le complice;
L'en aimerais-je moins? — Ce guerrier valeureux:
M'offrit par son epée un secours généreux:

C'est ainsi que l'honneur à des combats appelle,
Pour vuider des humains la commune querelle;
Mais quand la loi se tait sur de grands attentats,
Les duels sauvent-ils les Roi et leurs etâts?
D'un coup mieux assuré, trop juste, et necessaire,
Les larmes de ma soeur, les regrets de ma mère,
Ne garantiront plus leur lâche protégé,
Qui m'a, les séduisant, doublement outragé.
Que la France, à sa mort, tremblante et consternée,
Se voye à son devoir sous mes lois ramenée.

SCÉNE VIeme.

HENRI, NANGIS, D'AUMONT, RAMBOUILLET

il commence à faire jour.

HENRI à Nangis.

Le Duc médite-t-il des attentats nouveaux?

NANGIS.

Dans les bras du sommeil il jouit du repos
Sans craindre en ce palais le sort qui le menace;
Il ne s'informe pas de tout ce qu'il s'y passe,
Et par sa suite ici, son exemple imité,
L'abandonne au danger de la sécurité.

HENRI.

Endurci dans le crime, ah! ce traitre sommeille!
Mais son Roi ne dort pas, et la vengeance veille!
Que fait ma soeur? dort-elle aussi tranquilement?

NANGIS.

Son trouble l'a fait fuir de son apartement,
Pour joindre, en ce palais; la Marquise de Nesle.

HENRI.

Continuez, Nangis, d'avoir les yeux sur elle;
Surtout, que de ces lieux elle n'approche pas.
Et pour vous Rambouillet, venez, suivez mes pas.
Ici d'Aumont restez pour y recevoir Guise;
Aussitôt qu'il viendra, je veux qu'on m'en instruise.

§

SCÉNE VIIeme.

D'AUMONT.

Attiré vers l'appat d'un piége insidieux,
Va donc paraître ici ce Prince audacieux
Qui, sans cesse entassant offense sur offense,
Du Ciel et de son Roi lassa la patience;
En sujet téméraire, il vint braver Henri.
Le croyant retrouver sur le trône endormi
Il ne presumait pas que son ame engourdie
Ent pu reprendre encor sa premiere énergie.

§

SCÉNE VIIIeme.

D'AUMONT, et MARGUERITE qui entre, malgré NANGIS, suivie de LA MARQUISE.

MARGUERITE à Nangis.

Laissez-moi ! de quel droit voulés-vous m'arrêter ?
Pourquoi suivre mes pas ? vous les faut-il compter ?
Suis-je libre en effet ou suis-je prisonniere ?
La soeur de votre Roi n'ose aller voir son frére ?

NANGIS.

Madame, on n'entre point si matin chèz le Roi

MARGUDRITE.

Sachez qu'il n'est point d'heure induë ici pour moi

D'AUMONT
se mettant avec Nangis entre la porte du salon et Marguerite.

Madame pardonnez . . . . .

MARGUERITE.

Quelle est votre insolence !

D'AUMONT.

Notre devoir exige au Roi l'obéissance ;
Nous savons quels égards à la cour vous sont dus,
Mais . . . . . .

MARGUERITE.

Il ne parait pas qu'ils soient de vous counus.
Des anciens favoris déjà suivant la trace, (25)

Vous enfermés le Roi pour régner à sa place;
A couvert de son nom, et fier de tout oser,
Du pouvoir qu'il vous laisse on vous voit abuser.
Vous medités le crime, et le dessin barbare,
Que contre Guise ici votre haine prépare,
Et son poison cruel dans votre coeur nourri,
Est versé par vos soins dans celui de Henri.

NANGIS.

Nous ne méritons pas cet indigne reproche.

MARGUERITE.

Que trop, ne voulant pas que du Roi je m'approche
Lorsqu'un noir appareil me montre le danger
Dans le quel, avec Guise on voudrait le plonger.
A quoi destine-t-on ces gardes qu'on redouble?
Pourquoi tous ces soldats qui répandent le trouble,
Et desquels j'entendais pendant toute la nuit,
A l'entour de ces murs, et la marche et le bruit?
Un sinistre dessein sans doute, en est la cause.
Tandis que le Roi dort, et que Guise repose,
Apprètés-vous l'instant où l'un d'eux va périr,
Et pour l'autre à jamais nu cruel repentir?
Parlez! d'un Roi trop bon, ministres trop iniques.

D'AUMONT.

Aux injures, Madame, il n'est point de réplique;
Notre respect pour vous . . . . .

MARGUERITE.

Ah! tous ces vains respects

Ne servent qu'a couvrir vos criminels projets;
Et vous savés de ceux dont vous êtes coupables,
Rejetter sur le Roi les excès condamnables.

D'AUMONT.

Ces traits avec lesquels nous peint votre courroux,
Caractériseraient un Guise mieux que nous.

MARGUERITE
revenant sur le devant du théatre, auprès de la Marquise.

Marquise, vous voïés leur haine invétérée,
Le d'esésspoir cruel où mon ame est livrée,
L'abîme sous mes pas, sous ceux de Guise ouvert!

LA MARQUISE.

Un secours pour le Duc, vous est encore offert,
Ne pouvant espérer de l'obtenir d'un frère,
Allez, en sa faveur, Implorer votre mère.

MARGURRITE.

Privée, helàs! pour Guise encor de son appui,
Il ne me restera qu'a mourir avec lui.

SCÉNE IXeme.

D'AUMONT et NANGIS, revenus sur le devant du théatre.

D'AUMONT.

Quels que soient les transports dont elle nous offense,
Suivez-la, s'il se peut, calmez sa violence;
Eloignez-la d'ici du moins quelques instans
Pour détourner ses pas de Guise que j'attends.

NANGIS lui remettant un billet.

Et vous, donnez au Roi l'ecrit que la Marquise
Eut saus moi, cette nuit, fait parvenir à Guise;
Un inconnu caché, devait le lui porter;
Par mes soins découvert, on vient de l'arrêter.

D'AUMONT.

Allez, le Duc s'avance, et sa demarche fiére
D'un superbe ennemi me montre l'ame altiére.

SCÉNE Xeme.

GUISE, LE CARDINAL, L'EVEQUE et D'AUMONT.

GUISE à d'Aumont.

Fait-il jour chéz le Roi?

D'AUMONT en sortant par la porte du fond.

Pour paraître à ses yeux,
Il suffira, Seigneur, qu'il vous sache en ces lieux.

GUISE
s'adressant à l'Evêque.

Evêque pardonnez, je me trompe peut-être,
Mais quelqu'émotion en vous se fait connaître;
Votre front qui pâlit me montre votre effroi;
Tremblés-vous pour vos jours, ou serait-ce pour moi?

L'EVEQUE.

Oui je vous l'avoûrai; ces soldats sous les armes,
En passant par leurs rangs, ont causé mes allarmes;
Du moins crois-je, Seigneur, cet aspect imposant
La raison seule en moi de ce saisissement.
J'ignore toute fois jusqu'on dans la nature
Un sinistre avenir peut porter son augure,
Et si le corps humain par son pouvoir ému,
Du malheur qui l'attend peut-être prévenu.
Quoi qu'il en soit, j'éprouve en mon ame agitée,
Cette crainte souvent par moi trop rejettée;
Mais si la perfidie aprête ici ses coups,
Ils tomberont, Seigneur, moins sur moi que sur vous.

GUISE.

Si le Ciel, aujourdhui, veut qu'à ces coups je tombe,
Soit ici, soit ailleurs, qu'importe ou j'y succombe.
Il n'est plus tems, ami, de craindre et de trembler;
Sur nos pas voudrait-on nous laisser reculeur?
Pourrions-nous conjurer au milieu de l'orage
La foudre sur le point de partir du nuage?
Ah! lorsque l'horison étincelle d'éclairs,

On erre à tout hazard, au travers des déserts!
Si d'un pareil danger le destin m'environne,
S'il se montre à mes yeux, ce n'est pas qu'il m'etonne;
Accoutumé déjà de m'en voir entourer,
De le pouvoir franchir faut-il désésperer?
Souvent dans ces perils qu'une grande ame affronte,
Le faible seul pêrit quand le fort les surmonte,
Et bien souvent le bras, pour le meurtre acheté,
Par le remord saisi recule épouvanté.
Mais vous, mon frère, vous, dont la fiere assurance,
Ecartait du péril la crainte et l'apparence,
Qui marchiés d'un air ferme en voyant ces soldats,
Ces Gardes mis en haye et qui bordaient vos pas;
D'ou vient, en ce moment, que la sombre tristesse
Me montre dans vos traits une ame qu'elle oppresse?

LE CARDINAL.

Bien plutôt rassuré, je cherche la raison
Qui sur nous jusqu'ici suspend la trahison.
Pourquoi, si ces soldats s'armaient pour notre perte,
N'en ont-ils pas saisis l'ossasion offerte?
Un seul mot suffisait pour voir leurs fers sanglans
A coups précipités, se plonger dans nos flancs;
Et dans l'esprit du Roi, nous eut-on sa détruire,
Voudrait-on à la mort devant lui nous conduire?
Sans prévoir le malheur d'un avenir douteux
Je laisse au ciel le soin de nous le rendre heureux.
L'on vient, et c'est d'Aumont que je vois reparaître.

SCÉNE XIeme.

GUISE, LE CARDINAL, D'AUMONT, Suivi de LOIGNAC et deux gardes du corps.

GUISE à d'Aumont.

Puis-je entrer?

D'AUMONT

lui fesant ouvrir la porte du fond, et lui montrant la sale où doit setenir le conseil.

Oui, Seigneur, vous en etes le maître.
Venez dans ce salon au conseil destiné,
Et de là, vous serés auprès du Roi mêné.

SCÉNE XIIeme.

LOIGNAC

aux deux gardes qu'il place devant la porte du fond.

Confiée à vos soins, veillez sur cette porte,
L'on n'y doit point entrer, que personne n'en sorte
Sans des ordres exprès donnés de par le Roi.
Dont ne sont exceptés que Nangis seul et moi. —
Evitons Médicis, je vois qu'elle s'avance.

il sort par le fond.

SCÉNC XIIIeme.

CATHERINE Suivie de ses femmes, MARGUERITE, LA MARQUISE et NANGIS.

CATHERINE
à Nangis; ayant vu sortir Loignac.

Loignac semble me fuir, craindrait-il ma présence?
Vous, avant de le suivre, expliquez-moi, Nangis
Pourquoi l'on ne veut pas que j'entre chez mon fils?
Depuis quand au conseil ai-je perdu ma place?
Le Roi par là, fait-il éclater ma disgrace?
Et par quelle raison choisit-il ce moyen,
Pour me faire essuyer le plus honteux dedain?

NANGIS
sortant par la porte du fond.

C'est au Roi votre fils, Madame, à vous l'apprendre.

SCENE XIVeme,

CATHERINE, MARGUERITE, LA MARQUISE et femmes de la Reine.

CATHERINE.

A cet affront sanglant aurais-je du m'attendre!
L'on m'outrage et me fuit! . . . . Puis-je encor
Médicis?

Suis-je encore Reine et mère, ou n'ai-je plus de fils —?
Lorsque de ton bonheur je m'occupait sans cesse,
Fils ingrat! c'est donc la le prix de ma tendresse!
D'un mepris insultant, sans l'avoir merité,
Tu me fais essuyer toute l'indignité,
Mais non, à tort s'exhale envers toi ma colere,
Des perfides conseils t'éloignent de ta mère;
Tous ces lâches flatteurs, qui t'osaient les donner,
Pourront un jour de toi se voir abandonnés,
Et quels qu'ils soient alors, Guise en fut-il lui même,
Je saurai les punir de leur audace extrême!

MARGUERITE.

Que dites-vous! sur Guise un tel soupçon jetté,
Ma mere, pourait-il de vous être écouté?
Quand de ses ennemis, dont il devint la proïe,
La fureur sur sa tête en ce jour se déploïe,
Si coupable envers vous, pourriez-vous le juger?

CATHERINE.

Je vois ici ma honte et non pas son danger.
Ce n'est que votre amour qui pour lui vous fait craindre.

MARGUERITE.

En vain pour le cacher me resoudrais-je à feindre?
Il est trop vrai, je l'aime, et l'aimerai toujours,

Déjà notre printems commença nos amours; (26)
Le mien a du céder à votre politique,
Nétant plus à Bourbon, Guise le revendique,
Et dans mon coeur gêné trop longtems sur son
choix,
Ce Duc, je vous l'avoue, a repris tous ses droits.
Sa vie est en danger, croyez-m'en!... O ma mere!
Aimez-vous votre fille, et vous est-elle chére?
Ah! sauvez donc ses jours à ceux du Duc lies,
Vous son unique appui! vous, qui le protégiès!
Sa paix avec le Roi ne fut que votre ouvrage,
A garantir sa vie un traité vous engage!
Si Guise n'était point à perir condamné,
L'ordre, qui vous indique, eut-il été donné?

CATHERINE.

Que je plains cet amour dont votre ame est éprise,
Plus que ses ennemis il pourra perdre Guise!

MARGUENITE.

Volez donc au secours et de Guise et demoi;
Tachez de penétrer dans le conseil du Roi.
Ma mère, à tout tenter le désespoir m'emporte!
Gagnons ces deux soldats, ou forçons cette porte!
Ne tardez plus, venez!

S'etant avancées toutes les deux vers la porte du fond, mais reculant avec effroi, au tumulte et et au bruit qu'on entend.

CATHERINE.

D'où nait ce bruit affreux!

MARGUERITE.

O ciel!

GUISE
derriere le théatre d'une voix étouffée.

Traitre de Roi! (27)

CATHERINE.

Quels accens douloureux!

MARGUERITE.

Ah! c'est Guise, c'est lui que vous venés d'entendre,
C'en est fait, il périt?

CATHERINE,
voulant s'élencer vers la porte.

Courrons pour le déffendre!

MARGUERITE.

Il n'est plus tems! . . . . on ouvre! . . . .

SCENE XVeme.

CATHERINE recule epouventée lorsque la porte s'ouvre. L'on voit le Duc et le Cardinal de Guise assasinès et étendus à terre dans leur sang. HENRI, RAMBOUILLET, D'AUMONT, NANGIS et LOIGNAC sortent du portique, avec une partie des Gardes, et s'avancent sur le théatre vers l'avant scéne, où se trouvent d'un coté, MARGUERITE avec LA MARQUISE, er de l'autre coté, CATHERINE avec ses femmes.

CATHERINE.

Aspect rempli d'horreurs!

MARGUERITE

au Roi en tombaut evanouie dans les bras de la Marquise.

Monstre de cruanté! Guise n'est plus! .... Je meurs.

CATHERINE Pénétré de douleur.

Qu'avés-vous fait, mon fils?

HENRI.

J'ai vengé ma courronne;
J'ai puni l'attentàt; j'ai rafermi mon trône.
Ce peu de sang versé devrait-il vous troubler,
Vous qui m'avés appris à le voir tant couler?
Egale-t-il celui dont une aveugle haine,
Fit rougir à Paris les rives de la seine?

CATHERINE.

Est-ce à toi, fils cruel! à me le reprocher.

SCÉNE XVIeme.

L'EVEQUE DE LYON amené sur le devant du théatre par le fond, entre deux gardes, et les précédens.

HENRI à l'evêque.

Viens, ton Roi te permet encor de l'approcher,
Mais ne crois pas devoir la vie à ma clémence;
Si sur toi dans ces lieux je suspends la vengeance,
C'est qu'elle va bientôt te trouver à Paris:
Annonce dans ses murs le parti que j'ai pris;
Du sort de ces lorrains portes-y la nouvelle; (28)
Dis que j'y marche armé contre un peuple rebelle.

à Marguerite qui, pour un instant revenue à elle, jette un regard effaré sur les Guises, mais retombe ensuite entre les bras de la Marquise.

Et toi, coupable soeur, regarde ton amant;
Je t'ai du de sa mort le juste chatiment.
Cours, si tu veut, à Rome y chercher un refuge;
Ton frère ne prend point le Pape ici pour juge,
Tous ses décrets lancés contre Bourbon et moi,
Dans la France n'ont pas reçû force de loi.

à sa suite qui sort avec lui par le fond du théatre, dont les portes se ferment.

Venez amis, marchons! pour qu'aux miennes soumises
La ligue dans Paris, n'enfante encore un Guise!

l'Eveque
en sortant par un des cotés du théatre.

Marches-y! De ta mort précipites l'instant,
Sous les murs de Paris le bras vengeur t'attend! (29)

SCÉNE XVIIeme,

Catherine appuïée sur ses femmes, Marguerite et la Marquise.

Marguerite
l'esprit troublé et jettant partout des regards de surprise.

Reviens-je du tombeau? . . . . Qui vois-je?

Catherine avec attendrissement.
C'est ta mere!

Marguerite avec violence.
Non!— C'est un furieux!— C'est toi perfide frère!
Va, de meurtres souillé, le plonger aux enfers,
Déjà pour t'engloutir leurs gouffres sont ouverts!—
Quoi! sur Guise acharné, tu veux — Barbare arrête!
Dans ta sanglante main tu m'apportes sa tête?—

Ah! son frere, arosé de ce sang précieux,
Reclame contre toi la vengeance des cieux! —
Il y monte enlevé de ce palais funeste;
Suivons-le dans ce vol, vers la voute céleste,
D'ou bientôt par la foudre un tyran écrasé,
Va satisfaire au sang que ses mains ont versé.

Elle sort suivie de la Marquise.

CATHERINE

tendant ses bras, et jettant ses regards vers le ciel.

Fais grace à sa douleur! Dieu puissant! que j'expie,
Par ma mort, de mes fils la criminelle vie!
Je me sens à tes yeux plus coupable qu'eux tous.
Frappe! je me soumets, en tremblant, à tes coups.

La toile tombe.

FIN.

NOTES HISTORIQUES.

1. Les principaux articles qu'on avait exprimé dans toute leur étendue dans ce traité, contenaient que le Roi, en exécution du serment fait à son sacre: de vivre et mourir dans la religion catholique, employant toutes ses forces, n'épargnerait pas même sa vie pour déraciner de son royaume toutes les hérésies condamnées par le Concile de Trente: qu'il ne ferait jamais ni paix, ni trève avec les Calvinistes: Que tous les Français, sans en excepter aucun, jureraient de ne reconnaitre pour Roi aucun hérétique, ni fauteur d'hérésie: Qu'on ne remplirait les charges de l'épee et de la robe, que de sujets de l'ancienne religion: Et que l'on ne rechercherait personne pour la Ligue, ni pour les Baricades.

Histoire de Henri III. par Varillas; Livre 10. *édition de* 1694. *à la Haye chez Abraham de Hondt, Page* 157.

2. *Livre* 11, *Page* 183. les raisons qu'on vient de raporter, et d'autres plus foibles que l'on juge à propos de supprimer, obligerent un jour le Roi de se renfermer dans sa chambre

avec le Maréchal d'Aumont, Rambouillet et Nangis, et de leur proposer la nécessité indispensable où il se trouvait de se défaire du Duc de Guise. Il la fonda sur l'ambition de ce Prince, qui n'avait jamais eu de bornes; et il leur découvrit qu'il lui avait donné conseil avant son voyage de Pologne, de se revolter contre son Roi Charles neuf: Qu'il avait entretenu d'étroites liaisons avec Jean d'Autriche. Qu'il avait sollicité tous les mécontens de s'unir à lui pour troubler la France: Qu'il avait offert au Roi de Navarre de lui mettre la couronne sur la tête, et de lui donner quatre princes de sa maison pour ôtages de sa fidélité: Qu'il était entré dans l'intrigue de Salcéde: Qu'il avait voulu tramer avec le Duc d'Alençon des conspirations contre l'etat, et que ce Duc ne l'ayant pas voulu écouter, il lui avait rendus toutes sortes de mauvais offices: Qu'il avait formé la Ligue dans Peronne; et qu'il l'avait confirmé dans Nancy: Qu'il avait pris les armes non seulement sans la permission du Roi son maître, mais encore contre lui. Qu'il s'etait entendu, sans la participation de la cour, avec le Pape, avec le Roi d'Espagne, avec le Duc, de Savoie, avec Fifer et avec les autres Colonels suisses des petits cantons: Qu'il s'etait emparé des principales villes du Royaume. Qu'il avait ouvertement sollicité la disgrace de quelques

Seigneurs les plus chers au Roi: Et que les personnes qui lui etaient devouées avaient assasiné Saint Maigrin, tué en Duel Quelus, et mis le Duc d'Epernon, durant 40. heures, dans un danger extrême de sa vie: Et qu'enfin il avait comblé la mesure de ses crimes par la journée des Bâricades.

Le Maréchal d'Aumont, Rambouillet et Bauvais-Nangis remontrevent en vain au Roi, qu'il ne pouvait perdre le Duc de Guise sans violer la sûretê des Etats, et sans contre venir aux sermens qu'il avait faits et confirmés par le plus auguste mystére de la religion catholique. Mais Sa Majesté Leur repartit d'un ton décisif, qu'il était permis de rompre la foi à quiconque la rompait le premier, surtout quand il s'agissait d'un souverain à l'égard de son sujet: Que le pardon des vieilles fautes était revoqué, lorsqu'il en survenait de nouvelles: Que Sa Majesté avait dans sa monarchie un pouvoir sans limites; et qu'il n'y avait point de lieu si sacré, où les criminels de leze — Majesté, et les perturbateurs du repos public pûssent être exempts des rigueurs de la justice, bien loin que l'assemblée des Etats généraux suffît pour les en garantir. Il ne fut donc plus question que de déliberer sur la maniere dont on oterait la vie au Duc de Guise, et le Maréchal d'Aumont fut d'avis qu'on l'arrê-

tât prisonnier, et qu'on lui fit son procès dans les rigeurs de la Justice. Il se fonda sur ce qu'il-y avait beaucoup plus de preuves qu'il n'en fallait pour le faire condamuer à mort, et que d'ailleurs si l'on procédait à son égard dans les formes ordinaires, la Ligue n'aurait ni sujet ni prétexte plausible de s'en plaindre: qu'on attirerait les bénédictions de Dieu sur le Roi et sur le Royaume: Qu'on donnerait de la terreur aux autres rebelles: Que les nations étrangeres, conceveraient une haute idée de la puissance de la justice de Henri trois et que le sang d'un seul homme versé sur l'échafaud, guérirait si parfaitement tous les maux de la France qu'elle recouvrerait son ancienne réputation. Au lieu que si l'on usait de l'assasinat ou du poison, on se chargerait de la haine publique; après s'être couvert d'infamie: on irriterait les esprits en pensant les appaiser: on exciterait en france une revolte générale: et l'on scandaliserait toutes les nations chrétiennes. Le Maréchal d'Aumont avait déjà donné cet avis au Roi, lorsque Sa Majesté l'avait voulu charger de faire exécuter le meurtre du Duc de Guise: Mais le Roi, Rambouillet, et Beauvais-Nangis y trouverent des obstacles insurmontables et prétendirent qu'il fallait prévenir le criminel, et le condamner ensuite tout à loisir. Ils ajouterent qu'il n'y avait en France

aucune personne asséz hardie pour se déclarer son accusateur, pour faire les informations, pour donner un décrèt, pour se saisir de lui: qu'il n'y avait point de prison assez sûre pour le garder; ni de témoins qui osassent lui être confrontés ni de juges assez autorisés pour lui faire son procès; ni des lieux assez forts pour les garantir d'insulte, pendant qu'ils y travailleraient, que puisqu'il étoit Duc et Pair, il aurait droit de demander que les chambres assemblées du Parlement de Paris le juge assent; et néanmoins qu'il ne serait possible ni de l'y conduire de Blois, ni, quand il y serait d'empêcher la bourgeoisie de le délivrer: Que puisqu'il avait pris les armes pour sa querelle aux Barricades, elle les reprendrait infailliblement avec plus d'ardeur lorsqu'il s'agirait de lui sauver la vie: que cependant les puissances étrangéres qui avaient interêt de le conserver, quand ce ne serait que pour entretenir la France dans ses divisions, employeraient à l'envie leurs offices en sa faveur: Que la Ligue courrait aux armes pour le délivrer, et que les serviteurs du Roi ne se trouveraient point en assez grand nombre pour le retenir dans la prison: Qu'il etait bon, dans les crimes ordinaires, que la sentence précédat l'exécution, mais non pas dans ceux de leze-Majesté au premier chef. Que le droit divin et humain

condamnerait à mort, sans qu'il fut besoin d'attendre le jugement des Magistrats; et qu'il n'y avait point d'expédient qui ne dût sembler honnête, lorsque le salut de l'état, en dépendait uniquement.

3. La Reine, femme de Henri trois, etait Princesse de Lorraine, et Marguerite soeur de ce Roi, ensuite Reine de Navarre, etait en intrigues avec le Duc de Guise, avant qu'elle épousat Henri de Bourbon, cet amour manqua de couter la vie au Duc de Guise que Charles neuf aurait fait assasiner, s'il n'avait epousé à la hâte. La Princesse de Névers, veuve de Prince Porcien.

Voyez Varillas Livres 12, *Page* 312.

4. Toute l'histoire des complots de Salcéde se trouve dans le cinquiéme livre de Varillas depuis la 114eme page jusqu'a la fin du livre. Ce Salcéde fut exécuté sur la place de Gréve, le 25. 8bre 1582, et tiré à quatre chevaux, avec cette restriction, que le Roi, pressé par les importunités de la Duchesse de Mercoeur, que l'on a dit parente de Salcéde, accorda qu'il serait étranglé, aprés que les chevaux auraient fait leur second éffort pour le démembrer.

5. La plus grande partie des députés aux Etats rassemblés à Blois étaient du parti des Princes Lorrains qui voulaient faire exclure les Bourbons de la succession au trône, et qui ne

se servirent à cet effet du vieux Cardinal de Bourbon, oncle du Roi de Navarre, que comme d'un simulacre, a fin d'y parvenir un jour eux-mêmes.

6. Marguerite de Valois, Reine de Navarre, était également mal avec son époux et le Roi son frère. L'aversion de cette Princesse pour l'un et pour l'autre, était poussée à un tel excès, qu'il ne restait aucune esperance de reconciliation. Les Grands ne manquent jamais de recevoir tôt ou tard les avis qui leur sont importans, et quelque soin que l'on prit de cacher à la Reine de Navarre la Bulle du Pape, elle en reçut une copie: Elle se prévalut du prétendu pouvoir qu'elle lui donnait de se séparer entierement de son mari: et comme l'Agenois lui avait été donné par contrat de mariage, elle s'en saisit à l'aide de Longerac et de quelques autres gentilshommes de la Ligue qui lui leverent des troupes dans l'Auvergne et dans le Querci. Elle surprit aussi Tonnains sur la Garonne, mais les soldats qu'elle y avait jettés, furent aussitôt attaqués et taillés en piéces par son mari. *Voyez Varillas Livres* 6. *Page* 25.

7) Le Père du Duc de Guise fut tué par Poltrot en 1568 d'un coup de pistolet qu'il lui lâcha au Siége d'Orleans, sous Charles neuf, et l'on accusa les Calvinistes, et nommement l'Amiral de Coligny, de cet assasinat.

8. La Saint-Barthelemi.

9. *Varillas Livre* 11. *Page* 190. Le Duc de Guise croyait connaître si parfaitement le genie de Henri trois, qu'en continuant de le charger d'inquiétudes et d'affaires embarassantes, il le contraindrait enfin à renoncer aux affaires, et de se confiner dans une cellule. Et de fait S. M. en avait fait batir cinq ou six au dessus de sa chambre pour y loger des Capucins; et elle s'appliquait si généralement aux fonctions de la vie Religieuse, qu'il semblait qu'il ne lui manquait plus qu'un Capuchon.

On connaît au reste la fameuse Epigramme que le Cardinal de Guise avait faite, ou du moins se plaisait à reciter sur la devise du Roi, qui était trois couronnes avec le Motto. Manet ultima coelo Signifiant celle de France, celle de Pologne, et celle qu'il attendait dans le ciel.

Binas qui dederat, unam aufert, altera nutat
Ultima tonsori radenda, ad Claustra remansit.

Voyez l'Histoire de France par le *Pere Daniel, Tome* 6. *Page* 253. *Edition in* 4*to. Amsterdam* 1720. L'on fesait entendre par ces vers, que de cet trois couronnes, Dieu en avait déjà oté une à Henri III, que l'autre etaît très chancellante sur sa tête, et que la troisième serait l'ouvrage d'un barbier. A quoi le Cardinal de Guise ajoutait que son plaisir serait, de tenir la tête du

Roi, quand on lui ferait cette trosiéme chèz les capucins.

10. Henri trois gagna ces batailles pour son frere Charles neuf, à l'age de 26. ans contre les calvinistes.

11. Henri trois èlu Roi de Pologne, se sauva de Varsovie à la mort de son frère Charles neuf, pour lui succèder en france, les Polonais qui coururent après lui, ne purent le rejoindre que déja hors de ce Royaume.

12. Il est connu que Pepin, maire du Palais de Chilperic, fit enfermer ce Roi dans un couvent à l'aide des Conciles et du Pape, et qu'il fonda par là la Dinastie Carlovingienne. il y avait d'abord :

De Chilperic jamais dut il suivre l'exemple
C'est en vous un' Pepin, Seigneur, que je contemple:
De lui vous descendés ainsi que les Valois.
Sur son ttône avec eux vous elevent leurs droits.

Un ami fit remarquer à l'auteur que ce nom de Pepin pouvait faire naitre une mauvaise allusion à un pépin de pomme, il changea donc ces quatre vers, ainsi que le troisième du couplet suivant, qui était,

Pepin ne fonda point sur ces titres douteux.

Quoique Voltaire se soit servi de ce nom dans son Duc de Foix, et Chénier dans son Charles neuf.

13. Outre les satyres qu'on ecrivait dans ce tems contre Henri trois, on soutint dans un livre, écrit par un certain Rosieres, que les Guises descendaient en droite ligne de Charlemagne, et que la branche de Capet ainsi que les Valois avaient usurpé sur eux la Couronne de France, et qu'enfin la conjoncture etait venue de leur rendre justice. *Varillas Livre* 7. *Page* 203. *et Livre* 8. *Page* 324. Huges Capet avait prétendu aussi faussement de descendre par sa mère de Charlemagne.

14. *Varillas Livre* 9. *Page* 28.
Cieutat ainsi délivré, contraignit la Reine de Navarre par une contre ruse, de lever le Siége de Villeneuve. Il envoya le lendemain au point du jour quelques trompettes donner des fanfares, comme si le Roi de Navarre fut arrivé à son secours; et les assiégeans qui n'étaient pas encore remis de la terreur qu'ils avaient eue le jour précédent, s'enfuirent, aussi bien que la Reine de Navarre qui s'attendait à une perpétuelle prison; si elle fut tombée entre les mains de son mari. La Cour admira l'intrépidité de Cieutat le pere, avec d'autant plus de sujet que son action aurait été la seule de cette nature qui se trouve dans l'histoire de France, si elle n'eut été imitée quelques années après, par saint Aunias Gouverneur de Lencate en Languedoc. Ci-

eutat, le fils, eut pour sa récompense, le Gouvernement de Villeneuve, et il la conserva longtems, avec dautant plus de soin, qu'elle lui avait plus couté.

La Reine de Navarre obligée par cette disgrace, à se retirer dans Agen, n'y demeura pas longtems. Car les intelligences que le Maréchal de Matignon y avait conservées, et qu'elle n'avait pu decouvrir, la contraignirent d'en sortir avec tant de précipitation, qu'elle n'aurait point trouvé de retraite, si Lignerac, accompagné de quelques autres Gentilshommes, ne l'eut conduite dans le chateau de Carlat en Auvergne.

15. *Varillas Livre* 12.

La volupté qui seconde toujours la négligence de son devoir, lui affaiblit l'esprit et le corps au point, qu'il n'était plus dès l'age de vingt quatre ans, en état d'essuyer les fatigues qu'il avait supportées dès l'age de 16 ans, à Jarnac, et à Moncontour.

16. *Varillas Livre* 11. *Page* 182.

Henri trois qui voyait son autorité ruinée en fut si surpris, qu'il résolut de se décharger du Gouvernement sur la Reine mère et sur le Duc de Guise, et de ne meler désormais que de prier Dieu et de faire pénitence. Comme il était d'autant plus Violent dans ses desseins, qu'il en changeait souvent, il poussa celui qu'il venait

de former à une telle extrèmité, qu'il se reconcilia sincerement avec le Duc de Guise; et que pour le mieux convaincre que c'était tout de bon, il voulut que le Cardinal de Guise célèbrat une Messe solemnelle, et qu'il partageat la Sainte Hostie en trois; qu'il en consumât une partie et qu'il donnât les deux autres à Sa Majesté et au Duc de Guise. Mais le Roi, peu de jours après, changea d'avis, sur ce que Sancy de Harley lui rapporta que le Duc de Guise lui avait fait confidence qu'il n'entreprendrait rien contre le Service de Sa Majesté tant qu'elle serait en vie; mais qu'après sa mort, il avait autant de courage et d'esperance qu'aucun autre.

17. Il est connu que Henri trois s'entourait toujours de quelques courtisans favoris, qu'on appellait ses mignons.

18. *Varillas Livre* 12. *Page* 343.
La Cour était alors le lieu des bonnes fortunes, et le désordre était si grand, que non seulement ceux qui en avaient eues, ne faisaient point de scrupule de s'en vanter, mais encore, ils ne laissaient pas de s'en glorifier, quoi qu'ils n'en eussent point eues, de crainte qu'on ne les estimât inférieurs aux autres courtisans, à qui les plus belles Dames s'etaient abandonnées. Saint Maigrin, par malheur pour lui, fut de ce nombre, et eut l'impudence de dire que la Duchesse de

Guise s'était prostituée à lui. Comme le Duc de Guise était l'homme le moins susceptible de jalousie à l'égard des femmes, on ne s'adressa pas dabord à lui pour lui faire confidence de la sotte vanité de Saint Maigrin: On en parla à ses plus proches parens, et à ses meilleurs amis, et les uns et les autres le solliciterent avec tant d'instances, que, pour se délivrer de leurs importunités, il leur promit de se venger premiêrement de sa femme, et ensuite de son prétendu Galant. Et de fait, il s'abstint, contre sa coutume, de coucher avec elle la nuit suivante; et le lendemain il entra dans sa chambre dès les quatre heures du matin avec un poignard à la main droite, et une Ecuelle d'Argent remplie d'une liqueur noirâtre à la gauche. Il reveilla la Duchesse qui dormait profondement; il lui reprocha en peu de mots son infidélité, il lui dit avec un visage et un ton de voix où elle pouvait découvrir tous les symptomes de la fureur et du désespoir, qu'il lui donnait le choix de mourir du poignard, ou du poison préparé dans l'écuelle qu'il tenait. La Duchesse se mit inutilement en devoir de le flêchir; et quand elle eut reconnu que ses prieres et ses charmes étaient également impuissans, elle se fit violence pour mourir en Princesse de la maison de Cléves, où il ne s'était point trouvé de laches.

Elle prit le prétendu poison: elle l'avala, et elle se mit à genoux devant son oratoire en attendant le moment qu'elle devait expirer: Mais elle ne demeura pas longtems en cet état, sans reconnaître que son mari n'était pas si cruel, et qu'elle n'était point si malheureuse qu'elle pensait. Le prétendu poison était le meilleur consommé que l'on eut pu préparer; la Duchesse en l'avalant l'avait trouvé d'un excellent gout; et il ne produisait aucun des effets du venin. Le Duc de Guise ne la laissa qu'une heure dans l'appréhension qu'il lui avait causée, et il rentra immediatement après dans sa chambre pour la désabuser, et pour lui raconter la maniere dont on l'avait pressé de se défaire d'elle, et la raillerie dont il avait prétendu punir le conseil qu'on lui avait donné.

Les parens et les amis du Duc de Guise qui n'esperaient plus de lui tourner l'esprit contre sa femme, après l'experience qu'ils venaient d'en faire, s'attacherent uniquement à tuer Saint Maigrin. Ils l'attendirent au nombre de vingt cavaliers au sortir du Louvre à minuit, et ils lui donnerent trente trois coups d'épée ou de pistolet presque tous mortels. Saint Maigrin vecut encore neanmoins vingt quatre heures, et le Roi fut tout-à fait touché de sa mort; mais il n'en témoigna rien, par ce qu'on lui rapporta

que l'on croyait avoir remarqué parmi lés assassins, un homme qui à sa taille extraordinairement haute, et à ses mains faites en épaule de mouton, paraissait etre le Duc de Mayenne. Il n'aurait pas été possible de l'arrêter sans exciter une sédition qui aurait dégénéré en une guerre civile, et l'on aima mieux feindre que l'on ignorait l'auteur et les complices du meurtre de St. Maigrin.

19. *Varillas Livre* 10. *Page* 156.

Toutes les difficultés avaient été surmontées, excepté celle qui regardait la charge de Connêtable que le Duc de Guise demandait; lorsqu'il apprit que d'Entragues avait été gagné, il fut si touché de l'ingratitude de ce Seigneur qui lui avait d'extrêmes obligations, qu'il voulut, en toute maniere, que l'on mit Orleans et Bourges entre les places de sureté que l'on convenait de lui donner: et Pinard Sécrétaire d'Etat, lui en expedia le brevet. Mais le Roi prétendit depuis, par une chicane indigne de Sa Majesté, qu'il n'avait point accordé la ville d'Orleans, mais celle de Dourlens sur la frontiere de picardie, et qu'on avait mal lu le pouvoir qu'il en avait envoyé.

20. *Varillas Livre* 16. *Page* 182.

Sur ce que la plûpart des deputés recurent de leurs provinces, des avis, que la Cour tramait le dessin de se défaire des principaux d'entre eux, pendant qu'elle les tenait enfermés dans une

ville où elle était la plus forte, ils députerent l'Archevêque d'Ambrun pour en informer le Roi; Sa Majesté usa d'une si profonde dissimulation, que l'Archevêque ne put rien découvrir de son secret. Elle répondit d'un ton oû l'etonnement et la colere paraissait également, que ces bruits venaient des mauvais Français qui avaient conspiré de la rendre odieuse à son peuple, qu'elle souhaiterait que les Etats pussent voir son coeur à découvert. Que le salut de ses sujets, lui était plus cher que la vie, et qu'elle aimerait mienx avoir perdu sa couronne que d'avoir violé sa foi. Elle fit ensuite à l'Archevêque d'Ambrun tous les sermens qu'elle jugea propres à confirmer ce qu'elle venait d'avancer, et l'on ajoute que le Duc de Guise, étant ensuite allé trouver le Roi pour eprouver s'il ne pénétrerait pas mieux que l'Archevêque d'Ambrun, dans le fond des intentions de Sa Majesté, elle prit Dieu à témoin de la sincerité de ses desseïns, et elle appella toutes les puissances du ciel et de l'enfer sur la tête de ses calomniateurs ou sur la sienne, si elle était coupable. Enfin elle détesta avec tant d'horreur et d'exécration la perfidie dont on la soupçonnait que le Duc de Guise se rassura de sorte, que, quelques avis qu'on lui donnât depuis du contraire, il entra dès lors dans l'imprudente confiance qui lui fut fatale.

21. Henri trois avait pour Gardes du corps 45. Gentilshommes que Loignac commandait, et c'est de quoi il s'agit ici.

22. *Varillas Livre* 11. *Page* 185.
Le Clergé, la Noblesse et le peuple avaient suspendu la recherche de toutes les autres matieres, pour s'arrêter uniquement à presser le Roi qu'il mit entre les mains de ce Duc le commandement absolu des armes; qu'il lui donnât le titre aussi bien que la fonction de Connêtable; et que l'on déclarât le Roi de Navarre incapable de succeder à la Couronne.

23. Ce n'est pas sous ses pas que le Duc de Guise trouva ce Billet, voici de qu'elle façon *Varillas* en parle *Livre* 11. *Page* 189.

Il n'est pas croyable combien le Duc de Guise reçut d'avis de ce qui se tramait contre lui. La fille du Duc de Lorraine, que l'on élevait à la Cour de France, l'avertit que les quarante cinq n'attendaient que l'occasion favorable pour le poignarder, et lorsqu'il semit à table le 22 Décembre, pour diner, il trouva sous sa serviette un billet qui contenait ces mots: Si vous ne vous sauvés pas, on vous jouera un mauvais tour; surquoi il se donna la peine de demander une plume à son sécrétaire pour ecrire au bas du billet, on n'oserait. Nully et la Chapelle le conjurerent, la larme à l'oeil,

de déferer aux sentimens de tous ses amis, et de mettre en sureté sa personne, et celle du Cardinal son frère. Le Cardinal de Guise joignit ses prieres aux leurs, et ne pouvant le flêchir, lui demanda au moins en grace qu'il le laissât Seul à Blois pour y veiller aux interêts de la Ligue. et qu'il s'allât mettre en sureté dans Paris. Le Duc de Guise avait trop d'esprit et d'expérience pour s'imaginer que tant d'avertissement fussent faux, mais il supposait que la colere du Roi, n'aboutirait qu'a de vaines menaces, comme elle avait fait depuis trois ans, que sa mort avait été plus de cent fois résolue au conseil étroit, et autant de fois differée: Que la Cour ne prétendait que lui faire peur et le mettre en fuite, afin de le perdre de réputation, et faire travâiller à son procès durant son éloignement.

24. Le Roi conclut sur les raisons que contient la note 2. que la voie de l'assasinat serait plus prompte, plus sure, plus aisée et plus infaillible que celle du poison, et parsqu'il se défiait assez de lui même pour appréhender qu'il ne retombât dans son inconstance ordinaire, il appella Crillon, Mestre de camp du Régiment de ses Gardes, et lui donna l'ordre de faire arquebuser le Duc de Guise à la porte du Louvre, la premiere fois qu'il se présenterait pour y entrer. Mais Crillon qui n'était pas sujet de Sa

Majesté parsqu'il était né dans le comtat d'Avignon, lui repartit qu'il était prêt de tous entreprendre pour son service, à l'exception d'une lacheté telle qu'était l'assasinat qu'on lui proposait: qu'il y avait d'autres moyens que celui-la pour la satisfaire; et que si elle voulait; il appellerait en duel le Duc de Guise; qu'il connaissait assez brave pour ne pas refuser son appel: et quand ils seraient sur le pré, il ne répondait pas que le Duc de Guise ne le tuât, mais il répondait qu'il tuerait le Duc de Guise, parsqu'il ne parerait que son coeur; et que lui abandonnant toutes les autres parties de son corps, il enfoncerait son épée au dedans; et qu'alors Crillon, qui aurait son poignard à la main gauche, viendrait aux prises avec le Duc de Guise, et le lui enfoncerait dans le sein avant que ce Prince eut achevé de le tuer. Cette repartie ne satisfit pas le Roi, qui pria Crillon de lui garder au moins le secret, et Crillon le lui ayant promis, en blasphémant à son ordinaire, Sa Majesté s'adressa au plus détérminé des quarante cinq, qu'elle connoissait ennemis irréconciliables du Duc de Guise, non seulement a cause que le Duc d'Epernon les avait introduits à la Cour, mais encore par ce que la Ligue sollicitait actuellement qu'on les cassât.

25. Marguerite de Valois avait toujours eté

noircie par les favoris dans l'esprit du Roi, et elles les haïssait généralement tous.

26. Henri II. pere de Marguerité de Valois, lui avait déjà permis dans sa plus tendre jeunesse de regarder le Duc de Guise, comme un Prince qu'il lui destinait pour époux.

27. Ce sont les derniers paroles que les auteurs mettent dans la bouche de ce prince.

Outre le portrait avantageux que Varillas fait du Duc de Guise dans son XIIeme Livre, voici comme en parle le Pere Daniel:

Telle fut la fin tragique du Duc et du Cardinal de Guise. Le premier la meritait par son ambition demesurée, par sa revolte, par les mauvais desseins qu'il avait formés contre son Souverain, et qui étaient sur le point d'éclorer: mais à celà près, c'était un des plus grands hommes, qui eussent jamais paru en France, et dans qui l'assemblage des qualités qui forment un heros, fut le plus complet, je veux dire une valeur et une intrépidité que nul peril n'ebranla jamais, une étendue de genie capable des plus hautes et des plus vastes entreprises, une fermeté et une constance à l'epreuve des plus grands obstacles qu'il y rencontrait, une présence d'esprit dans les evenemens subtils, qui ne le deconcertaient jamais, une vivacité qui suppléait sur le champs à tout ce que la prudence n'avait puprévoir, un

secret impénétrable, même à l'égard de ses plus intimes confidens, une habilité dans le métier de la guerre, dont il savait mettre en pratique tous les stratagemes et toutes les chicanes; et tout cela relevé d'une bonne mine, d'une belle taille, d'un air noble et de prince, et accompagné de manieres agréables et populaires dont on ne pouvait se défendre. De la cette admiration, cette venération, cette affection, cette tendresse des peuples pour sa personne, cette confiance des soldats qui se tenaient surs de la victoire malgré la plus grande inégalité de forces, quand ils marchaient sous ses ordres, cette autorité absolue qu'il s'était acquise dans son parti et dans sa famille, dont il tenait tous les princes, et quelques uns malgre eux, dans une entiere dépendance de ses volontés.

Les defauts de ce prince, comme c'est l'ordinaire des grands hommes, furens les excès de ses vertus, ou le mauvais usage des grandes qualités dont il était orné. Son intrépidité et son courage dégéneraient souvent en trop de confiance et en témérité: et c'est ce qui le perdit. Sa prudence son adresse, sa politique mettaient souvent en oeuvre la fourbe et le mensonge, et melgré la franchise dont il se fésait honneur, et qui paraissait dans toutes ses manieres d'agir et de parler son manquement de parole lui fit perdre

plusieurs bon serviteurs. Un Zèle apparent pour la religion fut le voile ordinaire dont il cacha son ambi ion extrême avec plus de soin que ses amours et sa jalousie contre ses rivaux, qui alla une fois jusqu'a appeller en duel le Duc de Mayenne son frere à l'ossasion d'une maitresse, et si celui ci n'eut été plus moderé que lui, un des deux freres eût ôtè la vie à l'autre pour un tel sujet.

Enfin on peut dire avec verité que ce prince fut né sur le trône, il n'eut eu son pareil parmi les souverains; que si la fortune, à la quelle il se livra trop, et sa naissance ne l'eussent pas mis en passe d'y aspirer, et qu'il se fut trouvé dans une condition un peu moïns relevée, il eut pu rendre de trés grands services à l'état, mais que cet entre deux où sa destinée le plaça, l'engagea insensiblement dans une route et dans des projets trop funestes à la France et à lui même.

Il n'avait encore que quarante deux ans, que la mort mit fin à ses vastes projets.

28. On pardonnera à l'auteur d'avoir placé la mort du Cardinal de Guise, que Henri trois ne fit tuer que le lendemain eu même instant du meurtre de son frère.

29. L'on sait que Henri trois assiegeant Paris, fut assasiné à St. Cloud par un Jacobin nommé Clément.

EXTRAIT

DE LA TRAGÉDIE

DU DUC DE GUISE

PAR

JOHN DRYDEN et NATHANAEL LEE.

ACTEURS.

Le Roi.

La Mere du Roi.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Mayenne.

Crillon, il est singulier que ces auteurs ayent estropié le nom de ce brave guerrier, et qu'ils en ayent fait un Grillon.

Le Cardinal de Guise.

L'archeveque de Lyon.

Alfonso Corso.

Paulin.

Le Duc d'Aumale.

L'abb d'Elbéne.

Bussi.

Belliévre.

Le Curé de s'Eustache.

Mde. Marmoutier. C'est la Marquise de Sauve, si connue dans l'histoire galante de la cour de ces tems là. J'ignore cependant ou Dryden et Lee ònt pris qu'elle était une niece de Crillon.

Malicorne.

Milanax, esprit immonde.

Deux Shérifs.

Suite de la Marmutier.

Bourgeois, Peuples, Gardes.

La Scéne est, dans les quatre premiers actes à Paris. *dans le cinquieme à Blois;*

ACTE PREMIER.



SCÉNE PREMIERE.

Assemblée des Seize. On place un siége qui reste vuide.

BUSSY, POLIN et le CURÉ de s. EUSTACHE.

On fait des Reproches à ce dernier de ce qu'il vient si tard; il sexcuse sur ce qu'il avait tâché de ramener quelques frères assez faibles pour vaciller, croyant mal faire de s'armer contre leur Roi, et dit, que pour lever là dessus leurs scrupules, il leur avait montré un livre écrit en faveur de l'Amiral de Coligny, par un ministre calviniste d'Orléans, dans le quel il est demontré, qu'il était juste de détrôner et même de tuer les Rois irréligieux. Bussy trouve aussi singulier qu'imprudent d'avoir emprunté des argumens pareils d'un livre herétique. Le Curé répond, que, pour défendre cette cause, il les aurait, en tous cas, empruntés du Diable même, et il ajoute, que quoique l'auteur eut été hérétique, le contenu de son livre n'en était pas moins ortodoxe. Parlant des chrétiens primitifs, qui ne

s'étaient jamais revoltés contre leurs souverains, le Curé en donne pour cause qu'ils ne s'étaient pas sentis assez puissans pour cela, et qu'au reste ce n'était que le pouvoir du peuple qui réglait celui de leur conscience. Tous les sophismes employés dans cette scéne contre le Roi, sont aussi ingenieux que remarquables, et ils auraient pu servir parfaitement aux anarchistes de la convention nationale de Paris en 1793. Ces trois acteurs dans cette premiere scéne, discutent ensemble sur les intentions que se propose la Ligue, lorsque le Duc de Guise, le Cardinal et d'Aumale surviennent. Le Duc encourage les confédéres à continuer leur opposition à l'autorité Royale, et le Cardinal propose de s'emparer du Roi; de saisir pour cela l'occasion d'une procession, pendant les jours du carême, et de l'enfermer ensuite dans un couvent. Le Duc de Guise annonce qu'il tient cinq cens hommes prèts à cet éffet, et charge Bussy de les faire entrer en ville; quant à lui même, il a résolu de prendre un congé, amicalement simulé, du Roi, pour aller faire un tour dans son gouvernement.

Tous sortent à Guise près, tandisque Malicorne entre pour apprendre la destinée du Duc de Guise par les esprits infernaux qu'il cite: car il faut savoir que Malicorne s'était donné au Diable pour obtenir le droit de se servir de lui

en tems et lieu, aussi l'un d'eux, se rendant à ses ordres, lui dit que Guise deviendra heureux, s'il se fraye une route sanglante au trône. Guise s'entretient avec Malicorne d'une intrigue galante entre lui et une jeune et belle niéce de Crillon, à la quelle cependant le Duc n'a point confié ses projets ambitieux, mais qui les a dévinés: Guise la croit trop de ses amies pour le trahir. Cette niéce de Crillon, nommée Marmoutier, parait et se plaint de la résolution que le Duc a prise de quitter la Cour: elle désaprouve absolument ses desseins factieux, et le presse instament de se soumettre au Roi; il le lui promet, sans cependant s'engager de rester à Paris. Nepouvant gagner cela sur le Duc, elle lui dit que s'il ne se rendait pas à ses priéres, elle irait à la cour, et répondrait à l'amour que le Roi avait pour elle.

Guise resté seul, prend ce-qu'il vient d'entendre pour un artifice de la Reine mère ou du Duc d'Epernon, et s'imagine que ce sont eux ou quelques autres de ses ennemis à la Cour, qui avaient fait parvenir une lettre à la Marmoutier, par la quelle on lui fesait croire que le Roi l'aimait. Enfin le Cardinal vient pour l'appeller à l'assemblée où on l'attend, et il le suit enjurant qu'il tirera vengeance de ses ennemis.

ACTE SECOND.

La Reine mere, l'Abbé d'Elbéne et Polin parlent des desseins du Duc de Guise, et de la necessité d'en garantir le Roi. La Reine mere excite son fils à détruire la Ligue. Le Roi apprehende les dangers et l'issue sanglante de cette entreprise; il declare cependant la haine mortelle qu'il a conçu contre Guise ainsi que contre la Reine Marguerite sa propre soeur. Il charge Crillon de se rendre auprès du Duc, pour lui reprocher sa conduite, mais il lui défend de se battre avec lui, en cas qu'il y soit excité. La scéne qui suit est dans le Louvre. Le Duc de Guise s'y trouve pour demander au Roi la permission de se retier dans son gouvernement. La Marmoutier en consequence de la menace faite à ce Duc au premier acte, y paraît richement parée, et sur le point d'entrer chez le Roi; elle prend avec un ton de causticité, congé de ce prince.

Crillon vient offrir son bras à Guise, pour combattre les huguenots, mais se déchaine contre la Ligue, et fait son possible pour aigrir et irriter le Duc, qui après avoir longtems tenu une contenance admirable, se voit à la fin poussé à bout, et contraint d'accepter, son défi. Le Roi

survient, tâche d'appaiser leur querelle, et veut obliger Crillon à demander pardon à Guise; le Roi, voyant que Crillon fait des diffientés pour obeir, appelle la Garde, mais Guise embrasse Crillon qui sort à moitié reconcilié. Guise prend ensuite congé du Roi, et la Reine mere continue à nourrir la défiance et la haine que son fils a concues contre ce prince. Le Roi finit cet acte en se rendant chèz la Marmoutier, et dans l'entre-acte la procession dont il a eté question, se fait sans qu'il y assiste.

ACTE TROISIÉME.

Polin donne connaissance à Crillon de la Suite des résultats pris par la Ligue, auxquels il a feint de prendre part, et lui dit qu'on vient de rappeller le Duc de Guise: à quoi succede une scéne bien singuliere, dans la quelle Crillon annonce faussement aux Sherifs la mort de Guise, et dans la quelle il leur reproche vivement leur rebellion, et les menace d'une punition exemplaire. Un des Sherifs appelle Crillon, l'arquebuse à vent de la cour, et lui, Crillon comparant Paris à une tête échauffée, dit, qu'il lui

fallait une Saignée, et que si on la négligeait, elle Saignerait le Roi. A cela près le caractere d'un franc et brave militaire, tel qu'était Crillon, est bien dessiné dans cette Scéne, et les Sherifs, ainsi que Malicorne le quel sur vient, y sont traités par lui comme ils le méritent.

Malicorne, après avoir été maltraité de paroroles, et après avoir digeré tous les affronts possibles dont Crillon l'accable, lui annonce les amours du Roi avec sa niece; et Crillon fesant difficulté de croire que la Marmoutier ait pu se donner au Roi, ce favori de Guise lui dit, que cela était aussi vrai, que lui Malicorne se croyait un coquin vis à vis d'un Crillon honnête homme. Crillon voyant entrer sa niéce tant parée, et conduite par Alfonce, se repróche d'avoir, par son incrédulité, fait tort à un diable, en prenant contre lui le parti d'une femme. Alfonce dit à la Marmoutier, que le Roi viendra la joindre dans peu: Crillon irrité fait les reproches les plus amers à sa niéce, mais elle lui proteste qu'aucune autre raison ne l'amenait à la cour que l'envie qu'elle avait de sauver la vie au Duc de Guise, et elle le conjure découter en secret t'entrevue qu'elle va avóir avec le Roi. Cela s'exécute, la Marmoutier s'interesse effectivement pour Guise, et après quelques refus de la part du Roi son penchant pour elle l'entraine à lui

promettre de dompter sa colere, et d'ecouter ses conseils surtout ce qu'il pourrait entreprendre par la Suite contre Guise. Après le départ du Roi, Crillon reparait, témoigne son contentement de ce que sa niéce vient de faire, et la loue. L'on entend les cris de joie du peuple, occasionnés par le retour du Duc de Guise. Malicorne est averti par le chant des esprits infernaux de conseiller au Duc de ne point paraitre devant le Roi, courant sans cela risque de perdre la vie; il en instruit ce Duc, et lui découvre en même tems le tendre entretien que la Marmoutier a eu avec le Roi, le quel lui a donné un apartement contigu au sien. Cette nouvelle porte la jalousie dans le coeur de Guise qui ne respire plus que veangeance. Le Roi qui apprend que ce prince est de retour à Paris malgré ses ordres, menace de le faire tuer, mais sa mere s'y oppose, et lui conseille de remettre sa mort à un autre tems.

ACTE QUATRIÉME.

Dans la premiere Scéne de cet acte, Guise reparait devant le Roi dans son conseil assemblé.

Le Roi lui reproche son retour et sa désobéissance, il s'en excuse, et dit qu'il venait pour confondre ses ennemis et pour se soumettre entieremeut aux volontés du Roi. Mais cela n'appaise point le courroux du Roi, et sa violence le porte à le vouloir tuer sur le champ. Sa mere l'en empéche et Guise sort. L'on prend de nouvelles mesures contre ce prince, et l'on ordonne à Crillon de se rendre auprès du Maréchal de Biron, pour qu'il laisse entrer en ville les troupes qui se trouvent dans le fauxbourg, et la Reine mere conseille d'opposer ruse à ruse contre Guise.

Ici suit encore une Scéne nocturne d'esprits infernaux: Menelax, un d'eux, au service de Malicorne, conseille de s'assurer du Roi et de l'assasiner, apprenant en même tems à Malicorne que le Curé de St. Eustache n'est pas un homme mais un Diable incarné, le quel en habit de prêtre s'entretient avec le peuple, qui lui demande comment, par quel moyen, et quand on osait déposer un Roi? il lui repond: toutes les fois que le peuple avait plus de pouvoir à le déposer que le Roi n'en avait à s'y opposer, et que cela était permis, quelque mince qu'en fût la raison. Un du peuple lui riposte: dites pl tôt sans la moindre raison: Un autre cependant croit qu'il en faudrait au moins une, soit la re-

ligion ou la liberté. Après une Scéne dans la quelle Mayenne, le Cardinal et l'Evêque de Lyon discutent ensemble les mesures à prendre contre l'autorité Royale et contre les troupes que Biron a fait entrer en ville quoiqu'ils ne les craignent pas, en vient encore une entre Guise et la Marmoutier, dans la quelle cette derniere lui apprend, que c'est à sa priere que le Roi a épargné sa vie, et qu'elle lui conseille de quitter Paris. Malicorne vient chercher Guise pour joindre les conjurés. Le parti royal et celui de la ligue en viennent aux mains sur le théatre; Guise garde le dessus, et Crillon fait prisonnier, est généreusement remis en liberté par Guise. Ce dernier investit le louvre pour s'emparer du Roi. La Reine mere en est avertie, et conseille à son fils de prendre la fuite, à quoi il se résoud, et la Marmoutier le suit.

ACTE CINQUIÉME.

La Scéne est dans le Chateau de Blois.

Crillon et Alfonse s'entretiennent des raisons qui ont porté le Roi à assembler le parlement à Blois et non à Paris. Il faut remarquer à cette

occasion, que les deux auteurs anglais confondent toujours le parlement avec les Etâts généraux du Royaume.

La Marmoutier fait entendre au Roi, qu'elle ne croit point sa reconciliation avec le Duc de Guise sincére, qu'elle suppose qu'il médite encore la mort de ce prince, et elle le conjure de ne point attenter à sa vie; ce que le Roi lui promet, mais à condition que Guise se repante et renonce à tout projet séditieux. Des Députés entrent et annoncent au Roi qu'on débat au Parlement le droit de la Succession au trône, et qu'on semblait déja étre d'acord d'en exlure la Maison de Navarre êtant entaché d'hérésie: à quoi le Roi refuse son consentement, et la nouvelle qu'il apprend de l'Archevêque de Lyon qu'on va élever le Duc de Guise au grade de Lieutenant Général du Royaume, l'irrite tellement, qu'il resoud sa mort et charge Crillon de le faire assasiner. Crillon en digne militaire, ne veut point se souiller par un meurtre, et y refuse son ministère; le Roi approuve enfin ce refus, et n'exige plus de lui que le secret sur la proposition qu'il lui en a faite.

La Scéne suivante s'ouvre par une fête à la quelle Malicorne assiste. C'est l'heure où depuis 12. ans, ce favori de Guise avait fait un pacte avec l'Enfer. Après quelques chants et danses,

Melanax parait, une horloge de sable presqu'écoulé en main, qu'il montre à Malicorne pour lui faire voir, qu'il ne lui reste que peu de minutes à vivre, et que le terme de son contrat approche. Cependant ce contract, d'après Malicorne avait été conclu pour 21. ans; il proteste donc et veut *se* pour voir contre cette tricherie du Diable: Mais Melenax lui demande à qui il s'adressera pour celà, et lui ayant entendu nommer le Ciel, il lui dit qu'il devrait bien se souvenir qu'il y avait renoncé. Malicorne se voyant sans ressource, demande en vain un repit à Menax qu'il questionne de nouveau sur le sort du Duc de Guise, et cet esprit infernal lui dit que sa mort était infaillible s'il entrait au conseil du Roi. Malicorne en fait avertir le Duc par un domestique. Une flamme s'eleve d'un Gouffre, qui engloutit et Melenax et Malicorne. En consequence de l'avertissement reçu par le domestique de Malicorne, le Duc de Guise promet au Cardinal, son frere, qu'il ne se rendra point dans le conseil du Roi. Cependant l'Archevêque de Lyon l'y encourage, et veut qu'il en brave le danger.

La Marmoutier vient prendre un tendre congé du Duc de Guise qu'elle ne compte plus revoir, étant sur le point d'aller s'enfermer dans un couvent.

La Scéne suivante represente l'antichambre de la Salle ou le conseil va s'assembler. Crillon, Larchant et des Gardes s'y trouvent. Le Duc de Guise arrive avec deux Cardinaux et plusieurs Conseillers. Crillon donne ses ordres aux Gardes. Tous, aux gardes près, se rendent dans la Salle du conseil. Le Duc de Guise tombe en défaillance, en y entrant; l'on attribue cet accident à la dêbauche que le Duc avait faite la nuit précédente avec des filles. Il se remet, et on l'appelle pour le faire entrer chèz le Roi. Il y va mais on crie bientôt derriere le théatre: au meurtre! Le fond de la Scéne s'ouvre, et l'on voit tomber le Duc de Guise sous les coups de huit assasins. Le Roi qui paraît, ordonne encore la mort du Cardinal et de quelques autres factieux.

REMARQUE

Sur la mention faite d'un Duc de Guise, tragedie italienne par le Marquis Gioseffo Gorini Corio.

Cette piéce n'a rien de commun avec la tragedie de l'auteur français que le nom du Duc de Guise; pendant deux ans on s'était donné des peines innutiles de se la procurer, pour en joindre l'extrait à la tragedie anglaise, et ce n'est que depuis quelques tems qu'on la tient des bontés de Mons. le Cônseiller de la Cour Zimmermann à Bronswic, qui a bien voulu s'interesser a cette recherche. Induit par son titre, mais détrompé actuellement, on a trouvé que le sujet n'y roule que sur l'ancienne animosité existante du tems de Charles IX entre Côligny et le Duc de Guise, et que cette piéce semble etre une mauvaise imitation de Cid de Corneille, car Guise amoureux d'une fille de Côligny tue son Pere en duël, cette fille, ainsi que Chimene, veut la vengeance de son pere, mais la veut d'un Amant en champ clos, et non pas du Roi qui la lui offre pour se defaire de Guise qu'il craint, et qu'il à déjà fait trensférer à la Bastille, ou de même se trouve un Comte appellé Ottone, l'on

ne sait pas trop ni comment, assassin du frere de la fille de Côligny, laquelle trouve un Prince de Condé qui tout d'un coup tombe amoureux d'elle; il délivre Guise, le force de se battre avec lui, est vaincu, mais traité genereusement par Guise, il lui dit, qu'il lui laissait le soin de triompher de même de ses autres ennemis; celui ci en profite pour tuer le Comte Ottone, vient justifier sa conduite devant le Roi et devant sa maîtresse, qui forcée par l'amour qu'elle a pour lui, après quelques sis cede aux conseils du Roi revenu de sa crainte, et se resouds de prendre pour époux le meurtrier de son pere.

L'HISTOIRE

ET LES AMOURS

DU DUC DE GUISE

SURNOMÉ

LE BALAFRÉ.

A PARIS,

Chez la Veuve MABRE CRAMOISI.

M. DC. XCV.

AVEC PRIVILEGE.

A

SON ALTESSE

MONSIEUR

LE CHEVALIER DE LORAINE.

MONSEIGNEUR,

Voici un des plus grands Heros du Sang illustre dont vous sortez, qui vient s'ofrir à Vôtre Altesse; la ressemblance qu'il a avec vous, m'a frapé l'imagination en travaillant à son portrait, et m'a inspiré la pensée de vous le presenter. Il étoit brave come vous l'êtes; il étoit aimable, et galant come Vous: mais il ambitionoit la gloire defenduë, et vous ne recherchez que la permise: Témoin, MONSEIGNEUR, *ce jour glorieux de la Bataille de Montcassel, où sous les yeux d'un Prince qui vous cherit, vous justifiâtes l'amitié qu'il a pour Vous, et vous donâtes des preuves de l'atachement que vous avez pour lui, peu ménager de votre*

vie pour servir à sa gloire, vous fites connoître que si l'ocasion vous manques, vous ne manquez pas à l'ocasion. Si j'étois aussi hardi à écrire, que vous le fûtes à combatre, je m'engagerois dans le recit de cete Journée heureuse pour la France, glorieuse et perilleuse pour vous. Mais ma plume qui n'est pas faite à l'air de la Cour, craint de se cometre à de si grands sujets; Elle seroit plus propre à écrire une conquête amoureuse, qu'une victoire sanglante. Mais je craindrois encor de blesser vôtre discretion; il me sufit que vôtre memoire fidele fasse justice à ma retenuë, et que vous me permetiez, de me dire avec un profond respect,

De Vôtre Altesse,

MONSEIGNEUR,

Le tres heumble et tres-obeissant Serviteur,
* * * * *

PRÉFACE.

Je ne ferois point de Préface, si je n'avois à parler que du sujet de ce Livre: j'atendrois la décision du Public, sans faire de vains éforts pour la prévenir. Mais j'ay afecté une nouvelle Ortografe, et toutes les nouveautez ont besoin d'éclaircissemens. J'avoüerai pourtant que si persone ne m'avoit frayé le chemin, je n'ûsse osé m'y cometre: mais une Letre imprimée de Monsieur l'Abé Dangeau, à Monsieur de Pontchartrain, qui m'est tombée dans les mains, m'a déterminé à une chose où j'avois de l'inclination; elle établit ce nouveau sistéme d'Ortografe avec beaucoup de nèteté, et même d'agrémens, dans une

matiere qui ne semble susceptible ni de l'un, ni de l'autre.

Le dessein de cete nouveauté est d'aprocher autant qu'il est posible l'Ortografe de la prononçiation. Tant de personnes y sont interessées, qu'il y a lieu d'esperer de la faveur dans cete entreprise. D'abord on a retranché toutes les letres doubles dans les mots où elles ne servent Point à la prononçiation, come dans *apeler*, le premier *p*; dans, *ocasion*, le premier *c*: On a aussi retranché les letres qui n'étoient restées qu'en faveur de l'Analogie, come l'*s* dans écrire, l'*l* et l'*m* dans *Gentis-homes*. On n'a encor osé hasarder d'ôter la finale du singulier qui se conserve au plurier, come le *d* dans *grands*, le *t* dans *fronts*. Cependant on peut dire qu'elles y sont superfluës, come les autres: car elles embarassent les gens qui n'ont point de letres, et sur tout les Etrangers, et elles ne sont d'aucune utilité pour les Sa-

vans. Je traite cete matiere superficielement, pour ne pas tomber dans des redites de choses qui ont été mieux traitées par Mr l'Abé Dangeau.

L'utilité de cete Ortografe est grande; elle aporte de la briéveté dans les Livres, du ménage dans l'Impression, de la facilité dans la lecture. Les gens d'habitude auront peine à se défaire d'une vieile coûtume; il s'en faudra consoler en faveur de la Jeunesse qui vieillira; en sorte qu'un jour tout le Monde aura abjuré cete ereur.

Il est certain qu'un Livre de Galanterie est plus propre á l'introduire, qu'un Livre de Science; il semble qu'ils ne sont faits que pour les Etrangers. Ces derniers nous ont prévenu dans ce dessein, et tous les Livres de Galanterie imprimez en Holande suivent cete Ortografe.

Toutes ces raisons semblent établir ce nouveau sistème si solidement, qu'on me demandera pourquoi je ne l'ai pas toû-

jours suivi: Et je répondrai, que je n'ai osé d'abord passer à un si grand changement, quoi que j'en conûsse l'utilité, et que j'ai écrit à l'ordinaire les mots où il y a peu de letres. Mais malgré toutes mes raisons, si je voi que le Public s'ostine á conserver l'ancienne Ortografe, je suivrai sa maniere, n'aiant pas dessein de me singulariser.

L'HISTOIRE
ET LES AMOURS
DU DUC DE GUISE.

PREMIERE PARTIE.

HENRY de Lorraine, Duc de Guise, surnomé le Balafré, avoit à peine quinze ans quand son pere fut assassiné par Poltrot, à la solicitation de l'Admiral de Chastillon; sa jeunesse n'empècha pas qu'il ne ressentit et qu'il ne conservât depuis pour la maison de Coligny, toute la haine que meritoit cete injure; et la conjoncture malheureuse des Regnes de Charles IX. et d'Henry III. que la naissance du Calvinisme afoiblissoit par des Gueres Civiles, fournissant aux grands Seigneurs de ce siecle des ocasions de vanger leurs ofenses particulieres sous pretexte du bien public. Ce jeune homme à l'imitation d'Auguste, entreprit d'asservir sa Patrie en vangeant la mort de son Pere.

Il faut avoüer à sa gloire, qu'il estoit doüé d'un naturel tout à fait propre à ses vastes desseins, et que l'éducation qu'il avoit reçûë du

K 2

grand Cardinal de Lorraine son oncle, avoit si dignement répondu à ses talens, qu'à l'age de vingt ans, ce Prince étoit capable de former, de conduire, et d'executer les entreprises les plus dificiles et les plus hardies; sa taille haute, pleine et bien prise, le rendoit le plus robuste Cavalier do son temps, et l'Histoire asure qu'on la vû plusieurs fois nager armé contre le courant d'un Fleuve rapide. Il mangeoit peu, et ne laissoit pas de soûtenir les plus rudes fatigues sans alterer son temperament. Ces qualitez qui semblent plus propres à inspirer de l'admiration que de l'amour ne l'empéchoient pas d'être aimable, et la douceur majestueuse de sa fisionomie luy atiroit également la tendresse des Dames, et le respect des Courtisans; un corps si bien formé renfermoit un esprit plus admirable. Une penetration vive et promte, une grandeur d'ame sans mesure, une intrepidité inalterable, et une pieté hereditaire avoient fait passer en sa persone cete faveur des peuples, que son pere avoit acquise aux dépens de sa vie, en défendant la Religion de ses Ancêtres; mais tant de merite l'ayant remply d'une ambition excessive, il devint suspect à son Roy, et trouva la mort sur les degrez du Trône qu'il vouloir usurper.

Les Astrologues que la Reyne Mere avoit atirez d'Italie en France, avoient prévenu les

esprits que ses Fils devoient regner l'un aprés l'autre, et mourir sans posterité; ce fut sur ce fondement que le Duc de Guise se mit en teste d'ouvrir à la fortune les voyes de luy procurer une Courone, et n'ômit rien de ce qui pouvoit y contribuer; il avoit pris du Cardinal son oncle le zele exterieur de la Religion Romaine, si propre à captiver la bienveillance des Peuples, mais sur tout il se tenoit en garde contre l'amour qu'il sçavoit être l'éceüil où les grands homes ont acoûtumé de briser leur fortune. Ce jeune Prince étoit dans ces dispositions quand la Cour ariva à Bayonne, où se trouverent la Reyne d'Espagne et le Duc d'Albe; entrevûë fameuse, et fatale à la France, moins par les soupçons que les conseils et la cruauté du Duc d'Albe inspirerent aux Huguenots, que par l'amour reciproque qui s'aluma deslors entre le Duc de Guise et Marguerite de France, Princesse en qui une naissance si auguste, n'estoit qu'une des moindres qualitez qui l'a rendoient digne des veux des plus grands Princes de la terre.

la Reyne Mere qui cachoit d'ordinaire ses desseins, parmy les amusemens des fêtes superbes où elle engageoit les Courtisans, se fit en cete ocasion une afaire de se surpasser pour ainsi dire elle-même; et les Seigneurs y firent à l'envy une dépense, qui depuis en incomoda plu-

sieurs. La Fête comança par des Bals, où les jeunes gens firent parade de leur bonne mine, avec les plus beles femmes du Royaume, que la Reyne avoit toujours à sa suite, autant pour rendre sa Cour nombreuse, que pour tirer d'elles les secrets de tous ceux que l'amour engageoit dans leurs liens; ensuite on y fit des Tournois et des Courses de Bague, où les Vainqueurs reçûrent de la main de Madame, le prix dû à leur adresse ou à leur force; le Duc de Guise exceloit dans l'une et dans l'autre de ces qualitez, sur tous les hommes de son siecle; et Madama atentive à juger du merite de ceux à qui elle devoit distribuer les Prix, bût à long traits, et à couvert des reproches de la pudeur, une amour qui ne finit qu'avec la vie de l'un et de l'autre.

Quoique les objets de la passion des Heros ne soient d'ordinaire peints qu'avec les plus vives couleurs, on peut ici dire sans exageration, que Marguerite étoit la plus belle Princesse du monde, ses traits étoient reguliers, sa taille haute et majestueuse, et la vivacité de sa jeunesse soûtenuë du brillant des piereries, rendoit en cette ocasion sa beauté si éclatante, que ce jeune Prince étant à ses genoux pour recevoir le prix qu'il venoit de remporter à la course en fut ébloüy, et qu'ils en resterent tous deux dans une espece d'insensibilité. Mais le Duc plus

acoûtumé à se vaincre, aprés avoir rendu grace à la Princesse en des termes tout pleins du beau feu qu'elle venoit d'alumer dans son coeur, se retira chez luy pour y faire à loisit les reflections qu'une premiere passion a coûtume d'inspirer.

Ce fut là que cherchant des forces contre l'amour, il rapela dans sa memoire l'exemple des grands hommes de l'antiquité, dont cete foiblesse a fletry la reputation, et malgré les charmes de la Princesse, la raison l'eut emporté sur la passion, sans le secours de l'ambition, à qui il avoit resolu de tout sacrifier; elle luy representa Madame, non plus sous l'idée d'une maîtresse nuisible à sa fortune, mais come un moyen presque assuré de combler son ambition, cete Princesse fille et soeur de ses Roys pouvoit servir à ses desseins; car si les Fils de la Reyne venoient à mourir sans posterité, le Duc de Guise issu de Charlemagne par les filles, reünissant les droits de Marguerite heritiere de la maison de Vallois, à la faveur des peuples qu'il posedoit au souverain degré, pouvoit se flater de donner ateinte à la loy Salique, et de s'emparer un jour du Royaume.

Ces vûës, quoique fort éloignées pour lors, mais raprochées par la force de l'amour et de l'ambition, déterminerent enfin ce jeune Prince à s'abandoner à son penchant; il se regarda come

le plus heureux des homes, puisque son amour s'acordoit si bien avec son ambition, que l'un estoit reciproquement un moyen de satisfaire l'autre; Marguerite se peignit alors dans son imagination avec plus de charmes qu'elle n'y avoit encor paru, et le coeur du Duc en ressentit des mouvemens si tendres et si touchans, qu'il se laissa tomber sur un lit de repos pour y joüir des plaisirs dont l'amour enchante ses nouveaux sujets.

Le desir de revoir Madame l'aracha de ces douces réveries, et songeant qu'il y avoit Bal chez la Reyne, il donna ses soins pour y paroître avec tout l'avantage d'un Prince amoureux, qui veut plaire à une Fille de France: Elle dansoit avec le Duc d'Anjou son frere quand il entra, toute son atention à cacher le trouble de son coeur ne peut empécher qu'elle ne rougit à sa vûë; elle ne laissa pas de le prendre pour danser avec un air de liberté que le seul usage de la Cour peut doner aux jeunes persones; et leur danse animée des mouvemens d'un amour naissant, les rendit tous-deux si vifs et si agréables, qu'il s'en éleva un murmure dans l'assemblée à la loüange d'un couple si parfait.

Les ocasions de se declarer sont rares auprés des filles de ce rang et le Duc en habile homme resolut de ne pas perdre cele-cy, il sortit, et

revint un quart d'heure aprés mêlé dans une troupe de masques, et déguisé en Astrologue, et profitant d'un moment où Madame estoit moins observée, il se mit à ses genoux, et s'ofrit de luy prédire des veritez qui ne luy seroient pas indiferentes; il luy prit la main qu'il séra deux ou trois fois tendrement, et tirant son gant sans resistance, il luy dit qu'entre les conquêtes qu'elle avoit faites ce jour-là, il en connoissoit une qui n'étoit pas la plus glorieuse, mais qui seroit la plus fidelle; qu'elle avoit couroné un vainqueur, qui s'avoüoit chargé de chaînes et qui préferoit ses fers à sa Courone, et seignant de vouloir voir les lignes de sa main de plns prés, il l'aprocha de sa bouche et la baisa plusieurs fois, avec des transports capables de remuer l'ame la plus tranquile. Madame étoit assez instruite de son rang pour sçavoir que le seul Duc de Guise eut osé hasarder une pareille declaration; mais sa propre passion, et la hardiesse de ce Prince, ne luy laisserent pas la force de se défendre; elle le regarda tendrement, et ne le quita que pour suivre le Roy qui la vint prendre pour danser. Le Duc de Guise satisfait de sa premiere tentative, se retira chez luy, pour y joüir pendant le reste de la nuit des idées charmantes dont une passion heureuse et glorieuse facine l'imagination des amans.

Tandis qu'il dormoit enchanté de ces agréables pensées, la fortune luy préparoit des traverses: car la Reyne Mere qui avoit mis tout l'éfort de sa politique à tenir dans l'équilibre de la faveur la maison de Lorraine, et les princes du Sang, et qui avoit des espions gagez auprés de tous les Seigneurs considerables de la Cour, fut avertie à point nomé du déguisement du Duc de Guise; et sa penetration ordinaire, aidée des soupçons que luy avoit inspiré la conversation animée de sa Fille et de l'Astrologue, dont elle s'étoit aperçûë, luy persuadant que ce jeune Prince ne laisseroit pas refroidir une si bele fortune, qui feroit pancher la balance de son côté, elle resolut d'y metre obstacle sans retardement; elle entra dans le cabinet du Roy au sortir du Bal, suivie du Duc d'Anjou; et aprés leur avoir exageré les consequences de cet engagement, elle obligea le Roy de mauder le Cardinal de Lorraine, et de le charger de moderer les desirs de son neveu; en sorte que Sa Majesté n'eut aucune inquietude de sa conduite auprés de Madame.

Le Cardinal écouta avec un profond silence, et penetra tout d'une vûë les soupçons de la Reyne et les desseins du Duc de Guise, mais connoissant qu'il n'étoit pas tems d'iriter la Cour, et que quelques remontrances qu'il put faire à ce jeune Prince amoureux, il luy échaperoit des

mouvemens de passion qui le metroient mal dans l'esprit ou Roy, il entra le matin dans son appartement, et luy dit que ses empressemens pour Madame avoient alarmé la Reyne, qu'il estoit necessaire de la rassurer, et qu'il luy conseilloit de s'éleigner pour quelques mois.

Ce discours fut pour Henry un coup de foudre qui le jeta dans l'acablement, et le Cardinal s'en étant aperçû, ajoûta pour en moderer l'excés, qu'il faloit se consoler des traverses de l'amour, par les faveurs de la fortune, que dans la profession que la maison de Lorraine avoit toûjours faite, d'un atachement inviolable aux interéts de la Religion Catolique, il se presentoit une favorable ocasion pour sa jeunesse, de signaler son zele, et d'aquerir de la reputation, que les Turcs assiegeoient Sigeht, ville Capitale d'Hongrie, et qu'il faloit qu'il demandât congé au Roy d'aler servir dans les troupes de l'Empereur, qu'il n'en réviendroit que plus glorieux, et plus digne des veux d'une si bele Princesse; que l'aliance où il aspiroit, et qui paroissoit pour lors un atentat à l'autorité de la Cour, pouvoit un jour changer de nom, et devenir une necessité d'état: et qu'en un mot, il ne devoit songer qu'à se metre dans une situation où persone en France ne fût assez hardi pour lui rien refuser.

Ces dernieres paroles réveillerent dans le coeur de ce jeune Prince les semences d'ambition que l'amour sembloit y avoir retardées, et donnerent de nouveles forces à sa passion: il conut alors que le secrét seul étoit capable de faire réüsir ses desseins, et résolut de suivre le conseil de son oncle. Mais l'amour n'y pouvoit consentir sans quelques adoucissemens. Il eût bien voulu s'expliquer avec Madame auparavant que de s'en éloigner; et craignant d'être découvert par la Reyne, dont la vigilance étoit extrême, et la colere fatale, d'autant plus, qu'il n'avoit encor mis aucuns des Oficiers de cete princesse dans ses interêts, et qu'il luy restoit trop peu de tems pour le faire, il se borna au dessein de lui écrire: et pour ne pas tomber dans le malheur d'être trahy par son propre caractere, dans une Letre qui pouvoit être interceptée, ou de confier son secret à une main étrangere, qui pouvoit en faire un mauvais usage, il décoûpa luymesme des caracteres imprimez, et les cola l'un aprés l'autre sur du papier, à mesure qu'il en avoit besoin pour s'exprimer. Cét embaras évité, il s'agissoit de faire tenir sûrement cete Letre à la Princesse: et pour en être certain par luymême, il se rendit à la Messe du Roy, et le suivit au dîner, où en presence de toute la Cour, il luy demanda congé d'aler servir dans les Trou-

pes de l'Empereur, pour se rendre plus capable de servir un jour dans les siénes. Le Roy loüa un si beau zéle, et permit à la Noblesse qu'il congedioit de le suivre. Au sortir de la chambre du Roy, il ala prendre congé des Reines; et la nouvele de son départ s'étant répanduë, parvint jusqu'à Madame, qu'elle remplit d'étonement et douleur: Elle ne pouvoit comprendre qu'un homme se fût declaré son amant à la veille de la quiter, et ne sortit de sa surprise que par la Letre qu'elle reçût de la main du Duc, quand il lui vint dire adieu. Il afecta de n'y aler que le soir; et pendant qu'il faisoit ses complimens en presence de ses femmes, et de Madame Curton sa Gouvernante, un de ses Pages qu'il en avoit chargé, mit le feu à la portiere de son antichambre avec un flambeau qu'il tenoit negligeament. Tout le monde courut au secours, et le Duc se voyant seul avec la Princesse, lui montra sa Letre, et lui dit: Madame, vous trouverez ici le sujet de mon départ, et les sentimens dans lesquels je m'éloigne de vous. Elle hésita, et le Duc qui l'avoit prévû, lui dit hardiment: Songez, Madame, que ce moment est le seul qui nous reste, et que je pars demain sans diferer, et sans pouvoir autrement vous instruire des motifs d'une conduite qui vous paroît si irreguliere. Elle la prit en rougissant; et le Prince

ayant remarqué qu'elle l'avoit cachée dans le roulement de sa manche, se retira en menaçant son Page de le faire châtier de son imprudence. A peine fut-il au bas de l'escaliér, que Madame feignit de se trouver mal, et se mit au lit, où aprés quelques momens, elle se fit aporter la lumiere et un Livre, sous prétexte de ne pouvoir dormir: et tirant la Letre du Duc de dessous son chevet, elle y lût ces termes.

LETRE.

Les Soupçons de la Reine ont penetré mon coeur; elle sçait que je vous adore, et craint que je ne fusse assez heureux pour vous atendrir. Que sa crainte n'est-elle juste? dût-elle m'être funeste, vous seule pouriez m'en instruire? C'est pour calmer ses alarmes que je pars, et que je vais chercher la gloire en Hongrie, ne pouvant avoir celle de rester auprés de vous. Je reviendray bien-tôt, et peut-être plus digne de vous servir: au moins vais-je faire mes éforts pour obliger la Renomée à vous entretenir quelque fois de mes actions. S'il n'est permis qu'aux Têtescouronées de prétendre à vôtre main, il doit être permis au merite et à l'amour d'esperer à vôtre coeur. Cete passion qui est la source de tant de foiblesses, anime mon courage d'un feu nouveau: et s'il étoit

en la puissance humaine de remplir la distance que la fortune amise entre vous et moy, je serois quasi certain de vous aquerir un jour. Vous ne sauriez desavoüer de si beaux mouvemens; vous étes seule capable de les inspirer, et moy seul digne de les sentir.

Cete Letre parût à Marguerite et tendre et spirituele; elle ne se lassoit point de la relire, et sentoit couler ses larmes, autant de la joïe d'inspirer une si bele passion, que du regret de voir éloigner son Amant. Elle passa la nuit entre ces deux mouvemens, dont elle preferoit les tendres alarmes à la douceur insipide du someil; et le jour començoit à peine à paroître, quand ses inquietudes l'obligerent de se lever, et qu'ouvrant une fenêtre pour prendre le frais, elle aperçût le Duc de Guise, qui partoit à la tête de cinq cent Gentis-homes, tous Vassaux ou Pensionaires de sa Maison, et ne cessa de le suivre des yeux, que quand il ne luy fut plus possible de le découvrir.

Il traversa l'Alemagne, et se rendit en Hongrie à deux lieuës de Sigeht, sur la fin du mois d'Aout. Son départ imprévû, et sa marche continuelle ôterent aux Fnemis la conoissance de son arivée. Il ne dona qu'un jour de repos à sa Troupe, pendant lequel un de ses Ecuiers

déguise en Paysan, et chargé de vivres qu'il vendit dans le camp des Turcs, se jeta dans la Vile sur la brune, et porta au Gouverneur la nouvele d'un secours arivé bien à propos. La garnison fit une sortie dés le lendemain avant le jour; et ce Prince aiant fait ataquer les lignes en même tems, et du même côté, par la moitié des siens qu'il avoit fait metre pied à terre, il mit en déroute tout ce qui lui fit résistance. Ce comencement de bonheur sembloit l'inviter à pousser plus loin sa victoire: mais deux réfléxions l'en détournerent; l'une, qu'il étoit venu pour se jeter dans Sigeht, et qu'il lui sufisoit d'executer son dessein; l'autre, qu'il s'atireroit toute l'Armée Otomane sur les bras, sans être instruit de ce que les assiegez pouvoient faire pour le soûtenir. Il se contenta donc de combler les tranchées qu'il avoit ataquées, et d'entrer dans la Vile en équipage de Vainqueur. Il y fut reçû avec tous les honeurs que la Maison de Guise avoit merité de la Chrétienté, et son merite personel joint à la faveur de son nom, lui aquit si universélement les sufrages, que dans peu le Gouverneur n'y ût d'autorité qu'autant que sa modestie lui en voulut bien laisser. Mais ce jeune Heros qui rouloit déja dans sa tête les grandes choses qu'il executa depuis, avoit résolu d'aquerir de la gloire sans envie. Il se chargea

donc des emplois les plus penibles et les moins honorables; et trouvant un des endroits de la muraille plus foible que les autres du côté qu'elle étoit batuë par l'artillerie des assiegeans, il se mit en devoir de la terasser: et pour animer davantage les siens au travail, il y porta lui-même la hote pendant un tems considerable, et força un de ses Pages de le charger de tère, sans distinction du plus simple soldat. A peine étoit-il sorti des plus laborieuses factions, qu'il s'engageoit dans les plus pressans dangers, avec un sang froid, qui l'eût fait soupçoner de stupidité, si sa conversation brilante et obligeante n'eut convaincu tout le monde du contraire.

Sa presence relevant le courage des assiegez, on résolut dans le Conseil de Guère de reprendre un ouvrage dont les Enemis s'étoient emparez quelques jours auparavant. Trois Oficiers furent comandez pour l'ataquer par trois endroits diferens; et le Duc de Guise chargé d'un des assauts, résolut d'y signaler sa valeur. Come il venoit de faire sa patience et sa modestie. les deux premieres ataques aiant été repoussées, il parut sur la bréche par oû les assiegeans s'en étoient rendus maîtres; et faisant faire volte-face à la moitié de son détachement pour se défendre des Turcs qui le chargeoient en queuë, il s'ouvrit le chemin au milieu des Enemis, et tra-

versa l'ouvrage d'un bout à l'autre. Il monta sur le parapet qui regardoit la Vile; et aprés avoir averti la garnison de la voix et du geste de venir à son secours, il tourna visage du côté des siens: mais il fut surpris de se trouver seul; car les Turcs aprés avoir netoyé la bréche, venoient tous ensemble sur lui. Il ne laissa pas de se défendre long-tems, et jusqu'à ce qu'il sentît diminuer ses forces: alors il sauta dans le fossé, et malgré l'étourdissement de sa chûte et la grêle des mousquetades, il conserva assez de presence d'esprit, pour rejoindre les siens qui l'atendoient sous les murs de la Vile, à la faveur du canon qui les couvroit.

Pendant l'absence du Duc de Guise, Medame ne trouvant rien à la Cour digne de son atention, résolut de doner son loisir à l'étude. La naissance d'une nouvele Religion avoit mis les letres à la mode dés le comencement du siécle. L'histoire fut la premiere science pour laquele elle eut du goût. Elle comença par la Geografie qui en est le fondement. L'Abé de Brantosme fut son Maître, et la Hongrie le premier sujet de sa curiosité. Les environs de Sigeht, et la Vile de Sigeht elle-même, n'ûrent ni buissons, ni fontaines, ni bâtimens, qui ne fussent aussi familiers à Marguerite, que les alées des Tuilleries. Les Relations pleines des beles actions du

Duc de Guise étoient lûës chaque jour, et confrontées exactement sur la Carte, afin d'y reconoître les lieux où ce Prince exposoit sa vie, pour se rendre plus digne d'elle. Il n'y eut point de beles passions dans l'histoire anciene et moderne où Madame ne crût voir ses avantures, et point de Heros qu'elle ne mit au dessous de son Amant. Enfin l'hiver vint, et la résistance de Sigeht jointe aux incomoditez de la saison, contraignirent les Turcs de lever le Siege.

Le Duc de Guise n'aiant plus rien à faire en Hongrie, songeoit à revenir à la Cour. quand il reçût des Letres du Cardinal son oncle; il lui conseilloit d'aler jusqu'à Rome avant son retour; il y prit goût pour les vains honeurs dont l'Eglise Romaine a coûtume de flater ceux qu'elle veut engager à sa protection; et les troubles de France, qui la menaçoient de voir un jour soustraire cete Courone à son autorité, si le Calvinisme s'y établissoit, porterent le Saint Siege à tenter l'esprit du jeune Duc de Guise, de se liguer avec elle, pour y maintenir la Religion ligion Catolique.

Pour bien entrer dans cete intrigue, il faut être prévenu que les Calvinistes publioient, que ce n'étoit que par honeur que Charles IX. faisoit la Guere aux Huguenots; qu'il y avoit même des présomptifs heritiers de la Courone de France,

prévenus de leurs ereurs; et que la haine de la Maison de Guise pour cèles de Coligny et de Montmorency, contribuoit plus à la continuation de la Guère par son credit et ses creatures, que l'intention de la Cour. Ces motifs avoient obligé le Pape de penser serieusement à ses afaires; et ce fut dés lors et sur ces principes, qu'il fonda cete fameuse Ligue, qui depuis enfla le courage du Duc de Guise, jusqu'à lui prometre le Trône de France, au préjudice des legitimes heritiers, et qui l'eût en éfet couroné, s'il eût osé consomer le crime dont il fut justement puni, come le sont d'ordinaire les grands criminels, qui manquent de résolution. Ce fut là qu'il s'infecta de ces maximes pernicieuses qu'on peut se soustraire à l'obeïssance des Rois, qui se sont soustraits à cêle de l'Eglise, et que le zéle de son agrandissement, justifie les actions les plus crimineles. La Cour de Rome, aprés avoir enivré ce jeune Prince de tous les éloges que l'Ecriture done aux Macabées, lui fit montre de la puissance immense du Saint Siege, et des Tresors d'Espagne, qu'elle disoit être à sa discretion, pour une entreprise si salutaire: et aprés lui avoir doné un plan de la revolte, où elle engagea la France sous le nom de la sainte Union, elle le renvoya comblé d'honeurs. et perdu d'ambition.

Son amour n'en soufroit point d'alteration,

puisqu'il y devoit contribuer. La veille de son départ, il fit apeler Chastelas un de ses Gentis-homes, cousin de la Demoiselle de Thorigny, Fille-d'honeur et confidente de Madame; il lui confia son amour, et l'interêt qu'il avoit de le tenir caché, et lui ordonna de partir en poste, et d'essayer par le moyen de sa cousine de disposer Madame à lui acorder une entrevûë auparavant que son retour fût divulgué. Il le chargea de riches presens, et entr'autres d'un Chapelet d'émeraudes de grand prix, enrichi de grosses médailles d'or: une de ces médailles s'ouvroit, et renfermoit le portrait du Duc, qu'il avoit fait faire à Rome par le plus habile Peintre d'Italie: et aprés l'avoir instruit de tous les lieux où il devoit ariver jour par jour, afin d'avoir sûrement de ses nouveles, il le suivit à petites journées.

Chastelas se rendit promtement et discretement à Saint Germain, où la Cour étoit pour lors: là dans un entretien qu'il eut avec Thorigny, qu'il combla de presens et de promesses, il tira parole d'elle de favoriser la passion de son Maître. A peine fut-elle auprés de sa Maîtresse, qu'elle s'enferma avec elle dans son cabinet: d'abord elle lui montra son Chapelet, dont l'éclat ébloüit Madame: Elle conut bien qu'un pareil present passoit les forces de Chastelas, et

le merite de Thorigny; et se doutant du mystère, elle avoüa à sa Confidente une partie de ses sentimens pour le Duc de Guise. Thorigny devenuë plus hardie, lui presenta son portrait, lui aprit son retour, et l'impatience qu'il avoit de la voir. Madame combatuë entre sa passion, et la pudeur que son sexe et sa jeunesse n'avoient pas encor permis à la coruption du siécle d'alterer, ne savoit à quoy se résoudre. Mais Thorigny gagnée par les presens du Prince, et par l'envie d'obliger Chastelas qu'elle avoit dessein d'épouser, acheva de déterminer ce jeune coeur, flotant entre le vice et la vertu: Elle lui insinua que la pureté des intentions, justifioit les actions dont les apârences pouvoient être blâmables, et que le lien sacré du mariage qu'elle avoit en vûë, sufisoit pour la licençier à beaucoup plus que son Amant n'exigeoit d'elle.

Il ne fut donc plus question que du jour, du lieu, et du prétexte. Thorigny se chargea de tout, et dit à Madame de feindre qu'elle vouloit se retirer à l'Abaye de Poissy, pour être plus recueillie dans ses devotions pendant les Fêtes de Noël. Chastelas en ayant été averti, corompit aisément la Touriere, à qui pourtant il ne découvrit qu'une partie de son dessein, et cacha sur tout le nom de son Maître. Le Duc de Guise bien informé, laissa son équipage à Estampes;

et passant deriere Paris, se rendit seul dans une hôtelerie de Poissy. Il y trouva Chastelas, qui l'introduisit dans un parloir dont il avoit les clefs depuis quelques jours; il avoit eu le tems de fier le pivot d'un Tour assez grand, par où les Religieuses passoient la colation à leurs parens, Madame s'y rendit seule avec Thorigny, sous prétexte d'aler à confesse, et trouva son Amant qui l'y atendoit.

La joie et les transports de deux jeunes Coeurs dans une premiere passion, qui se rejoignent aprés une absence de quelques mois, ne sçauroit être exprimée par des paroles; il n'apartient qu'à ceux à qui l'amour a fait part de ses plus tendres faveurs, de s'en faire de justes idées. La pudeur du sexe obligea Madame à garder plus de mesures; mais elle ne se contraignit pas impunément, le Duc s'étant mis à ses genoux, qu'il embrassa étroitement, laissa couler des larmes de tendresse sur sa bele main, qu'il baisoit, et lui dit: *Enfin, ma Princesse, mon bonheur me permet de vous revoir, et vous voulez bien que je me flate que vous avez partagé let ennuit d'une si rude absence: Avez vous souhaité mon retour? vous ne me répondez point.* Ils étoient dant un endroit obscur, et Thorigny s'étoit éloignée par respect. Le Duc s'aperçut que l'amour avoit si fort saisi Madame, qu'elle s'étoit

presque évanoüie; il s'aprocha de son visage, et la vit dans un de ces extases amoureux, qui n'alterent ni la beauté, ni le sentiment. Ses yeux étoient languissans d'amour: sa bouche à demiouverte, laissoit de tems en tems échaper des soûpirs enflâmez; et sont teint vif, mais paisible, donoit à juger de la situation charmante de son ame. Henry fut tenté d'adoucir l'ardeur de sa flâme par quelques legeres faveurs; mais son respect s'oposant à ses desirs, il se contenta du plaisir d'un si agreable spectacle, et lui laissa le tems de rapeler ses sens.

Elle revint à elle, et rougissant de l'état où elle se séntoit, elle dit à ce Prince qu'elle craignoit les impatiences de Madame Curton, et qu'il étoit temps de se separer. Mais cét Amant ambitieux voulant tirer de ce tête à tête le fruit qu'il en avoit esperé, la pressa de lui faire conoître ses sentimens; et pendant un quart d'heure qu'ils resterens ensemble, il lui fit des sermens d'une fidelité inébranlable, et tira d'elle des promesses de l'épouser, à l'épreuve de toutes les violences que la Reine-Mere ou le Roi pourroient entreprondre de lui faire. Aprés ces assûrances, ils convinrent de s'écrire par la voye de Thorigny, et de ne jamais passer un jour sans se voir en public: mais pour des entretiens secrets, il falut s'en remetre à leur bone fortune,

et atendre les ocasions favorables. Thorigny fut encor chargée de les épier, et d'en avertir le Duc avec soin. Ainsi se separerent nos Amans; Madame retourna auprés de sa Gouvernante, et le Duc aiant repassé par l'ouverture du tour, rejoignit son équipage au Bourlaraine, où ses gens avoient ordre de l'atendre.

Ce Prince fut reçû à la Cour avec tous les aplaudissemens extèrieurs, de joïe et d'estime; mais dans le fond, le Roy et la Reine Mere començoient à le redouter, et les Courtisans, plus jaloux de sa gloire, que touchez de son merite, parloient rarement de luy, pour n'être pas forcez de luy doner des loüanges.

Ces dispositions l'obligerent à chercher un apuy, et son ambition le forçant à contraindre ce fond de fierté et de grandeur d'âme qui luy étoient naturels, il captïva la bienveillance du Duc d'Anjou, présomptif heritier de la Courone, avec toute l'adresse du Courtisan le plus souple, l'union étroite qui étoit alors entre le Duc d'Anjou et Marguerite sa seur, fournissoit souvent au Duc de Guise des ocasions de voir sa maîtresse; l'afection démesurée de la Reine Mere pour ce fils, à qui l'histoire veut qu'elle ait sacrifié, tous les autres, començoit à lui faire des créatures, et à luy doner un credit qui ne laissoit pas le Roy sans jalousie. Le Duc de Guise s'insinua

si bien dans ses bonnes graces, qu'il ne faisoit plus de partie sans luy. Mais ce nouveau Favory regardoit déja son Maître come son rival de gloire, et emploioit les momens qu'il passoit avec luy, à découvrir ses mouvemens les plus secrets, et le foible par où il pouvoit être ataqué.

Le Duc d'Anjou qui soûs le nom d'Henry III. gouverna depuis la France, dans le temps le plus dificile de sa Monarchie, étoit bien fait de sa persone, il avoit l'exterieur ouvert, et parloit plus éloquament qu'aucun Prince de son siécle, mais il étoit naturelement vain, la prédilection de sa mere, qui l'avoit mis avant vint ans à la tête des Armées, où il avoit gagné trois Batailles, l'avoit encor prévenu en sa propre faveur; il atribuoit à son seul merite, son élection à la Courone de Pologne, et croioit que sa gloire étant consomée, il ne lui restoit qu'à joüir des plaisirs, sans crainte d'alterer sa réputation; Il avoit rafiné son raisonement naturel par la politique de Machiavel, lecture pernicieuse, dont les maximes réüsissent mieux dans la speculation que dans la pratique, et particulierement hors des Pais chauds, où les peuples donent plus à l'action qu'à la meditation.

Pendant que le Duc de Guise songeoit à élever sa fortune par tous les moyens que le me-

rite et la politique metent en usâge dans les grands établissemens; la Reine Mere travailloit de son côté à la retarder, ou du moins à la faire servir à ses fins; cete Princesse avoit goûté de la puissance absoluë pendant la minorité de Charles IX. et ne pouvoit plus se reduire à la condition privée, le Roy avoit ateint vint ans, et donoit tous les jours des signes d'autorité, qui faisoient bien conoître qu'il gouverneroit par lui-même, et que la seule necessité pouvoit le contraindre à partager les soins de l'Etat avec sa mere.

Ces considerations porterent la Reine à renouveler la Guère contre les Calvinistes pour se rendre necessaire; ces Rebéles de leur côté, pleins de soupçons de l'entrevûë de Bayonne, levoient secretement des Troupes.

Ces dispositions aboutirent bien-tôt à une Guère ouverte, l'Amiral s'étant flaté d'enlever le Roy à Meaux, s'y rendit avec deux mille Gentis-homes de son party, mais six mille Suisses arivez la veille des Cantons Catoliques, conduisirent la Cour à Paris au milieu d'un bataillon quaré, qui faisoit façe de tous côtez, les Calvinistes perdirent peu de jours aprés la Bataille de Saint Denis, et les Catoliques, le fameux Connétable de Montmorency, qui mourut de six blessures à l'âge de quatrevint ans. Le Duc de

Guise qui deslors étoit suspect à la Cour n'y eut point de Comandement.

Quatre Batailles qui se donerent de suite entre les deux partis, n'aiant pû acabler les Huguenots qui les perdirent toutes, la Cour resolut de faire par des voiës secretes, ce qu'elle n'avoit pû executer de vive force; le Roy leur acorda la Paix à des conditions si avantageuses, que des Vainqueurs n'eussent osé les prétendre les armes à la main; Sa Majestê pour leur ôter tout soupçon contre sa sincerité, banit de son Conseil ceux qui leur étoient suspects ou créatures de la maison de Guise, il afecta de la froideur pour ces Princes, et flata l'Amiral de l'esperance de Comander les Armées qu'il devoit envoïer en Flandres, pour soûtenir la revolte des Pais-Bas contre Philipe II. On fit toutes ces choses avec tant de vraisemblance, que l'Ambassadeur d'Espagne en écrivit à son Maître; il reçut ordre de se liër avec le Duc de Guise, il eut plusieurs conferences secretes avec lui et même ils tinrent plusieurs conseils en diferens endroits, le Duc de Mayene, le Cardinal de Loraine et l'Archevêque de Lion s'y trouverent; là sur le plan que le Duc de Guise avoit aporté de Rome pour l'établissement de la Ligue, ils jeterent les fondemens de céte tèrible machine. La Reine étoit trop bien servie, pour ignorer leurs complots;

maís le dessein d'aneantir le Calvinisme d'un seul coup, l'ocupoit tout entiere, et elle ne les jugea pas dignes de son atention.

Toutes ces marques exterieures, d'estime et de confiance, qu'on donoit à l'Amiral le plus vain des homes, ne sufit pas pour l'atirer à la Cour, et la Reine resolut de l'aveugler par une démarche qui semblât liër les interêts de l'un et de l'autre parti, d'une chaîne indissoluble; elle luy fit proposer le mariage de Marguerite de France, avec Henry Roy de Navare, et Chef des Hugenots; l'Abé d'Elbeine se rendit auprès de Jeane d'Albret sa mere pour en negocier les Articles, et Jeane vint à la Cour pour le consomer.

La Reine en informa Marguerite sa fille, elle crût luy faire part d'une nouvele agréable, et l'aïant atirée un jour dans son Cabinet, elle luy dit que le Roy songeoit à son établissement, et que pour la moins éloigner, il vouloit luy faire épouser le Roy de Navare, jeune Prince de grande esperance, et présomptif heritier de la Courone après ses Freres. La Reine fut surprise, de trouver Madame insensible à ces avantages; d'abord elle s'imagina que la pudeur l'empéchoit d'épancher sa joïe, mais elle conut son ereur lorsque l'aiant pressée de luy ouvrir son coeur, come à une bone mere, elle luy répondit les

yeux tous humides des larmes qu'elle retenoit, qu'elle eut bien souhaité que le Roy ne l'eut pas destinée a un Prince, d'une Religion diferente de la siéne, que la suite n'en pouvoit être que malheureuſe, et que la Paix toute reçente, que Sa Majesté avoit acordée aux Huguenots, venant à se rompre, elle tomberoit dans la cruéle necessité d'être l'enemie de sa famille ou de son mary.

Ces raisons plausibles en aparence, mais qui couvroient l'engagement de Madame pour le Duc de Guise, furent d'abord penetrées par la Reine; elle répondit à sa fille, qu'elle étoit trop prévoïante, que les malheurs qu'elle craignoit, pouvoient ne point ariver, que le sort des Princesses étoit d'être les victimes du bien public, et qu'en un mot le Roy avoit doné sa parole à la Reine de Navare. La Reine Mere sortit aussitôt, et laissa sa fille dans une douleur inexprimable. Le premier remede qui se presenta à un si grand mal, fut d'en avertir le Duc de Guise. elle s'enferma dans son Cabinet, et luy fit part de son afliction, autant par ses larmes dont les trasses paroissoient sur le papier, que par la tendresse de ses expressions.

LETRE.

La Reine vient de m'avertir que mon mariage est resolu avec le Roy de Navare; ce coup imprevû m'a frapée d'un tel etonement, que je suis toute étourdie, je differe à m'abandoner au désespoir, jusqu'à ce que vous m'aïez dit, si ce malheur est inévitable, je m'etois destinée à vous, pourez-vous soufrir qu'on vous enleve vôtre bien? souvenez-vous des engagemens réciproques où nous sommes entrez l'un avec l'autre, le danger de vous perdre me fait conoître plus que jamais combien vous m'étescher, je me sens agitee de tant de mouvemens qu'il me faudroit plus de tems que je n'en puis derober, pour vous les ecrire, et, je voudrois bien que vous les conussiez; voiez avec Thorigny si je ne pourois point vous parler en particulier, et cependant soïez bien persuade que si ma vie est au Roy, mon coeur ne sera jamais qu'àvous.

Cete nouvele qui blessoit également l'amour et l'ambition du Duc de Guise le jeta dans la consternation; il en prévit tout d'un tems les suites funestes, l'apuy que cete aliance aloit doner à le maison de Bourbon. et les liaisons qui naîtroient naturelement entre le Gendre, la bele-Mere, et les beaux-Freres; mais sur tout quand il imaginoit les charmes de Marguerite, en proïe

aux libertez d'un époux; sa douleur le portoit dans des extrémitez de dépit, qui deslors manquerent de le perdre, et depuis il en conserva une haine si vive contre toute la Maison Roïale, qu'elle le porta à procurer sa ruine plus fortement que sa propre ambition. Quand il fut un peu revenu de son étourdissement, il prit des mesures avec Thorigny, pour voir Madame en secret; et aprés l'avoir congediée, il s'ocupa tout entier à rechercher les moiens de détourner cet orage; Il s'adressa au Nonce, il l'obligea d'aler trouver le Roy, et de luy remontrer les consequences de ce mariage, qui n'aloit pas moins qu'à faire un jour regner un Heretique sur le Trône des Rois trés-Chrêtiens; mais Sa Majesté, pleine de ses desseins, reçût le Nonce et ses avis, avec une froideur dont il se crut obligé d'informer la Cour de Rome; et ce fut par son avis que le Pape fit aficher au Champ de Mars, la Bule injurieuse qui metoit la Reine de Navare en interdit, et declaroit tous les Princes heretiques incapables de parvenir à la Couroue.

Tandis que le Duc de Guise s'eforçoit de metre tous ces obstacles aux desseins de la Cour, la Reine qui avoit penetré les siens, et l'entêtement de sa fille, songeoit à y metre ordre par le remede le plus éficaçe; elle obligea le Roy de le faire venir en presence du Duc d'Anjou,

et sans lui doner d'autre raison que sa seule volonté, Sa Majesté lui dit qu'il vouloit qu'il se mariât, et qu'il ne lui laissoit que huit jours pour obeir. Le Duc de Guise aprés avoir protesté de sa soumission aux ordres du Roy, se retira sans rien prometre de positif; il se sentoit transporté de la plus violente colere, et craignoit sagément de s'abandoner à des resolutions ruinassent sa fortune, il asembla donc le Conseil de sa Maison; mais aprés qu'on y eût examiné les resources de la Cour, pendant la paix avec les Calvinistes, qui ne demandoient pas mieux que d'emploier leurs forces contre les Chefs de la Ligue. Tous convinrent d'une comune voix qu'il faloit renoncer au mariage de Madame, et fomenter secretement la puissance de la Ligue, en sorte qu'elle pût metre des bornes à l'autorité de la Cour. Le Duc de Guise ne songea donc plus dans la conversation qu'il aurait avec Madame, qu'à lui persuader d'éluder le mariage du Roy de Navare s'il étoit possible par adresse ou par douceur, sinon d'obeir; mais de maniere qu'elle pût un jour protester contre son obeissance forcée, et rendre ce mariage nul, si l'ocasion et leur fortune le demandoient ainsi

Thorigny cependant qui préparoit l'entrevûë secrete du Duc avec Madame, dit en presence de Madame Curton, qu'elle avoit fait un songe

la derniere nuit, qui l'avoit cruelement tourmentée; qu'elle avoit revé, qu'on lui enlevoit un cofre chez son cousin, où le plus considerable de sa petite fortune étoit renfermé, et qu'elle suplioit Madame de permetre qu'elle le fit aporter dans sa chambre, pour se guérir des continuèles inquietudes qu'elle en avoit. Madama y consentit d'abord, et pendant le soûper du Roy, quatre inconus transporterent le Duc de Guise dans la chambre de Thorigny, qui avoit un balcon comun avec cèle de Madame.

Le chagrin est étranger aux jeunes persones; la joië leur est si naturele, que l'esperance du pleisir leur fait oublier les plus rèëls sujets de douleur. Madame pendant le soûper du Roy, songeant que ce grand Duc de Guise redoutable à la Cour, adoré de la France, estimé de tout l'Univers, étoit enfermé dans un cofre, à la merci de quatre inconus, uniquement pour avoir une conversation avec elle, ne pouvoit retenir des envies de rire, qui paroissoient sans fondement. Elle se leva de table la premiere, et se retira chez-elle: d'abord elle entra dans la chambre de Thorigny, où le Duc étoit deriere les rideaux de son lit. La crainte d'être surprise par Madame Curton qui aloit et venoit incessament, ne lui laissa que le tems de lui dire de ne se point impatienter; qu'elle aloit faire cou-

cher tout le monde; et qu'ensuite Thorigny le conduiroit auprés d'elle. Madame se mit donc à sa toilete, et n'obmit rien dans sa coëfure de nuit; de ce qui pouvoit soûtenir ses charmes: mais quand elle vint à prendre un corset, elle se trouva si bèle avec une simple chemise, qui laissoit paroître toute sa gorge, que sous prétexte d'avoir trop chaud, elle se mit au lit sans autre habillement; une seule couverture de tafetas piqué la couvroit jusqu'au dessus des hanches, et laissoit voir distinctement la forme admirable de son beau corps. Madame en cét état atendoit son Amant, avec une impatience qui animoit ses yeux, de ce feu que la jeunesse et l'amour rendent si touchans.

Enfin il parut conduit par Thorigny avec une lanterne sourde; et quand la lumiere réünie vint à tomber sur Madame et sur tous ses charmes, ce Prince en fut si saisi, qu'il n'eut pas la força de se soûtenir; il s'assit dans le fauteüil qu'il trouva proche du lit, et Thorigny ingenieuse à servir ces Amans, leur aiant dit qu'elle craignoit que la lumiere ne passât par quelque ouverture, et n'éveillât Madame Curton qui couchoit dans la chambre prochaine, elle ferma sa lanterne, et s'éloigna le plus qu'il lui fut possible. D'abord ces Amans s'emporterent contre leur Majestez; la Reine-Mere et le Roy y furent peints des

plus noires couleurs; les noms de cruels et de barsares ne leur furent point épargnez: mais l'ocasion prochaine du plaisir leur aiant bien-tôt fait oublier leurs peines, leur entretien tomba naturelement sur le sujet de leur amour. Le Duc de Guise fit le portrait du sien avec des expressions si passionées' et Marguerite y répondit en des termes si tendres, qu'oubliant tous deux la crainte d'être découverts, le bruit de leur conversation parvint jusqu'à Thorigny: Elle intèrompit leurs transports, pour les avertir de parler plus bas, de peur d'éveiller Madame Curton. Le Duc profita de cét avis, et s'aprochant le plus qu'il pouvoit, sa bouche rencontra par hazard cèle de Madame: Elle fit alors toute la résistance posible; mais avant qu'elle se fût débarassée de la force du Duc, et de sa propre foiblesse, il lui ravit un de ces tendres baisers, où les ames de deux Amans se comuniquent avec des tzansports si sensibles.

Cet accident obligea Madame à changer de situation; et prenant une des mains du Duc qui l'importunoit: *Mon cher Duc,* lui dit-elle, *au nom de nôtre amour ne poussez pas plus loin vos avantages; soufrez que je puisse rapeler dans mon imagination les charmes de cete entrevûë, sans blèsser mon devoir, et que l'idée du crime n'aigrisse pas la douceur de nos plai-*

sirs. Je vous aime, et je sens bien que je vous aimerai toûjours. Mais puisque le sort ne veut, pas que vous soyez mon Epoux, bornez vos desirs à la possession de mon coeur. Si j'avois prevû les suites de cet entretien, je n'en eusse pas lié la partie. Ne me donez pas lieu de me repentir de ce que j'ai fait pour vous.

Ah! ma Princesse, répondit Henri, *vous êtes si bèle, et je suis si amoureux, qu'il ne seroit pas juste de me rien imputer de ce que je fais. Je ne suis plus le maître de moi-même, et l'amour exerce sur moi un empire si souverain, qu'il m'a rendu insensible à toute autre chose, qu'aux mouvemens involontaires dont il m'agite.* La conversation començoit à s'échaufer; et qui sait si l'amour aveugle eût respecté la naissance et la pudeur de Madame, sans un accident qui vint à leur secours.

Bussi Gentil-home des plus acomplis de son siécle, s'étoit ataché au Duc d'Alençon dernier Fils de France. Son merite piquoit de jalousie les favoris du Duc d'Anjou, et l'engageoit si souvent dans des quereles, qu'il ne se passoit guere de jour sans combat, dont ce brave remportoit toujours l'avantage. Il avoit été blessé au bras droit qu'il portoit en écharpe, et sortoit lui sixiéme de l'apartement du Duc d'Alençon sur le minuit, quand il fut ataqué par cinquante

inconus, cete troupe qui lui fit une décharge d'armes à feu: mais les tenebres leur aiant fait manquer leur coup, ils mirent l'épée à la main. Dans ce combat aussi inégal par le nombre, que par la valeur, les agresseurs étoient au moins dix contre un. Le bruit penetra bientôt jusqu'au Louvre. La Reine-Mere ne doutant point que ses Fils ne se mêlassent dans le peril, se leva, et courut à l'apartement de Monsieur, qu'elle cherissoit le plus: Elle fit éveiler en méme tems Marguerite pour se rendre auprés du Duc d'Alençon, et calmer les mouvemens de sa colere; passion qui le dominoit souvent. Madame de Nevers vint fraper rudement à la porte de Marguerite: Le Duc de Guise sentit alors de la fraieur; mouvement qui ne lui étoit pas ordinaire: Et tandis que Thorigny feignoit de s'habiller pour ouvrir, et qu'elle se dés-habilloit au contraire, il entra par le balcon dans sa chambre, et vit en passant les Courtisans qui alloient et venoient confusément. Ce trouble le fit hazarder de sortir à la faveur des tenebres: et s'étant mêlé avec les autres, il feignit d'avoir apris la nouvèle du combat en se retirant chez-lui, et d'avoir entré au Louvre pour ofrir ses services à la Reine.

Le Duc de Guise sorti de ce peril. pensa serieusement à se metre à couvert de la colere

du Roy; deux jours aprés il épousa la Duchesse de Cléves, veuve du Prince de Porçian. Le mariage de Madame avec le Roy de Navare se fit presque en même tems: Jeane d'Albret sa mere mourut pendant les aprêts, non sans soupçon d'être empoisonée; circonstance qui devoit ouvrir les yeux de l'Amiral, si la fortune ne se faisoit souvent un jeu, d'aveugler la prudence humaine. Mais ce Chef fut insensible à toute autre chose, qu'à l'esperance dont il sé flatoit de comander les Armées du Roy: et quand il considéroit qu'à la tête d'une Armée de soldats ramassez, toûjours pauvre. quatre fois vaincu, il n'avoit pas laissé de procurer une paix avantageuse à son parti, et d'aquerir une gloire immortèle pour lui-même; il ne se prometoit pas moins quand il comanderoit une armée disiplinable et riche, que la fortune et la réputation d'Alexandre. Il se rendit donc à la Cour, pour y soûtenir dans le Conseil la guère de Flandre, qu'on y agitoit incessament pour l'éblouïr.

Le jour pris pour les nôces de Madame, on dressa un échafaut dans le Parvis de Nôtre-Dame de Paris: Les deux epoux y furent conduits, et la celebration du mariage comencée par le Cardinal de Bourbon: mais quand il falut dire ce grand (*Oüy*) qui fait le reçiproque engagement des parties, il fut imposible de le faire pronon-

çer à Madame, qui vouloit se conserver au Duc de Guise, à quelque prix que ce pût étre. La presence d'esprit du Roi supléa à son ostination; Sa Majesté apuia sa main sur la tête de Madame, qu'il fit incliner; et le Celebrant aiant pris ce signe pour un consentement, acheva la ceremonie. Le Roi de Navare suivi des principaux Calvinistes, se retira dans l'Archevêché pendant qu'on celebroit la Messe.

La Reine-Mere sous prétexte de rendre cete union plus solemnele, y avoit mondé tous les Princes de la Maison de Loraine. Sa politique avoit ainsi rendu la Cour nombreuse, pour enveloper tous les Chefs des Huguenots, et pour avoir plus de forces, par la quantité des Seigneurs Catoliques qui s'y trouveroient réûnis.

Toutes choses étant acheminées prés de leur fin, le Roy tint un Conseil particulier, dans lequel il n'admit que la Reine-Mere, le Duc d'Anjou, et le Duc de Guise; ce fut là pour la premiere fois qu'il découvrit à ce dernier, les principes et les progrés de ses desseins contre les Huguenots: et l'aiant ensuite piqué d'honeur par le souvenir de la mort de son Pere, il le chargea de se défaire de l'Amiral, par les voiës qu'il jugeroit les plus conformes à sa vengeance: sur tout il l'avertit de ne rien entreprendre qu'avec certitude de l'executer, et de garder le reste

de l'entreprise dans un profond secret. Il ne l'instruisit point de la résolution qu'il avoit faite de sauver le Roy de Navare de ce massacre, de peur de refroidir l'ardeur de la Ligue, dans une ocasion où elle étoit si necessaire. Ainsi le Duc de Guise crût pendant quelques jours, que sans y contribuër, son amour et son ambition seroient débarassez d'un si redoutable Rival.

Entre les Gentis-homes à qui le Duc de Guise donoit pension, Maurevel autrefois son Page, étoit un home vindicatif jusqu'à la fureur. Il avoit assasiné son Gouverneur pour en avoir été châtié. Ce Prince l'envoia chercher, et sans lui comuniquer la part que la Cour avoit à ce meurtre, il lui dona ordre de tuër l'Amiral, à la premiere ocasion favorable qu'il en trouveroit. L'assasin se posta dans une sale basse d'un Chanoine de Saint Germain de l'Auxerois, armé d'une arquebuse chargée de trois bâles. Il lâcha son coup sur l'Amiral qui sortoit du Louvre; mais l'aiant tiré de côté, le coup porta sur le bras de l'Amiral, qu'il fracassa, et dont l'os lui sauva la vie. Maurevel sortit par une porte qui done sur le Quay de l'Ecole, monta sur un Cheval vigoureux qui l'etendoit, et se mît bien-tôt à couvert des poursuites de la Justice.

Cete faute déconcerta les mesures de la Cour. Le Roy joüoit à la paume quand il en fut averti;

et soit par politique, ou du regret de voir le coup manqué, il entra dans une si furieuse colere, qu'il ôta tout soupçon aux Calvinistes d'avoir part à ce coup. Il ala lui-même visiter l'Amiral, dont les plaiës, quoique considerables, ne furent pas jugées mortèles: et sous prétexte de le metre à couvert des entreprises de ses enemis, Sa Majesté lui dona ses propres Gardes, afin qu'il ne lui pût échaper.

Ces démarches flateuses n'empêcherent pas que les Calvinistes ne tinsent Conseil la même nuit dans la chambre de l'Amiral. Ils résolurent de presenter le lendemain une Requête au Roy contre le Duc de Guise, afin d'avoir raison de l'assasinat comis par son ordre: et suposé qu'ils n'obtinsent pas toute sorte de satisfaction, ils convinrent de l'enlever de Paris.

Le Roy de son côté assembla son Conseil secret, à l'exception du Duc de Guise, à qui il fit défendre d'entrer au Louvre pendant tout le jour, et doner ordre de s'assûrer des Capitaines des quartiers de la Vile où son nom étoit en singuliere veneration. La Reine informée de la résolution des Calvinistes, fit avançer dans le Conseil l'éfet de la Conjuration: Sa Majesté en comit l'execution au Duc de Guise, pour deux raisons; l'une, qu'il ne pouvoit réüsir qu'en exposant beaucoup sa persone, et sans fruit pour

sa fortune; puisque les Calvinistes acablez, la Ligue devenoit inutile; l'autre, que s'il ne reüsisoit pas, la haine inseparable d'une action si cruële, retomberoit sur celui qui en étoit l'executeur. Ce Prince voulut bien s'en charger, pour deux raisons toutes contraires; parce, que si la Conjuration réüsisoit, il y envelopoit tous ses enemis, et particulierement le Roi de Navare, qu'il ne contoit pas lui pouvoir échaper: et que si elle ne réüsisoit pas, le danger de la Religion fourniroit un prétexte aux Catoliques liguez, dont il étoit Chef, de prendre ses armes: ce que l'éfort de sa politique n'avoit encor pû lui procurer.

Tout le monde y trouvant donc son compte, et la Reine-Mere aussi, qui ne doutoit point que les suites d'une tèle violence ne donassent assez d'afaires au Roi, pour ne pouvoir se passer d'elle; on en fixa l'execution à la nuit prochaine, veilla de Saint Bartelemy. Les Capitaines des quartiers de la Vile de Paris prévenus des ordres du Duc de Guise, entrerent sur la brune au Louvre, et furent introduits dans le Cabinet du Roi.

Sa Majesté leur fit entendre que n'aiant pû déraçiner le Calvinisme par la force des Armes, il avoit fait consulter les plus habiles Casuïstes de France et d'Italie, qui tous d'un même sentiment, convenoient que pour conserver le Chris-

tianisme dans sa pureté, il n'étoit point de moyens illegitimes; qu'il découvroit tous les jours des complots contre sa vie et contre son Etat, tramez par les Huguenots; que l'ereur infectoit de maximes contraires à la Monarchie: et qu'en un mot, pour finir les guéres Civiles, et prévenir les malheurs infinis qui devoient en ariver, il avoit résolu de faire exterminer dans tout son Royaume les Calvinistes ostinez qui refuseroient de se convertir; qu'ils eussent soin de tenir les Bourgeois sous les armes; et qu'au signal qui lenr seroit doné par la cloche du Palais, ils entrassent dans les maisons des Huguenots, sous les ordres du Duc de Guise, et ne pardonassent à aucun de ces Heretiques.

Le peu de distance que la Reine laissa entre l'ordre et l'execution, qui ne sufit qu'à peine pour avertir les Bourgeois, empêcha qu'un secret partagé entre tant de persones, ne fut éventé; car il n'étoit que minuit quand elle fit doner le signal, sans atendre la derniere resolution du Roi, dont le coeur touché de pitié, avoit repugnance, d'un si horible masacre; toutes les fenêtres se trouverent éclairées de lanternes, et on proçeda à ce masacre avec tranquilité d'un suplice qui se fait dans les formes, exemple de severité qui doit consacrer à jamais la douceur du regne fortuné où nous vivons.

Le Duc de Guise sortit de son Hôtel suivi de quatre cent Gentis-homes Catoliques, et marcha droit au logis de l'Amiral, dont il trouva les portes fermées; il se mit en devoir de les enfonçer, et l'Amiral prèvenu que ce bruit partoit de quelque diferend entre ses Gardes, n'y fit d'abord aucune atention; mais un Valet de Chambre l'aiant averti qu'on enfonçoit la seconde porte, et que ses Gardes y aidoient eux-mêmes, alors mais trop tard, il se repentir de sa credulité.

N'étant pas en état de se défendre, il se mit à genoux sur son lit, et reçitant un Pseaume de David de la traduction de Marot, il atendit la mort avec le sang froid, dont il avoit coutume de faire les choses les plus indiferentes. Le nomé Besme domestique du Duc de Guise, fut le premier qui parut dans sa chembre; ce vieillard venerable le voyant avancer l'épée à la main, lui dit, *jeune home n'a-tu point de respect pour ma vieillesse?* Au lieu de réponse il en reçút un coup d'épée dans le ventre, et d'autres étans survenus, lui donerent plusieurs coups de pertuisane au travers du corps, et mème du visage; ce qui le défigura si fort, qu'après avoir jeté son corps par les fenêtres sur le pavé de la Cour, le Duc de Guise qui s'y étoit posté, eut peine à le reconoître; Ce cadavre passa entre les

mains de la populace qui lui fit toutes sortes d'indignitez, jusqu'à le porter à Monfaucon, d'où les restes furent arachez la nuit par les serviteurs de sa maison, et ensevelis secretement au Château de Chantilly.

L'impatience du Duc de Guise pour aprendre le sort du Roi de Navare, le conduisit de là au Louvre, et son premier soin fut d'aler à l'apartement de Marguerite; un accident funeste y fit naître une avanture plus favorable à son amour, que n'auroient pû faire toutes les ocasions de plaisir.

Un Gentil-home Huguenot, nomé Tesan, blessé d'un coup d'épée dans le coude, et d'un coup de pertuisane dans le bras, fuioit les assassins qui s'éforçoient de l'ateindre; et trouvant la porte de la Reine de Navare ouverte, il se jeta dedans à corps perdu; il eut assez de presence d'esprit, pour comprendre qu'on n'eût osé s'asasiner entre les bras de cete Princesse; il leva sa couverture, et l'embrassant avec la force, et la hardiesse que la crainte de la mort est capable d'inspirer, il mít ses boureaux dans la nécessité de le separer d'elle, s'ils ne vouloient hazarder de blesser la Reine en le poignardant; ils tâchoient d'aracher cete Princesse de ses mains, sans qu'elle seut elle-même si ce n'étoit point à elle qu'on en vouloit, quand le Duc de Guise entra.

Un spectacle si particulier l'étona; la Reine de Navare en chemise entre les bras d'un jeune home bien fait, lui inspira d'abord des mouvemens de dépit, et de jalousie; mais un peu de reflection, joint au sang qui couloit des blessures de Tesan, dont la chemise de cete Princesse étoit toute teinte, lui fit soubçoner la verité de l'aventure; il fit retirer les gardes, et dona la vie à ce Gentilhome en faveur de la Reine; mais il se trouva lui-même fort embarassé, quand il se vit seul avec elle, la frayeur avoit écarté toutes ses femmes, Tesan s'étoit évanouï du sang qu'il avoit perdu, et Marguerite de la peur qu'il lui avoit faite, il ala chercher du secours, et ne trouvant persone, il rentra, et ferma la porte sur lui pour n'être pas trouvé seul avec la Reine en l'état qu'il étoit.

Tesan avoit repris ses sens. mais il ne voulut jamais sortir du lit de Marguerite, tant la fraieur de la mort s'étoit emparée de son imagination; Le Duc de Guise prit donc la Reine entre ses bras, et la porta dans son cabinet sur un lit de repos: Tous ces mouvemens ne purent se faire, sans que l'amour du Duc de Guise y trouvât son compte; et il est aisé de juger qu'une femme en chemise, prévenuë d'une fraieur si forte, n'avoit guere songé à cacher des beautez, que sa pudeur n'avoit jusqu'ici exposées aux

yeux de persone; ses bras étoient negligeament étendus sur elle, sa gorge découverte se levoit et s'abessoit au gré des soupirs qui lui échapoient, et le reste de ce beau corps en désordre et presque nud, avoit tout à fait changé la situation du coeur du Duc de Guise; la colere et la vengeance s'étoient éteintes, un feu plus charmant s'étoit emparé de son sein. et le respect cedant à l'amour qui n'avoit pas même pour témoins les yeux de Marguerite évanoüie, il aloit permetre à *sa* bouche, de ceuillir des baisers sur ce beau corps, que la nature sembloit avoir pris plaisir de former, avec toutes les proportions et tous les egrémens capables d'iriter les desirs; mais par malheur pour son amour, Marguerite revint tout d'un coup à elle, elle ne pouvoit sortir de la surprise extrème, de se voir en cet état exposée aux yeux et aux caresses temeraires du Duc de Guise; la colere et la pudeur furent les premiers mouvemens qui parurent sur son visage, et elle obligeoit le Duc de Guise à se retirer, quand ses femmes revenuës de leur fraieur, heurterent à la porte de son apartement, elles entrerent et le Duc sortit pour aler à celui du Roi; Il y trouva le Roi de Navare et le Prince de Condé, que Sa Majesté y avoit fait conduire, et qu'elle forçoit par la crainte d'une mort inévitable de renoncer aux ereurs de Calvin.

Charles IX. ne joüit pas lontems du fruit du masacre de la Saint Bartelèmi; les Huguenots étoient plus iritez qu'afoiblis, et le Duc d'Anjou élu Roi de Pologne, dont il ala se metre en posesion, les laissa par son absence dans la liberté d'entreprendre de nouveles revoltes; le Duc d'Alençon esprit leger et remuant, piqué de la grandeur de son frere, n'aiant pû obtenir du Roi la Lieutenance generale du Roiaume, étoit déterminé de s'aler metre à leur tête; le Roi de Navare et le Prince de Condé, Catoliques par force, ne pouvant esperer à la Cour l'indépendance qu'ils avoient dans leur parti, s'étoient secretement engagez avec les Rebeles, mais toutes ces pratiques furent découvertes par la Reine. Cependant le Roi étant tombé en langueur, soit par l'excés des exercices violens come la Chasse et le Manége qu'il aimoit passionément, soit à cause d'un Voiage qu'il avoit fait précipitament à Orleans, et où il s'étoit épuisé auprés de Marie Touchet, bele fille dont il étoit amoureux, soit à cause du poison come quelques-uns l'ont prétendu, se sentoit afoiblir tous les jours; la Reine-Mere pour conserver le Roiaume au Duc d'Anjou son fils bien aimé, mais pour lors en Pologne, fit arèter le Roi de Navare et le Prince de Condé. Charles violent come il étoit, leur eut sans doute fait un mauvais parti, mais le Ciel

qui préparoit le bonheur present de la France par le regne miraculeux de Loüis le Grand, petit-Fils et digne sucesseur d'Henry IV. retira le Roi du monde le 30. May 1573. à l'âge de vingt-cinq ans. La Reine pratiquant ses artifices ordinaires, retint ces Princes dans une captivité qu'elle leur fit croire volontaire, et même honorable, et les conduisit à Lion au devant du Roi qui les remit en pleine liberté.

Fin de la premiere Partie.

LE DUC DE GUISE.

SECONDE PARTIE.

Les hautes esperances qu'on avoit conçuës d'Henry III. pendant qu'il étoit Duc d'Anjou, étouferent bien-tôt les regrets de la mort de Charles IX. La reputation de sa valeur retint quelque tems les factions, dans les bornes de l'obeissance; mais quand son retour et son séjour en France. eurent doné le tems aux Chefs de parti de tâter ce Prince, ils reconurent que ses inclinations étoient absolument contraires à cete avidité de gloire, qui l'avoit rendu avant vint ans, les delices de la France et la tereur des Etrangers; ils cesserent de craindre, qu'acoutumé à comander en persone les Armées de son frere, il ne foudroiât ses euemis, quand il seroit à la tête des sienes; ils penetrerent son penchant naturel à la molesse, et recomencerent des troubles plus dangereux qu'auparavant.

En efet depuis qu'il eut succedé à la Courone de France, qu'il avoit tant desirée, il ne

N 2

fit pas une démarche qui ne fut ruineuse; il reçut à Varsovie la nouvele de la mort de son frere, avec des letres de la Reine sa mere, qui le pressoient de se rendre en France; aiant assemblé son Conseil secret il y mit en déliberation son retour, et la maniere dont il le devoit faire: Les plus sages étoient d'avis qu'il convoquât la Diete de Pologne, qu'il essaiât de se conserver cete Courone avec celle de France, ou de faire élire à sa place, le Duc d'Alençon son frere, dont la presence, et l'esprit inquiet ne le laisseroient jamais regner paisiblement en France; mais les Favoris perdus de l'amour des plaisirs, regretant tous les momens qu'ils restoient dans ce rude climat, l'emporterent sur la bienséance, et sur l'interêt d'Etat, et firent faire au Roi le personâge d'un aventurier. Dés le même jour, aprés avoir laissé sur sa table un billet écrit de sa main, au sujet de son départ, il prit la poste acompagné de quelques-uns de ses domestiques et fuiant à toute bride, il ne s'arèta que quand il crut être hors des terres de Pologne.

Les Princes d'Italie le reçurent avec les respects, que sembloient meriter deux Courones dont une étoit le prix de son propre merite; et les Venitiens démentant ce caractere d'indépendance qui leur est propre, le firent servir par cent Nobles, qui remplissoient les fonctions des

de plus bas Officiers, avec une exactitude et une soumission, que l'historie n'a pas laissé sans reproche; Ces honeurs furent suivis de tant de plaisirs, que ce Prince qui en étoit afamé, en prit avec avidité, et qu'il en porta les marques le reste de sa vie, par une maladie qui le priva de posterité; malheur d'autant plus funeste pour lui, que les factieux de France, en donerent une plus libre étenduë à leurs rebèles projets; Il ariva à Lion, et trouva sa Mere acompagnèe de toute la Cour, et du Duc de Savoie, qui venoit soliciter la redition des places de Pignerol, Perouze et Savillan; ce qu'il obtint à force de presens, dont il corompit le Favoris du Roi; évacuation si préjudiciable à la France, que le Duc de Nevers, pour lors Gouverneur de ces Places, exigea du Roi un ordre par écrit, et fit enregistrer ses protestations dans tous les Parlemens du Roiaume avant d'obeir; précautions genereuses, qui lui atirerent la haine secrète de son Maître.

Enfin quand il eut expedié les afaires étrangeres, il songea à cèles de son Roiaume, qu'il sçavoit être partagé entre deux factions si puissantes, qu'il sembloit être resté seul au milieu; Il tenoit souvent des conseils, autant pour découvrir l'intention de ceux qu'il y admetoit, que pour les entendre aprofondir cete matiere, et en

tirer des ouvertures qui convinsent à ses desseins,

Ceux qui s'ouvroient eincerement étoient d'avis que le Roy prît des résolutions vigoureuses, et qu'il achevât par la force et à la tête de ses Armées, de confondre ses Enemis. Mais les Favoris, à qui le Roy s'étoit abandoné par molesse et par vanité, enivré dés loüanges outrées dont ils le combloient en particulier et en public, étoient dans des sentimens contraires: Ils n'osoient encor esperer le comandement des Armées, et d'alleurs ils ne pouvoient s'enrichir que dans la paix, où les deniers Royaux étoient divisez entr'eux avec égalité: jusques là, que le Roy tenoit deux fois la semaine un Conseil particulier qui ne tendoit qu'a les élever, et à partager également ses faveurs entre le Duc d'Espernon et le Duc de Joyeuse, qui avoient enfin fixé la faveur demesurée du Roi. Ils ne soufroient plus qu'aucuns des Courtisans l'aprochât, et l'avoient persuadé de vivre en la maniere des Rois Orientaux, qui paroissent rarement en public, et seulement pour y répandre la majesté de leur caractere. Cete conduite tout à fait oposée à l'inclination des François, alienoit de lui l'afection des Peuples, et le service des Seigneurs, qui le voyant abandoné à deux homes qui engloutissoient les bienfaits de la Cour, et même

la substance des Provinces, se retiroient chez eux avec indignation.

Entre ces deux amis, le Roi de son mouvement, et dans le secret de son coeur, en choisit un, qui tenoit de tous les deux ce qu'ils avoient de méchant; car acoûtume aux pernicieuses maximes de Machiavel, il formoit de projets si ràfinez, et qui avoient besoin de tant de ressorts pour réüsir, qu'ils n'arivoient presque jamais à leur fin.

Il résolut donc d'entretenir la paix; dans laquéle il doneroit toutes les Charges qui viendroient à vaquer à ses Favoris, pour ôter insensiblement les forces de l'un et de l'autre parti, et fit à même tems dessein de cometre si souvent les Chefs de la Ligue contre ceux des Hugenots, qu'ils s'afoiblissent et se détruisissent enfin l'un l'autre: mais l'évenement loin de répondre au projet, acheva de ruiner l'autorité Royale; car les Chefs voians qu'on ne metoit point de frein à leurs entreprises, ni a cèles de leurs Enemis, pratiquerent tant d'artifices pour se soûtenir de part et d'autre, qu'ils atirerent toute la France dans l'un ou l'autre parti. Le Roi resta seul entre-deux, avec un petit nombre de Favoris, qui n'etoient recomandables que par son aveuglement, au reste en execration à tout le Royaume, et même aux Etrangers, chez qui il s'en

répandoit des bruits mortels à la réputation du Prince.

Le Duc de Guise de son côté, aidé des sages conseils du Cardinal son oncle, penetroit en quelque maniere dans les desseins de son Maître, et prenoit les mesures les plus étroites pour en profiter. Il afectoit une conduite toute contraire à cèle du Roi; sa maison étoit ouverte aux Gentis-homes, qu'il caressoit également, pour ne point faire de jaloux. Jamais il ne solicitoit la Cour d'aucunes faveurs pour lui; et negligeant en aprence sa propre élevation, il s'emploioit pour tout le monde avec ardeur: mais sur tout il s'apliquoit secretement à décrier la reputation du Roi, en donant des intentions sinistres à toutes ses actions; désordre qui devint si public, que les Predicateurs avoient la hardiesse, d'en faire des portraits injurieux dans les premieres Chaires de Paris. Il fomentoit la division qui étoit dans la Maison Royale, entre le Roy et le Duc d'Alençon son frere: ce stratagême lui réüsisoit d'autant mieux, que le caractere inquiet, et l'ambition sans regle de ce jeune Prince: d'ailleurs peu capable, ésoient aidez des artifices de la Reine de Navare la soeur: Elle ne cessoit point de l'iriter contre le Roi et contre les Favoris, dont l'insolence aloit jusqu'a l'insulter publiquement, sur sa mauvaise mine, et sur son peu

de credit, Ces dispositions le lierent bien-tôt d'interêt avec le Roi de Navare: souvent ils tenoient des conseils pour assûrer leur retraite de la Cour. La Reine-Mere en eut des soupçons, et faisoit observer secretement le Duc d'Alençon par des gardes, qui sous prétexte de lui faire honeur, avoient ordre de le suivre par tout. Il s'en aperçût bien-tôt, ce qui l'obligea de hâter son départ : Il en confera avec Marguerite sa soeur ; et dés le même jour elle fit aporter une grosse corde dans son cabinet, cachée dans une vieille male; le Duc se rendit chez elle sur le minuit, suivi Bussy et d'un Valet de Chambre; ils atacherent la corde à la croisée, firent passer le Valet de Chambre le premier, le Duc déçendit ensuite, et Bussy le dernier.

Il faisoit un grand clair de Lune, le Duc de Guise revenoit seul d'un endroit où s'etoit tenu le conseil secret de la Ligue, et passoit deriere le vieux Louvre, où la Cour étoit alors: il n'ariva qu'au moment où Bussy desçendoit, l'aiant reconu, il s'abandona à des mouvemens jaloux, d'autant plus aisément, que les Favoris du Roi publioient qu'il étoit amoureux d'elle. et qu'il étoit le lien de l'amitie étroite du frere et de la seur. La jalousie qui n'entre que rarement dans l'âme des grands homes, s'y fait d'ordinaire reconoître par de grandes fautes ; le Duc de

Guise sans reflexion courut droit au Château, et se servant du privilége de sa Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi, il ariva à l'apartement de la Reine de Navare, separé de celui du Roi son mari; car ce Prince l'aiant épousée par politique, et elle par forçe, ils avoient fait lit à part dés le lendemain de leurs noçes, et même il couroit un bruit, que le mariage n'avoit jamais été consomé; il frapa document à la porte de l'antichambre, où il vit de la lumiere; mais les femmes de la Reine l'éteignirent, croiant que la fuite du Duc d'Alençon fut divulguée, et que le Roi, ou sa Mere vinsent leur en faire des reproches: Cete précaution anima la jalousie du Duc de Guise, il ne douta plus que sa Maîtresse ne fut coupable, puisqu'elle se cachoit; il recomença à fraper, et Thorigny étant venuë au bruit, reconut sa voix, et lui ouvrit: et où alez-vous à present, lui dit-elle, sommes-nous découverts? sans doute, lui répondit fierement le Duc, où est la Reine? Thorigny le prit par la main, et le conduisit dans son cabinet, où elle meditoit les excuses qu'elle devoit faire au Roi; mai quand au lieu de Sa Majesté elle vit entrer le Duc, elle lui dit, *Ah! mon Dieu que vous m'avez causé de fraïeur, et quel accident vous conduit ici à l'heure qu'il est? si vous etiez decouvert, vous me perdriez sans resourçe.*

Il est impossible que je vous perde, répondit le Duc, que la jalousie transportoit au point d'avoir étoufé dans son âme, toute sorte de consideration et de respect, vous vous perdez assez vous-même. Non, Madame, je ne l'eusse jamais cru, malgré tous les bruits qui en courent, si mon coeur n'en eut été convaincu par mes yeux; vous m'avez oublié, et vous vous étes oubliée vous-même, jusques à vous abandoner à la passion d'un simple Gentil-home, et vous y gardez si peu de mesure, qun dans une nuit aussi lumineuse que celle-ci, je viens de le voir déçendre des fenêtres de vôtre apartement, à l'aide d'une corde.

Marguerite penetrant alors l'ereur du Duc, ne fut pas fâchée de laisser aler son emportement jusqu'au bout, vous ne me répondez-rien continua'il, et vous avez raison, aussi-bien n'est-il point d'artifice, qui pût couvrir ce que mes yeux ont vû; si j'en avois cru ma colere, j'aurois averti le Roi de ce comerce, ma vengeance le demandoit, et vous le meritiez; l'indiference que je veus avoir pour vous le reste de ma vie, m'en a détourné; je ne viens que vous dire, que je vous abandone à l'indignité de vôtre nuovele conquête, et que je prens moins de part à vos actions, que le plus inconnu des homes.

Si j'etois dans une situation plus tranquile,

lui répondit la Reine, je vous punirois de vôtre extravagance, en vous laissant dans vôtre éreur, vôtre emportement n'est pardonable, qu'a la violence de la pasion qui vous aveugle. Malheureuse que je suis, à quoi m'ont servi tant de marques de tendresse, et de fidelité pour vous, si je n'ay pû aquerir dans vôtre coeur, ni estime, ni confiance, et si vos yeux sont aussi faciles à prevenir contre moi, que ceux des étrangers: hé bien vous avez vû sortir Bussy par ma fenêtre, et par consequent je l'aime, et sans doute je viens de le combler de mes faveurs. Je pardonerois à Joyeuse et à d'Espernon de le penser ainsi; mais le Duc de Guise que j'ai comencé d'aimer aussi-tôt que j'ai comencé de me conoître, à qui je m'etois destinée sans avoir égard à mon rang, à qui j'ai ofert de me sacrifiër plûtôt que d'être unie à un autre, et pour qui je me conserve entiere, malgré les obligations du mariage; enfin pour qui j'ai perdu la tendresse de ma mere, l'amitié du Roi, les égards de mon mari et peut-étre ma réputation; qu'en un seul moment je perde le fruit de tant de sacrifiçes, et que je paroisse à ses yeux noirçie de la plus honteuse infidelité, non je ne puis m'en consoler.

Et que voulez-vous donc que je pense, de ce que j,ai vû, répondit le Duc, la Reine se tût,

mais Thorigny qui étoit presente, lui conta exactement le départ du Duc d'Alençon, et les précautions qu'il avoit falu prendre, pour faciliter son évasion. Alors le Duc atendri, se jeta aux genoux de Marguerite, et lui demanda pardon en des termes si touchans et si animez, qu'il l'eut sans doute obtenu, et peut-être quelque grace particuliere, pour gage d'un plus solide racomodement; mais un accident troubla ces tendres dispositions.

Les femmes de la Reine avoient ordre de brûler la corde, de crainte qu'elle ne découvrit la complicité de leur Maîtresse, et avoient fait si grand feu, qu'il avoit pris à la cheminée. La flâme sortant par torens sur le comble du Château, frapa les yeux des sentineles. et la garde étant acouruë à la porte frapoit rudement, et à coups redoublez; Marguerite crut être rahie, aussi bien dans la fuite de son frere, que dans son comerce avec le Duc de Guise; le bruit augmentoit, il faloit se déterminer, et le Duc ne pouvoit se résoudre à se cacher, parce que s'il eut été découvert, il y aloit de la vie; Marguerite prit le parti de le laisser dans son cabinet, où il se tenoit sur ses gardes, l'épée d'une main, et le pistolet de l'autre; car dans ce tems de troubles, on ne sortoit jamais qu'armé, elle courut elle-même à la porte, mais quand elle

eut apris le sujes du tumulte. elle se remit de sa fraieur, et fit tendre un drap moüillé bien exactement devant la cheminée; le feu qui n'avoit pris qu'aux plâtres, s'amortit aussi-tôt que l'air n'eut plus la liberté du passagé.

Ce malheur évité, Marguerite rejoignoit le Duc dans son cabinet, mais le jour començoit à paroître, et mit ces Amans dans de nouveles inquietudes; Tandis qu'ils cherchoient ensemble les voies de faire sortir le Duc sans être reconnu, le mal croissoit à vûë d'oeil, et le jour devenoit plus grand; mais come les malheurs se suivent, il en survint un plus redoutable. Le Duc d'Alençon s'étoit rendu à Sainte Geneviéve, ses domestiques du consentement de l'Abé avoient fait un trou à la muraille du jardin qui étoit cèle de la Vile; le Duc sortit, trouva des chevaux de poste qui l'atendoient au Faubourg saint Marçeau, et prit la route d'Angers, Vile Capitale de son Apanage; l'Abé vint lui-même avertir le de sa fuite, quand il le crut assez éloigné, pour ne pouvoir être ateint.

Le Roi alarmé fit éveiller la Reine-Mere, et tous deux vinrent à l'apartement de la Reine de Navare; elle en fut avertie par Thorigny qui veilloit sans cesse, et n'eut que le tems de rentrer dans sa chambre, et de se metre au lit, à demi désabillée; d'abord le Roi s'emporta contre

sa soeur, jusqu'à lui dire des injures indignes de son rang, et Marguerite començoit à s'excuser, avec l'aide de sa Mere, quand pour comble de trouble, on leur aporta la nouvele du départ du Roi de Navare son mari; il avoit fait la veille une partie de chasse, et feignant de suivre un Cerf, il se retiroit dans son Gouvernement de Bearn.

Cet accident nouveau confondit le Roy, et sa colere passant des paroles aux éfets, il sortit, et dona des gardes à Marguerite, avec ordre de rester prisoniere dans son apartement. La Reine-Mere le suivit pour moderer son couroux, on dépécha des troupes pour courir après ces Princes; mais les Oficiers, dont la plûpart étoit dans leurs interêts, ralentirent si bien leur marche, qu'ils n'ateignirent ni l'un ni l'autre; Marguerite se leva, et passant dans son cabinet, où le Duc de Guise s'impatientoit, elle y porta sa nouvele dóuleur. Elle étoit indignée de l'afront qu'elle venoit de recevoir; les larmes tomboient de ses yeux en abondance. *Mon cher Duc,* lui dit-elle, se laissant aler sur un fauteüil, *il n'y plus que vous au monde qui me puissiez secourir: J'ai tout abandoné pour vous, et tout m'abandone à cause de vous.*

Une bele femme qu'on aime, qui soufre, et qui pleure, est un objèt bien capable d'emou-

voir à la vengeance. Le Duc de Guise lui promit de la tirer de la tyranie qu'on exerçoit sur elle, et la satisfit autant par les tendres sermens d'un atachement inviolable, que par les esperances assez legitiment conçûes d'une meilleure fortune. Mais il étoit question de tirer le Duc du Louvre sans étre découvert : une dificulté presque insurmontable se presentoit, qui étoit de tromper la garde que le Roi venoit de doner à sa soeur. Le hazard y avoit pourvû : L'Oficier qui la comandoit avoit été élevé Page du Duc de Guise, et lui devoit sa fortune; ce Prince ne craignit point de se confier à lui, et quand il sçût le peril de son Maître, il fit metre ses gens sur la galerie en dehors, et conduisit le Duc en bas, par un escalier dérobé qui deçendoit dans les cuisines, envelopé dans la capote d'un soldat.

Cependant le Prince de Condé qui s'étoit retiré en Alemagne, y solicitoit un secours en faveur des Huguenots. Il l'obtint aussi-tôt que le Duc d'Alençon, présomptif heritier de la Courone, se fut mis à leur tête. Tandis que le Prince Casimir assembloit ses Troupes, Thoré le cadet des Mommorançis, partit à la tête de deux mil chevaux et de trois mil fantassins, pour aler joindre le Duc d'Alençon, avant que les forces de la Cour l'eussent acablé : ce fut alors que le Roi sentit la foiblesse de son autorité;

car quand il voulut faire marcher ses Troupes, sans avoir pris des mesures avec les Chefs de la Ligue. il y trouva tant d'obstacles par la lenteur des Oficiers, qui sous divers prétextes s'excusoient de se rendre à leurs Drapeaux, qu'il fut contraint de dissimuler, et de nomer le Duc de Guise Lieutenant general de ses Armées en Champagne.

Ce Prince s'avança sur les Frontieres de Loraine au devant des Alemans, qui ne cherchoient qu'à gagner du terain. Il les ateignit prés de Dormans, et les contraignit de livrer combat, avant de recontrer le Duc d'Alençon. La fortune balança quelque tems, et començoit à se declarer contre l'aîle gauche, où comandoit le Duc de Maïenne, quand le Duc de Guise son frere y courut; et donant des premiers, il y reçût un coup d'arquebuze au visage, qui le renversa sur la croupe de son cheval: Ses Ecuïers l'emporterent dans sa tente, et le bruit de sa mort t'étant répandu parmi les siens, y répandit aussi la fraïeur à un tel point, que Fervaqúe prit la fuite, et ne s'arête qu'à Paris. Il le remplit de douleur et de deüil, par la nouvele de la perte de la Bataille, et sur tout de la mort du Duc de Guise. Les Boutiques y furent aussi-tôt fermées, et les Plaçes publiques y retentirent des regrets des Catoliques, que la perte de

leur Protecteur rendoit inconsolables. Mais quand cete mort funeste eut penetré jusqu'à la Reine de Navare, que sa captivité et sa solitude avoient encor renduë plus sensible, elle ne garda plus de mesures; elle se mit au lit, pour être plus atentive à sa douleur; et ne songeant pas même qu'elle étoit observée et gardée à vûë, elle s'écrioit: *Est-il possible que cete grande Ame ait cessé d'être? Grand Dieu! etiez-vous jaloux de vôtre ouvrage: sa gloire ne s'apliquoit qu'à rechercher la vôtre; ne le verai-je plus? Paroissez, chere ombre; et s'il est vrai que vous existiez encor, venez être témoin de mon désespoir: J'ai vécu pour vous, vous avez cessé de vivre, et la lumiere m'est devenuë odieuse: Venez m'instruire de vôtre sort; et pourvû que je conserve aprés le trépas la même passion pour vous, j'aquiterai tout le reste avec plaisir Je ne crains que de perdre mon amour, en perdant la vie.*

Thorigny s'aprocha d'elle, et lui fit conoître combien elle s'exposoit; *Non, non,* repondit-elle, *je ne ménage rien dans l'extrémité où je suis: Qu'ai-je à craindre? sinon que tout l'univers ne soit pas instruit de nôtre engagement; ma passion pour ce Heros est la plus forte preuve que je puisse laisser de mon disçernement à la posterité, et sa tendresse pour*

moi est un témoin ireprochable de mon merite : si l'envie a voulu noirçir une si bele flâme, en l'atribuant faussement au comerce des sens, du moins ne poura-t-elle en soupçoner ma mort. Me chere Thorigny, songe à ta petite fortune; je t'abandone tout ce qui est encor en ma puissance: profite du tems qui me reste à vivre, pour te metre à couvert de la haine de mes enemis: ne t'eforce point de me dissuader, ce seroit en vain; et je suis déterminée à ne plus prendre d'alimens.

Thorigny fondoit en larmes, lors que Pericart Secretaire du Duc de Guise, entra dans la chambre; il aportoit la nouvele du gain de la bataille. En éfet, le Duc de Guise revenu de l'étourdissement du coup qu'il avoit reçû, étoit remonté à cheval, aprés avoir soufert le premier apareil, et rendant l'espoir aux siens, qu'il animoit par la hardiesse de ses actions, et par son mépris pour le danger. Il avoit défait si absolument les enemis en moins de deux heures, que Thoré qui les comandoit, ne pût jamais ralier dix homes, pour favoriser sa retraite, et fut contraint de metre son salut dans la fuite.

L'Infanterie Alemande resta à la merçi des Vainqueurs, animez de la blessure deerur General; et tout passa au fil de l'épée, à la reserve

de deux ou trois cent homes, à qui la presence du Duc de Guise sauva la vie.

Cete victoire aiant doné à la Cour le tems de respirer, elle résolut de separer le Duc d'Alençon des Rebèles, à quelque prix que ce fût. Le Roi en sa faveur acorda aux Calvinistes une entiere liberté de consiençe : et pour paier les étrangers, qui ne consentoient à sortir du Roiaume qu'à ce prix, on dona les diamans de la Courone en gage au Prince Casimir. Le Roi conoissoit mieux que persone toute la honte de ce Traite, mais la puissance de la Ligue lui faisoit une tele impression, qu'il ne vouloit pas perdre le Roi de Navare. seul capable dans le Roiaume de balançer l'autorité du Duc de Guise. Ce Prince avoit renoncé à la Religion Catolique depuis son départ de la Cour; la Reine-Mere avoit été le trouver à Saint Brix, pour le porter à se reconçilier avec l'Eglise.

Cete entrevûë qui avoit été divulguée, et la paix désavantageuse qu'on venoit de faire, repandoit des soupçons parmi les Peuples contre la Religion du Roi; ils publioient qu'il étoit Calviniste au fond de l'âme. Ces bruits aqueroient tous le jours de nouvéles forçes à la Ligue, et des creatures au Duc de Guise; et de sa part il metoit si bien les ocasions en oeuvre, que sa puissance obscurçissoit l'autorité Royale.

Les Flamans ofroient alors la souveraineté des Païs-Bas au Roi: Il écouta leurs Ambassadeurs en plein Conseil, malgré les plaintes d'Espagne; et aprés les avoir remerciez, il leur fit dire sous main de s'adresser au Duc d'Alençon, qui reçût leurs ofres avec avidité. Ce procedé artificieux anima si fort Philipe II. qu'il comença publiquement à lever des Troupes pour la Ligue, et à soliciter la protection du Saint Siege en sa faveur. Les Princes de Loraine s'assemblerent à Joinville, Domaine du Duc de Guise, sur les Frontieres de Flandre, avec les Agens du Roi d'Espagne; ils y convinrent des articles secrets de leur Union. Philipe s'engageoit de fournir à la Ligue cinquante mil écus par mois, et cinquante mil livres au Duc de Guise en paticulier: et le Cardinal de Loraine son oncle, l'aiant laissé par sa mort légataire universel des biens qu'il avoit aquis, par une épargne judicieuse, pendant une faveur de plusieurs Regnes, ce Prince sentoit élever son courage, à mesure que les richesses lui fournissoient des moiens de soûtenir son ambition.

Un des articles secrets de la paix du Duc d'Alençon, avoit rendu la liberté à la Reine de Navare; et le Duc de Guise, que l'interêt de la Religion déterminoit à ne plus poser les Armes, l'avoit fait avertir de se retirer de la Cour.

Marguerite aprés avoir pris conseil de Pericart, résolut d'aler aux Eaux de Spa proche Liege, sous prétexte de ménager les Flamans en faveur du Duc d'Alençon : mais la verité que peu de persones ont penetrée, fut pour y doner chaleur aux projets du Duc de Guise auprés de Dom Juan, premier Ministre d'Espagne, et Gouverneur des Païs-Bas. Elle prépara un équipage magnifique, et partit de la Cour en litiere de velours verd brodé d'or ; les glaces en étoient ornées de devises spiritueles ; dix Filles d'honeur la suivoient à cheval, et six Carosses pleins de ses Oficiers fermoient son cortege. Cét équipage aussi superbe que galant, traversa les Viles de Picardie à petites journées. Le Duc de Guise averti secretement du jour de son départ, résolut de la joindre sur la route, où il étoit tout porté ; son amour et son interêt l'en solicitoient avec une égale ardeur. Marguerite informée par un Exprés, en reçût la nouvele avec transport ; ils prirent rendez-vous au Castelet, à trois lieuës de la Vile de Cambray, où naturelement devoit être sa couchée, et dont le Gouverneur l'atendoit avec de grands aprêts : mais l'amour qui méprise les plaisirs où il n'a point de part, en avoit disposé autrement.

Le Duc de Guise en litiere, et dant l'équipage d'un malade qui revenoit des Eaux, où Mar-

guerite aloit, ariva dans l'hôtelerie deux heures avant elle; il se fit porter dans une chambre préparée, le visage couvert d'un mouchoir, à cause d'un héresipele qu'il feignoit y avoir. Cete chambre comuniquoit a cèle où la Reine devoit coucher, par une porte dont l'Ecuiër du Duc de Guise avoit eu soin de faire faire une clef. La Reine y entra pour dîner seulement: mais quand on vint à partir pour aler coucher à Cambray, il survint tant d'accidens aux Equipages par les ordres secrets de Marguerite, que la nuit ariva avant qu'on les pût rétablir. La Reine sous prétexte d'être fatiguée, résolut de coucher au même endroit, et dépêcha un Ecuiër pour en faire des excuses au Gouverneur de Cambray. Thorigny porta l'Ordre au Maître d'Hôtel de faire soûper les Equipages de bonne heure; la Reine s'étant retirée avec elle dans son apartement, entendit bien-tôt le bruit de la porte de comunication que le Duc de Guise ouvroit de son côté; son coeur en fut émû, et son teint en prit une vivacité, qui n'ôtoit rien à ses charmes. Cete Princesse avoit été mariée fort jeune, et n'étoit encor arivée qu'à cét âge où Nature est dans toute sa forçe, et la beauté du sexe dans sa perfection. Le Duc à ses yeux parut plus aimable que jamais; la cicatriçe honorable qui lui étoit restée à la jouë, et qui depuis le fit sur-

nomer le Balafré, répandoit un nouvel éclat de gloire sur tous ses traits, et une noble hardiesse dans ses yeux; il l'aborda avec cet air tendre et modeste, qui releve si bien la merite; leur conversation comença de la part du Duc, par les loüanges des charmes toûjours nouveaux de la Reine de Navare; et de la part de cete Princesse, par un panegyrique de la valeur du Duc, sur sa nouvele victoire. Ils parlerent ensuite du voyage de Flandre, et de tout ce qu'elle devoit faire pour les interêts du Duc: Il en prit ocasion de lui dire, que sa fortune lui devoit beaucoup; mais que son coeur se plaignoit d'elle, qu'elle étoit toûjours prête à servir sa grandeur; mais qu'elle ne vouloit point faire atention a son amour: et qu'encor qu'il ressentît les obligations qu'il lui avoit, il l'eût volontiers dispensée d'un si genereux atachement, en faveur d'un peu plus de sensibilité. *Et quoi*, lui dit-elle, *lorsque j'atendois des remercîmens, je n'entens que des plaintes: Je vois bien que je ne viendrai jamais à bout de vous satisfaire. Que n'ai-je point fait pour vous? et que ne puis-je pour mon repos en oublier une partie, où tendent ces reproches? Aprés avoir epuisé ma tendresse, en voulez-vous à ma vertu? et cherchez-vous à éteindre vos feux par des faveurs qui en sont toûjours la honte, et souvent la fin?*

Souvenez-vous des sermens des-interessez de vôtre passion naissante. Vous me juriez de m'aimer seulement pour le plaisir d'aimer : vôtre amour s'est d'abord soûtenu par ses propres forçes, et sans avoir besoin de nouriture ; mais changez de langage, parce que vous croiez que je vous aime, et que je n'aurai pas la forçe de me défendre. Me croiez-vous si perfide, lui répondit le Duc? *Ah! mon cher Duc, vous m'aimez aujourd'hui, si je vous satisfais, demain vous ne m'aimerez plus: songez que les dernieres faveurs de l'amour sont des plaisirs qu'il faut laisser aux esprits grossiers, incapables de s'en faire d'autres : un coeur épuisé tombe dans l'indiference, et de l'indiference au dégoût; c'est de tous les plaisirs le plus court, et le plus dangereux: je vous verois moins tendre, et moins empressé ; et je ne doute point que je ne vous perdisse bien-tôt, pour vous avoir aimé trop ardament.* Des raisons si tendres convainquoient bien moins l'esprit du Duc, qu'ils n'iritoient sa passion, quand un accident particulier l'interompit.

La Demoisele de Fosseuse, Fille d'honeur de la Reine, bele et jeune, avoit plû au Roi son mari; leur comerce avoit été si loin, qu'elle s'en trouva incomodée dés les premiers jours du voyage; son peu d'experience, et l'interêt de son honeur, l'avoient obligée de se contraindre : mais

enfin le mouvement du cheval l'avoit si fort ébranlée, qu'elle se trouva mal pour acoucher cete même nuit, à côté de la chambre de sa Maîtresse. Les douleurs la prirent vivement; et negligeant alors sa reputation, pour conserver sa vie, elle apela du secours avec tant de vehemence, qu'elle éveilla tout le monde de l'hôtelerie: ce malheur étant devenu public, la Gouvernante ne crût pas pouvoir se dispenser d'en avertir la Reine. Le Duc de Guise fut donc contraint de rentrer dans sa chambre; il en partit avant le jour pour se rendre à Nancy, aprés quelques momens de repos, et qu'on eut aprêté ses équipages. La Reine aiant doné ordre pour renvoiër Fosseuse à ses parens, continua son voyage jusqu'à Liege, et rencontra Dom Juan qui venoit au devant d'elle avec toute sa Cour: ce ne fut en aparence que festins et bals sur toute la route; mais souvent au milieu de ces plaisirs Marguerite disparoissoit, pour concerter avec les Espagnols les projets ambitieux de son Amant: et les Memoires secrets de son tems assûrent, que ce fut par ses avis que la fameuse entreprise du Duc d'Alençon sur Anvers manqua de réüssir; contre-tems qui ôta la souveraineté des Païs-Bas à ce Prince, et le jeta depuis dans un ennui dont il mourut, laissant la Maison de Valois sans heritiers, et le Duc de Guise en passe de se

prometre le sort d'Hugues Capet, quand la seconde Race de nos Rois cessa dans les successeurs de Charlemagne.

Il est donc utile de savoir pour l'intelligence de cete histoire, que le Duc d'Alençon étoit entré en Flandre avec une Armée, et le titre de Duc ; il n'avoit ni assez de forçes, ni assez de capacité pour une entreprise où il étoit traversé par les Catoliques, et même par la jalousie du Roi son frere, qui vouloit bien l'ocuper, mais non pas l'élever. Bien-tôt il se vit méprise de ces Peuples rebèles ; l'autorité qu'ils avoient jointe au vain titre de Duc dont ils l'avoient flâte, étoit bornée par tant de restrictions, que ce Prince acoûtumé au Gouvernement arbitraire de France, voulut s'afranchir de la Tutele de ses noveaux Sujets. Ses Favoris qui ne doutoient point d'obtenir le Gouvernement des Plaçes dont il seroit le Maître, lui inspirerent le dessein de se saisir de toutes cèles où il y avoit Garnison Françoise, et choisirent le dix-sept Janvier 1584. pour l'execution, Le Duc d'Alençon se réserva la surprise d'Anvers, come la plus importante. La conjuration réüsit ou manqua sur les autres Viles, autant que la fortune et la bone conduite y contribuërent.

Ce Prince avoit logé son Armée dans les Fauxbourgs d'Anvers, sous prétexte d'une revûë,

et sembloit s'y préparer dés le point du jour; mais le Prince d'Orange qu'il en voulut rendre témoin, l'avertit que les Bourgeois se tenoient sur leurs gardes; il retourna dans son Palais, et y tenoit conseil quand il aprit le bon ou le mauvais succés des autres Places; ces nouveles le determinerent à passer outre, puisqu'aussi bien l'entreprise étoit découverte; il sortit de son Palaïs, suivi de deux cens chevaux, et passant sur le premier Pontlevis, gardé par des Bourgeois, un de ses Oficiers se laissa tomber de son cheval, feignant d'avoir la jambe rompuë. Le Sergent qui comandoit dans ce poste s'étant baissé pour le relever, il lui déchargea un coup d'estramaçon sur la tête. En même tems le reste de la troupe cu Duc d'Alençon chargea le corps de garde, et le laissa fuir dans la Vile: Ces Bourgeois de divers quartiers arivez chez eux y répandirent l'épouvante, tout le monde prit les armes, on tendit les chaînes, et en un quart-d'heure la Vile se trouva en état de défense, les femmes munies des pavez assomoient les François des fenêtres où elles étoient à l'abri; quelques Regimens tournerent visage pour aler au devant de l'armée Françoise, qui marchoit en bataille vers la Vile; mais ils trouverent la porte ocupée par les Suisses qui faisoient éfort pour entrer, ils se choquerent si rudement qu'ils se mirent

reciproquement hors de combat; les Bourgeois cependant à couvert des rempars qu'ils avoient gagnez, ne tiroient pas un coup à faux, le carnage y fut si grand que bien-tôt la porte fut comblée de morts.

Les François restez dans la Vile, se virent contraints de sauter dans les fossez; mais à peine étoient-ils de l'autre côté que les Bourgeois les tuoient à coups d'arquebuze; à la fin ils tournerent leur canon sur le Duc d'Anjou, lui-même, et forçerent ce Prince à se retirer en désordre deriere une éminence, où il eut tout le tems de se plaindre à son ordinaire de sa mauvaise fortune. Cete faute l'obligea bien-tôt à retourner en France, où le mépris des peuples, la haine des Favoris du Roi, et ses propres inquietudes le jeterent dans une langueur dont il mourut en peu de tems.

La fortune au contraire, sembloit être de conçert avec l'ambition du Duc de Guise pour avançer ses desseins; le Roi n'avoit point d'enfans, le Duc d'Alençon son frere venoit de perir à la fieur de son âge, les Princes du sang étoient heretiques, l'Espagne fournissoit à ses dépenses, et le Saint Siége alarmé de la liberté de conscience acordée aux Calvinistes avoit pris la Ligue sous sa protection.

Ce Chef étoit à Nancy, capitale de Loraine. les Princes de sa Maison s'y êtoient assemblez à sa priere, pour convenir entr'eux, des moiens de profiter d'une si favorable conjoncture, il y reçut des letres de la Reine de Navare ; cete Princesse au retour de Flandre avoit séjourné quelque tems à la Fére, et depuis elle étoit revenuë à la Cour ; elle y solicitoit lentement les terres de son doüaire, et avoit épuisé tous les prétextes de rester éloignée de son mari, quand le Roi lui même lui fournit l'obstacle qu'elle cherchoit.

Les Favoris atentifs aux ocasions de le nuire, craignant qu'elle ne reprít sur l'esprit de son frere l'asendant qu'elle y avoit eu autrefois, et sachant par leurs espions qu'elle avoit écrit au Duc de Guise, firent asasiner son Courier sur les chemins par quatre homes masquez, il porterent les dépéches toutes cachetées au Roi, il ouvrit la letre de sa soeur au Duc de Guise, et la trouva tele.

Enfin je suis au bout de mes retardemens, et si vous n'y supléez, je serai forcée de retourner auprés de mon Mari, n'étoit-ce point assez pour mon suplice de ne pouvoir être avec ce que j'aime, sans être contrainte à chercher ce que je hais; pourquoi vintes-vous troubler mon enfance, sans vous j'eusse peut-être aimé

celui que le sort me destinoit pour Epoux. Le Roi me presse, et ses Favoris ne perdent point d'ocasion d'avancer mon départ, vous ne revenez point; cependant sans conter mes interéts les vôtres demandent vôtre presence; mon Dieu que les homes aiment bien moins que les femmes, mille objets les dissipent, mais pour moi je ne suis ocupée que de vous, vôtre image est plus souvent presente à mes yeux que la lumiere, et quand j'ai voulu quelquefois m'en distraire, je tombe dans une langueur qui m'est plus à charge que les impatiences de ma passion. Helas! qu'aurois-je à penser, et à faire, et pour qui animerois-je mes actions sans vous? au moins suis-je heureuse que mon coeur soit rempli d'un si digne objet. J'ai pitié des autres femmes de la Cour, à qui je sai des atachemens pour des merites mediocres, je me figure que leur passion est proportionée à son principe, si cela est, elles languissent souvent; mais où trouver ailleurs tant de grandes qualitéz réünies en un même sujet, et contant pour rien ces graçes exterieures dont la nature vous a si liberalement orné, que vous semblez ignorer, et qui ne laisseroient pas d'être admirables dans un autre; j'adore en vous cete grandeur d'âme et de courage, qui n'ôte rien à la beauté de vôtre esprit et à la politesse de vos manieres.

Vôtre modestie soufre sans doute ; mais puis que je ne vous vois point, il faut bien que je m'entretiene de vous. Que le sort des grands est à plaindre, nous nous verions plus souvent si nous étions moins en vüë ; j'envie le bonheur de Thorigny, elle aime et n'a point l'embaras de la contrainte, encor si je n'avois que les ennuis de l'absençe ; mais la crainte de vous perdre, tantôt d'une façon, et tantôt d'une autre, me tient dans de continuëles inquietudes. Quand vous étes à la téte des Armées, je crains les Enemis et les faux amis ; je vous crains vous-méme plus que tous les autres. Cete intrepidité qui me charme me désespere. Je suis ravie quand j'entens faire les éloges de vôtre valeur, et je pâlis quand je pense que la mort est souvent la recompense des plus heroïques actions. Car enfin, vous n'etes pas immortel ; la paix ne me rend pas ma tranquilité : et puisqu'il faut vous avouër mes foiblesses, je suis jalouse ; ne sachant à qui m'en prendre, je le suis de tout ce qui vous aproche ; je voudrois qu'il n'y eût que moi qui eût le plaisir de vous voir : avant que je vous aimasse, je regardois come un crime le procede des Orientaux, qui renferment leurs Maîtresses ; mais j'ai bien changé de sentiment : je ne doute quasi point que je ne le fisse si je le pouvois ; il y a de vôtre faute au-

tant que de la miene; vôtre acueil ouvert à tout le monde me trouble quand je vous vois en public; vous avez un air obligeant, qui fait croire à toutes les femmes que vous leur voulez du bien: je ne puis soufrir qu'une autre que moi ose s'en flater. Insensiblement j'ai quité le sujet pour lequel je vous écrivois. Mandez-moi donc ce que je dois faire: aiez quelque égard à mes foiblesses dans les conseils que vous me donerez; et songez que si je suis l'Epouse du Roi de Navare, je suis la plus tendre Amante du Duc de Guise.

Marguerite n'aiant nùle réponse de sa Letre, partit pour se rendre à Cognac: Cependant le Roi n'écoutant que sa colere et l'interêt de ses Favoris, au préjudice de son propre honeur, avoit remis les Letres de sa seur à son mari. Duplessis Mornay Ministre du Roi de Navare, étoit venu secretement en Cour, pour demander vengeance à Henry III. de sa propre seur: Le Roi le renvoia, avec permission de se la faire lui-même, et promit de ne s'en point mêler. Le Roi de Navare aprés y avoir mûrement pensé, dépêcha au devant d'elle une Compagnie de Cavalerie, sous prétexte de lui faire honeur; le Capitaine avoit un ordre secret de la conduire éntre les mains du Marquis de Cavaillac, pour y rester prisoniere dans sa Forteresse, avec tous

les égards que meritoit sa naissance : cét ordre fut executé ponctuelement, et même au delà des intentions de ce Prince. Le Marquis de Cavaillac voiant souvent sa nouvele hôtesse. dont la beauté et la naissance flatoient autant ses desirs que se vanité, devint bien-tôt captif de sa prisoniere.

Cependant le Duc de Guise pressé par le Roi d'Espagne et par les Parisiens, assembloit des forçes dedans et dehors le Roiaume. Pour doner à la Ligue l'apui d'un Prince du Sang, il tenta le Cardinal de Bourbon ; le danger de la Religion Catolique fit une tele impression sur l'esprit de ce vieillard, qu'il consentit à se retirer dans Pérone. La Ligue sous son nom y publia un Manifeste des intentions du Duc de Guise. Le Roi manquoit de forces pour s'oposer à cèles de la Ligue, et se confirmoit dans ses ançiens projets, de se vanger de ses ènemis par ses ènemis même. Il fit donc une Assemblée des Notables à Paris ; il y défendit l'exercice de toute autre Religion que de la Catolique Romaine ; il se fit aporter les articles de la Ligue ; il les fit signer à tous les Seigneurs, il les signa lui-même, et s'en déclara Protecteur; faute ireparable, en ce qu'il se rendoit Chef de party dans son propre Roiaume, et même sans fruit, puis-

que l'autorité restoit toûjours toute entiere au Duc de Guise.

Cete Déclaration reveilla le Roi de Navare; il publia de son côté un Manifeste. et fit apeler le Duc de Guise publiquement en duel; la Religion étoit le prétexte aparent de ce défi, et la jalousie le motif caché: mais le Duc de Guise dont la valeur n'étoit point remise en doute, ne jugea pas à propos de l'accepter.

Cependant les Princes d'Alemagne incitez par les pressantes solicitations de Theodore de Beze, et par l'argent d'Elizabeth Reine d'Angletere, levoient de nouvèles Troupes au nom du Roi de Navare; le Prince Casimir en dona le comandement au Baron d'Onao, Capitaine d'une haute valeur, mais d'une naissance au dessous de cét comploi, Ce General aprés avoir fait la revûë de ses Troupes, contoit sous ses Enseignes jusqu'à quarante mil combatans, moitié Infanterie Suisse, et moitié Cavalerie Alemande: Il conduisoit avec lui, à la maniere de sa patrie, sa famille composée de son pere, de sa femme et de son fils, témoins d'une élevation qu'ils n'avoient osé se prometre.

Cete Armée nombreuse se mît en Campagne vers la my-Septembre 1587. et jetoit le Roi dans de cruèles extrémitez; l'obstination du Roi de Navare ne lui laissoit plus d'esperance de rëünion

avec l'Eglise; il se voioit réduit à la merci du Duc de Guise son plus mortel Enemi; il disimuloit à son ordinaire l'insolence des Parisiens, qui étoit parvenuë jusqu'à faire des complots contre sa propre Persone, et n'ignoroit rien de ce qui se passoit dans le Conseil des Seize. C'est ainsi qu'on apeloit l'Assemblée de la Ligue, composée de seize Capitaines des Quartiers de Paris, qui se tenoit d'ordinaire aux Jacobins.

Poulain Lieutenant du Prevôt de Lisle, s'étoit résolu d'informer Sa Majesté des dernieres résolutions de ces Rebèles: mais aiant été arêté pour detes le même jour, il en avertit le Chancelier. Ce Magistrat le fit conduire chez-lui les mains liées, comme un criminel; et sous prétexte de s'instruire du sujet de sa détention, il aprit les plus secretes particularitez de la Conjuration. Le Roi les voulut entendre de la bouche de Poulain lui-même; il seut qu'on devoit faire soûlever la Vile, l'assieger dans son Louvre, se rendre maître de sa Persone, et laisser le reste à la disposition du Duc de Guise. Poulain ajoûta, que l'absence de ce Chef étoit le seul motif qui les arêta; qu'ils avoient tenté le Duc de Mayene son frere; qu'il les avoit écoutez, et interogez sur les moiens d'executer une si hardie entreprise; mais qu'il ne leur avoit osé doner de réponse positive.



Toutes ces choses étoient mûrement pesées dans le silence des nuits que le Roi emploioit à tenir Conseil, entre sa Mere, le Duc d'Espernon, et la Duchesse d'Usez, dont la beauté avoit mis l'esprit en réputation.

Sa Majesté partit de Paris pour Meaux, où il avoit doné rendez-vous à ses Troupes. Le Duc de Guise s'y rendit, et le Roi fit en sa presence la revûë de son Armée; il lui en destina une partie pour défendre l'entrée de la Champagne aux Alemans, et se reserva l'autre pour leur disputer le passage de la Loire, quand ils auroient penetré pans le Roiaume. Cete entrevûë pleine de démonstration exterieure de bone volonté, cachoit au fond une haine reçiproque et invete-rée, et le Roi sous divers prétextes retint auprés de lui toute la Cavalerie promise au Duc de Guise: ce General retourna en Loraine avec ses creatures seulement au nombre de huit cent Gentis-homes, ses Pensionaires et Vassaux: cete Cavalerie jointe aux Troupes qu'il avoit ramassées dans son Gouvernement, et à cèles du Duc de Loraine, qui depuis peu s'étoit déclaré pour la Ligue, composoit une Armée considerable; mais ce Souverain ne voulut jamais hazarder l'établissement de sa Maison, et la vie de ses Sujets, au destin d'une Bataille, sur la valeur (quoi qu'extraordinaire) du Duc de Guise. Le Duc

de Loraine fit donc reserer les meilleurs éfets de la Campagne dans les Viles fortes; il y distribua l'Armée, et ne laissa à ce General que quinze cent Chevaux et trois mil homes de pied.

Le Duc de Guise dont le grand courage supléoit à tout, et qui voioit sa réputation perduë parmi les Catoliques, si le Roi avoit seul l'honeur de renvoyer les étrangers, résolut de se perdre, ou de le prévenir: aussi-bien le Roi vainqueur, ou vaincu des Huguenots, la perte de la Maison de Guise étoit inévitable. Il s'avança donc sur les Frontieres de Loraine au devant des Alemans, et passa les premiers jours à observer leur discipline, et tâter leur valeur par de legeres escarmouches. Cete Armée nombreuse assûrée sur ses propres forçes, et sur la division de la France, marchoit sans ordre, et s'étendoit à droit et à gauche, pour faire de plus grands ravages. Elle ariva sur les bords de la Loire embarassée d'un si prodigieux butin, qu'elle étoit contrainte de loger au large, et de diviser ses quartiers. Ces étrangers trouvant le Roi en état de leur disputer le passage de la Loire, retournerent sur leurs pas, pour atendre des nouveles du Roi de Navare, dans les plaines fertiles de la Beauce. Le Duc de Guise infatigable aussi-bien que ses Soldats, qui se croioient invincibles sous sa conduite, ne perdoit

point d'ocasion de les chicaner, et de retarder leur marche; il se mît entr'eux et Paris, à dessein de couvrir cete Capitale du Roiaume dont il étoit adoré, et ariva come eux au tour de Montargis.

Le Baron d'Onao choisit son quartier à Vimory, grand Bourg à deux lieuës de Montargis. Les Suisses se logerent dans les Fauxbourgs de cete Vile, et le reste ocupa les Vilages à une ou deux lieuës aux environs.

Les Bateurs d'Estrade en aiant doné avis au Duc de Guise come il soûpoit avec les Ducs de Mayene et d'Aumale, ce General fit soner le boute-selle : ces deux Princes lui representerent qu'avec quinze cent Chévaux et trois mil Fantassins au plus, il étoit trop foible pour ataquer une Armée de quarante mil Combatans ; qu'aprés avoir passé sa vie dans les travaux pour s'établir un nom, il aloit cometre ce qu'il avoit aquis de réputation, à une déroute infaillible ; et qu'à la fin le Roi avoit trouvé l'art de le perdre par lui-même, en l'exposant à cete tentation, sans lui doner des forçes pour y sufire. Il leur répondit, qu'il aloit ataquer le quartier d'un General dont il trouveroit infailliblament les Troupes assoupies de lasitude et de débauche; que les autres quartiers n'auroient pas la hardiesse de venir à son secours ; qu'il leur faloit du tems pour y ariver,

et que les siens auroient toûjours celui de faire retraite à la' faveur des tenebres. Le Duc de Mayene lui répondit, qu'encor que la chose fût posible, il y faloit penser mûrement. Je ne résoudrai point en toute ma vie, ce que je n'aurai pû résoudre en un quart-d'heure (repliqua le Duc de Guise;) et passant dans une tente prochaine, il començoit à se faire armer, quand on lui vint dire qu'un Gentil-home demandoit à lui parler en secret. Il fit retirer ses gens, à la reserve d'un Valet de Chambre qui avoit sa confidence, et qui introduisit la Reine de Navare sous l'habit d'un Cavalier.

Cete Princesse s'étant aperçûë pendant sa captivité de la fole passion du Marquis de Canillac, s'étoit contrainte jusqu'à lui doner de l'esperance pour se rendre maîtresse de son esprit; certains bruits parvenus jusqu'à elle d'une prétenduë galanterie entre le Duc de Guise et la veuve du Duc d'Usez, la plus bèle femme de la Cour, l'entretenoient dans des alarmes qui lui rendoient sa prison insuportable: ce n'étoit pas tout à fait sans raison; car ce Prince dont la bravoure et la bone mine touchoienr toutes les femmes par vanité, ou par amour, faisoit souvent servir la galanterie à sa fortune; politique qui lui fut d'un si grand usage, qu'elle lui sauva la vie aux Baricades de Paris: Elle l'eût

encor fait aux Etats de Blois par les avertissemens qu'il reçût de la part de plusieurs Dames; mais sa présomption l'emporta sur la juste crainte qu'il devoit avoir d'un Roi irité, dans un lieu où il s'étoit folement mis à sa discretion.

La Reine de Navare vouloit donc éclaircir ses soupçons à quelque prix que ce fût; elle se servit du pouvoir qu'elle avoit sur le coeur du Marquis de Canillac, et le fit consentir à son évasion, à force de promesses et de flatries. Elle prit un habit de Cavalier, et sortit elle deuxiéme dans un tems où la garde étoit yvre de la débauche qu'elle lui avoit fait faire. Cete Princesse traversa presque tout le Roiaume, et suivant le Duc de Guise au bruit de ses armes, elle ariva précisement à ce jour faméux de l'incendie de Vimory. Quant elle se vit seule avec le Duc, elle lui dit: *Enfin, ingrat, vous alez donc disposer sans moi d'une vie que vous m'avez tant de fois dévoüée? Est-elle à vous, cruel, pour la prodiguer ainsi? Je ne vous repeterai point les raisons d'interét et d'honeur que vos amis vous ont en vain representées; ie ne doute point que vous ne les eussiez prévûës avant eux; je ne vous parlerai que des interéts de nôtre amour: Je voi bien qu'ils feront peu d'impression sur vous; des objets nouveaux pendant mon absence ont chassé de vôtre*

coeur une passion qui n'en devoit jamais sortir, si elle étoit dûe à la plus tendre des femmes. Est-ce pour ne me plus voir, que vous alez chercher une mort inévitable? Que deviendrai-je quand vous ne serez plus? Nos Enemis insulteront à ma misere et à ma douleur: c'est inutilement que vous évitez mes yeux; le même moment qui m'aprendra vôtre mort, décidera de la miene: Je vous suivray jusqu'au tombeau, et rien n'est capable de me separer de vous, non pas même vos infidelitez. Le Duc de Guise aussi surpris par ses yeux, que par ses oreilles, fit comprendre à la Reine de Navare la necessité où il se trouvoit de prévenir le Roi; il l'instruisit ensuite de ce qui donoit lieu aux aparences d'engagement entre lui et la veuve du Duc d'Usez: et aprés l'avoir assûrée de prendre soin de sa propre vie, il continua de se disposer à partir. La Reine n'y consentit, qu'à la charge de partager le peril avec lui; d'autant plus aisément, que les tenebres favorisoient son déguisement: elle lui aprit les artifices qu'elle avoit mis en usage pour le venir trouver, et sortit pour se metre en état de le suivre.

Le Duc de Guise se mît en Campagne au Soleil couchant; il marchoit le premier avec cent Gentis-homes; son Infanterie suivoit partagée en deux Bataillons de quinze cent homes

chacun, et la Cavalerie venoit ensuite divisée en trois Escadrons de cinq cent Maîtres; le premier obeïssoit au Duc de Mayene son frere, le second au Marquis de Pont son cousin, et le troisiéme au Duc d'Aumale son oncle. Ils ariverent à Vimory sur le minuit, sans avoir rencontré de sentinele, ni de garde avancée.

Le Duc de Guise introduisit ses deux corps d'Infanterie dans le Bourg, chacun par un bout de la grande ruë, et posta sa Cavallerie aux avenuës, pour repousser ceux qui essaieroient de se sauver. Les Alemans étoient si fort ensevelis dans le someil et dans le vin, que tout fut ainsi disposé, et le signal doné, sans qu'il s'en éveillât aucun. L'Infanterie Catolique fit une décharge de toute sa mousqueterie, pendant que des soldats détâchez metoient le feu en divers endroits du Bourg. Bien-tôt le champ de Bataille se trouva éclairé come en plein jour; ces malheureux étrangers sortant de leurs maisons l'un aprés l'autre, étourdis du someil, du vin et du bruit, sucomboient avant que de combatre, et sans que la Vainqueur courut aucun risque; la plûpart perit dans les flâmes, ou fut étoufée par la fumée; les cris des mourans mélez au bruit du salpêtre et du feu, y remplissoient l'imagination d'une tèreur qui ne leur laissoit pas la forçe de se défendre. Le Marquis

d'Onao leur General, éveillé de la premiere décharge, monta à cheval suivi de ses Oficiers qui faisoient bien cent Maîtres; mais voiant la grande ruë embrasée et ocupée, il balança sur le party qu'il avoit à prendre, touché de tendresse pour sa famille, dont il envisageoit la perte inévitable. Bien-tôt il se vit ataqué par un Escadron où combatoit la Reine de Navare : cete Princesse reçût un coup de pistolet dans la visiere de son casque, qu'elle avoit mis plûtôt dans la crainte d'être conuë, que blessée; la bâle ne fit point d'éfet, aiant porté trop bas sur la mantoniere. La Reine voiant la tête nuë du Baron d'Onao, qui n'avoit pas eu le tems de s'armer, lui déchargea un coup d'épée snr le front; le coup porté par une main legere, et peu acoûtumée aux Armes, ne le blessa que foiblement. Ce Chef voiant que sa Troupe s'éclaircissoit, et que de cent Maîtres il ne lui en restoit pas vint, se crût obligé de songer à la retraite, et d'ésaiër de sauver sa famille à la faveur des tenebres; il rentra chez-lui, et proposa à son pere de le suivre par des sentiers détournez, où un païsan s'ofroit de leur servir de guide; au lieu d'y consentir, ce Vieillard venerable les regardant tous les larmes aux yeux, leur dît : *Alez, mes enfans, alez, puisque vous étes encor jeunes, et qu'il vous reste une longue*

cariere à remplir ; fuiëz et sauvez une vie suceptible des esperances d'une meilleure fortune: Si çût été la volonté du Ciel que je vécusse long-tems, il avoit d'autres voiës que la fuite, pour me conserver la vie : J'ai vécu trop d'un jour ; et plût aux Dieux que mes yeux fermez dés long-tems, n'eussent pas été témoint de ce malheur, et de la perte de nôtre gloire. Embrassez-moi, mes enfans, et me laissez seul ici. Je viendrai bien à bout de m'ôter la vie moi-même ; les Vainqueurs pardoneront à mon Cadavre, et ne lui refuseront pas le triste bonheur de la sepulture : ce n'est pas un si grand mal, que de cesser de vivre.

Le Baron, sa femme et son fils entouroient ce Vieillard ; ils le conjuroient les larmes aux yeux de se laisser vaincre, et de ne se pas joindre à leur mauvaise fortune, pour achever d'abîmer leur Maison. Ce Chef voiant que son pere étoit inflexible, se déterminoit à retourner au Combat, et à chercher parmi les Enemis une mort qu'il trouvoit désormais souhaitable : *Pouvoiez-vous penser,* disoit-il à son pere, *que je consentisse à me retirer sans vous ? Si les Dieux ont résolu la perte de cete Armée formidable, dont ils m'avoient doné la conduite, et si vous avez résolu vous-même de confondre avec elle, vous et les vôtres bien-tôt vous serez satisfait :*

Il ne faut qu'ouvrir cete porte, les Enemis de nôtre Nation et de nôtre Religion entreront en foule, et n'auront pas honte de massacrer le pere aux yeux du fils, et le fils aux yeux du pere. Grands Dieux! m'aviez vous élevé au dessus de ma naissance, afin qu'à la tête d'une Armée capable de conquerir la France, je visse ma femme, mon fils et mon pere poignardez dans le sang les uns des autres? Qu'on me done mes armes, s'écria-t-il, *le dernier jour de ma vie est avivé; je vais chercher les Enemis; je leur vendrai cher mon désespoir; et je ne mourai pas sans vengeance.* En achevant ces mots, il se disposoit à sortir, quand sa femme s'étant jetée à genoux au devant de ses pas, lui presenta son fils qu'elle embrassoit: *Si vous alez mourir,* lui dit-elle, *nous voulons vous suivre, et mourir avec vous: mais si vous croiez qu'il soit encor permis de se défendre, comencez par cete maison, où vous alez abandoner vôtre fils et vôtre pere, et moi malhereuse, qui osois autrefois me dire vôtre épouse.* Mais la fortune les reservoit à d'autres malheurs.

Le Duc de Guise ne voiant plus d'Enemis à vaincre, et craignant que les autres quartiers ne s'ébranlassent, fit soner la retraite, et dona le tems au Baron d'Onao de rejoindre l'Infanterie Suisse, qui n'avoit point combatu.

Pendant que les Catoliques se chargeoient de la dépoüille des Vaincus, le Duc de Guise eut une conversation avec la Reine de Navare à la tête du Camp; il l'instruisit que le Pape Gregoire XIII. plus favorable à la Ligue que son prédecesseur, avoit déclaré nul son mariage avec le Roi de Navare, et dispensé les Sujets de ce Prince dé leur serment de fidelité. Cete derniere injure faite au Roi de Navare augmenta la hardiesse de Marguërite; elle ne crût pas avoir de mesure à garder avec un époux qu'elle ne regardoit plus come tel. Dés qu'elle fut en Bearn, elle se fit suivre des Troupes de la Ligue, par les ordres que le Duc de Guise lui en avoit confiez; elle assiegea elle-même la Vile d'Agen sur son mary, elle s'en rendit Maîtresse, moitié par forçe. moitié par intelligence, et résolut d'en faire son séjour jusqu'à ce que le Duc de Guise lui pût doner un établissement conforme à sa naissance, et à l'atachement qu'elle avoit conservé pour lui. Ce General fut à peine rentré dans ses quartiers, qu'il aprit que le Prince de Conty avoit joint les Alemans, et qu'ils étoient arétez à Auneau, gros Bourg proche de Chartres; qu'ils avoient résolu d'y séjourner, et d'y solemniser l'arivée de ce Prince, et la victoire du Roi de Navare sur le Duc de Joyeuse: Ils croioient avoir pris des précautions

plus sûres qu'auparavant ; ils avoient ouvert des tranchées à la tête de leur Camp , et fait des Baricades de tonneaux liez avec des charetes par de grosses poutres , vis à vis la porte d'un Château où il y avoit garnison Françoise ; ils se divertissoient sans alarmes, et bûvoient d'autant plus copieusement , que l'anée étoit abondante, et qu'au sortir des vendanges les céliers étoient encor pleins.

Le Duc de Guise chercha les moiens de profiter de ces dispositions ; il tenta le Capitaine du Château d'Auneau ; il le combla de presens et de promesses. èt le fit consentir à recevoir ses Troupes dans la Plaçe. Ce Prince seûr d'une retraite, décampa de Dourdan, ariva au quartier des Reîtres le onziéme Novembre Féte de Saint Martin, à la petite pointe du jour, et s'insinua dans le Château par la porte de deriere, dont il étoit Maître. Déja les Alemans sonoient la diane, quand l'Infanterie de la Ligue ataqua la premiere tranchée des Reîtres avec furie ; ils firent quelque résistance, quoique la moitié fût encor ensévelie dans le vapeurs du vin qu'ils avoient bû la veille avec excés. Mais quand le feu eut délivré les François de cét embaras de poutres et de charetes, ce ne fut plus un combat, mais un carnage : l'Infanterie du Duc de Guise armée de mousquets et de piques, ateignoit

de loin; les Reîtres au contraire se presentoient à pied avec le pistolet et l'épée, ne pouvant se servir de leurs chevaux dans le petit espace des ruës de ce Bourg fermé de murs. Bien-tôt ils tournerent visage, et chercherent quelque issuë pour se sauver; la Cavalerie Catolique maîtresse de la campagne, les repoussoit dans la Plaçe; et ces malheureux ataquez en tête et en queuë, se laissoient assomer sans résistance. Tout passa au fil de l'épée, à la reserve du Baron d'Onao, qui survêcut ençor à sa gloire, avec l'aide d'un paisan, qui le conduisit hors du Bourg par une route conuë à lui seul. Ce Chef ariva au quartier des Suisses, où perdans son autorité aprés sa réputation, il leur fit en vain les plus basses prieres pour les obliger de le suivre; le Duc de Guise sembloit leur ofrir une défaite aisée, pendant que ses soldats étoient acharnez au meurtre et au butin: mais le seul nom de ce Vainqueur leur inspiroit une fraieur si vive, que rien ne les pût ébranler; au contraire, ils doublerent leurs sentineles, et se tenant sous les armes, ils ne songerent qu'à se défendre en cas qu'ils se vissent ataquez.

Toute l'Infanterie du Duc de Guise retourna à cheval dans ses quartiers; la dépoüille des Provinces que ces étrangers avoient ravagées en traversant le Roiaume, fut partagée entre les

Vainqueurs, et montoit à plus de douze cens mil écus. Le Duc de Guise exerçant sa generosité ordinaire, ne voulut acune part au butin, quoi que les dépenses de la guère eussent quasi consomé son patrimoine.

La déroute des Alemans, et la gloire du Duc de Guise que la renomée portoit en tous lieux, augmentoit l'insolence des Parisiens. Le Roi débarassé des étrangers, qui avoient achevé de se disiper par des revoltes, meditoit les moiens d'abaisser l'orgueil de cete Capitale du Roiaume et de la Ligue; il s'y rendit, et dés qu'il y fût arivé il essaïa de se saisir des passages sur les Rivieres de Marne et de Seine, au dessus et au dessous de Paris. Ces desseins vinrent bientôt à la conoissance des Parisiens; ils en avertirent le Duc de Guise. Ce Prince s'étant instruit de l'état et des forces de la Vile, trouva la division de seize quartiers trop étenduë, et dificile à réünir; il leur dona ordre de la réduire à cinq, sous cinq Colonels, qui entrerent à divers jours et sous divers prétextes dans Paris, et leur promit de s'y rendre incessament lui-même. La joië qui est indiscrete en répandit aussi-tôt la nouvele, et le Roi dépêcha le Sieur de Beliévre pour lui défendre, sous peine de désobeïssance, d'entrer dans Paris. Ce Prince habile autant qu'ambitieux, éluda de répondre positivement à

Beliévre; il monta à cheval sur le champ, et eut la hardiesse de se rendre à Paris par des routes détournées, beaucoup plûtôt qu'il n'y étoit atendu.

Il entra par la Porte de S. Denis, acompagné de sept Cavaliers seulement. Mais à peine étoit-il proche Saint Inocent, que le Peuple et les Artisans abandonant leurs ocupations, le suivoient au nombre de plus de cent mil persones, criant *Vive Guise;* les Dames de leurs fenêtres jetoient des fleurs et de la verdure au devant de ses pas, et le combloient d'éloges et de benedictions. Ce Prince goûtant à longs traits le plaisir de ce triomfe, marchoit lentement, et saluoit à droit et à gauche, pour répondre aux empressemens de ce Peuple idolâtre, il se rendit enfin à l'Hôtel de Soissons, où logeoit alors la Reine-Mere. Cete Princesse interdite contre son ordinaire, le reçût avec froideur; et pendant un entretien qu'elle prolongea autant qu'il lui fut posible, elle fit avertir le Roi de son arivée: Elle le conduisit ensuite au Louvre; ce Prince étant à pied à côté de sa chaise, toûjours suivi de la populace, qui le regardoit avec amour et respect, et retardoit leur marche par ses empressemens; les femmes qui ne pouvoient en aprocher, par une superstition ordinaire au sexe, faisoient passer leurs Chapelets pour tou-

cher à ce Prince; la multitude étoit si grande, que toute la Vile sembloit être assemblée autour du Louvre: triomfe d'autant plus charmant pour le Duc de Guise, qu'il étoit volontaire de la part des Peuples, et qu'il sembloit involontaire de la siene, quoi qu'au fond il brûlât d'ambition.

Cependant le Roi dans son Conseil secret déliberoit de la vie ou de la mort de ce Prince; le Colonel Alphonse d'Ornano et l'Abé d'Elbene étoient d'avis qu'on s'en défit dans le Louvre, et disoient que ce Peuple volage retourneroit à l'obeïssance naturele de son Souverain, dés qu'il se veroit privé de l'apui de ce Chef: mais les autres étonez du peril present, ou dans les interêts de la Ligue, étoient d'avis contraire, et soûtenoient que tout étoit à craindre d'un Peuple insolent, dans une conjoncture où la Cour n'étoit pas en état de le réduire par la force.

Le Duc de Guise dans ce moment montoit l'escalier du Louvre entre les haïes des Gardes Suisses et Françoises; quand il se vit seul entre un grand nombre de Gentis-homes qui remplissoient l'anti-chambre du Roi, il pâlit; mais son courage supléant au danger, il en prit une contenance plus hardie. Il mît fierement la main droite sur la garde de son épée, et abordant le Roi avec une profonde reverence, il lui dit qu'il venoit se metre à sa discretion, pour convaincre

ses ènemis de calomnie, et pour ne laisser à Sa Majesté aucun doute de son obeïssance. La Reine-Mere vit bien par l'agitation du Roi, qu'il avoit dessein de passer outre; mais soit par timidité, ou par politique, elle tira le Roi à part, l'informa de ce qu'elle venoit de voir, et lui fit vivement sentir tout le peril où il étoit lui-même. La Princesse de Loraine profita de ce moment, et avertit le Duc de Guise que sa mort étoit résoluë: ce Prince intrepide ne laissa paroître aucun mouvement d'inquietude; mais quelque tems aprés feignant qu'il étoit fatigué, il se retira dans son Hôtel ruë S. Antoine; il y emploia le reste du jour et la nuit qui le suivit à émouvoir le Peuple, et à remplir d'armes tous les lieux soûtèrains de sa Maison. Le Roi la consuma à tenir Conseil, dont le résultat fut de publier une Déclaration, qui comandoit à tous étrangers de sortir de Paris dans vint-quatre heures. La recherche que les Comissaires en firent fut éludée par l'artifice des Bourgeois, malgré la presence du Roi qui s'y emploioit lui-même. Ces défiances réciproques acheverent de porter les choses à l'extremité; le Roi ne pouvoit plus douter que le Duc de Guise et les Parisiens ne fussent déterminez à la révolte; et le Duc voioit que le Roi avoit résolu de le perdre, et de punir les Parisiens, Sa Majesté feignit en-

cor de disimuler cete désobeïssance: mais la nuit du douziéme May il fit entrer par la Porte S. Honoré les Gardes Suisses et Françoises, qui logeoient aux environs; elles s'emparerent d'abord du Cimetiere Saint Inocent, des Hales, du Marché-Neuf, et du Pont Saint Michel; et par une imprudence extrême, abandonerent l'Université et la Plaçe-Maubert, quartiers pleins d'un nombre infini de gens de main. Le Duc de Guise avoit prévenu le Peuple que le Roi d'acord avec les Huguenots, en vouloit aux plus zelez Catoliques; il fit courir une liste des proscrits, dans laquele étoient compris les noms de tous ceux qui lui étoient chers, et le sien à la tête; il marchoit à pied dans les ruës, le nez dans son manteau, en leur disant: *Baricadez-vous.* En moins de deux heures ils s'assemblerent sans confusion dans la Plaçe-Maubert; ils pousserent leurs Baricades de Carefours en Carefours, et sererent les Troupes du Roi, de sorte qu'elles n'avoient pas la liberté de faire le moindre mouvement. Le Roi et le Duc de Guise s'envoioient reciproquement des Gentishomes sous divers prétextes, pour observer leur contenance. Davila vint à l'Hôtel de Guise de la part de Sa Majesté; ce Duc le reçût avec un visage ouvert, lui fit voir sans afectation les armes et les Chefs dont il étoit environé, et le

renvoia avec des protestations de soûmission aux ordres du Roi, ofrant de poser les armes dés qu'il auroit mis la Religion et les bons Catoliques en seureté. Les Bourgeois dans ce moment ataquoient les Suisses du Cimetiere Saint Inocent; ils en mirent d'abord trente sur le careau; le reste hors de défense eût en vain démandé quartier, si ces malheureux ne se fussent avisez de jeter leurs armes à tère, de tirer des Chapelets de leur poche, et de crier misericorde, en faisant de grands signes de Croix. Le Duc de Guise averti de sa victoire, se rendit sur le lieu, sans autres armes qu'un bâton; vaine ostentation de sa puissance. il leur rendit leurs armes, et les fit conduire au Louvre, où leurs Oficiers les reçûrent en prisoniers de guère. Les Gardes Françoises éprouverent la même destinée, et le Duc de Guise content de ces avantages, se retira dans son Hôtel, atendant qu'on lui vint ofrir ce qu'il ne vouloit pas demander.

Cependant le Roi asiegé par ses Sujets jusques dans son Louvre, déliberoit sur ce qu'il avoit à faire; son Conseil étoit partagé, come c'est l'ordinaire dans les ocasions dificiles: ce Prince averti que le Duc de Guise faisoit filer des Troupes deriere les Tuileries, prit le party de la fuite, La Reine-Mere pour favoriser sa retraite, se fit porter en chaise à l'Hôtel de

Guise, non sans un extrême embaras, à cause des Baricades qu'il faloit ouvrir et fermer à tout moment: quand elle eut une fois joint le Duc de Guise, elle ne songea plus qu'à prolonger la negociation, pour doner le tems au Roi de se metre en seureté; le Duc de son côté se croiant Maître de toutes choses, ne vouloit rien précipiter, certain qu'on seroit forcé de lui ofrir ce qu'il n'auroit osé même exiger: mais le Roi trompa sa vigilance; il sortit du vieux Louvre à pied et en plein midi, sous prétexte d'aler faire un tour de jardin aux Tuileries; il changea d'habit dans ses Ecuriës, monta à cheval, suivi du Plessis-Prâlin son Capitaine aux Gardes, et de deux autres Seigueurs; et sortant par la Porte de la Conference, il se rendit à Chartres, où sa Mere le fit bien-tôt joindre par ses Troupes. Le Duc de Guise en reçût la nouvèle pendant qu'il s'entretenoit avec elle, et conut sa faute aussi-tôt qu'il ne fut plus tems de la réparer; il lui reprocha qu'elle l'amusoit, pendant que le Roi se sauvoit pour le perdre: cete Princesse la plus disimulée et la plus habile des femmes, soufrit patiament ce manque de respect, qui étoit le prix du salut de son fils, et se retira au Louvre. Le Duc de Guise visita les corps-de-gardes des Bourgeois, et feignant que l'évasion du Roi s'étoit faite de son consentement,

il remit si bien le calme parmi ce Peuple facile, que le lendemain les Arts et la Justice s'exercerent avec autant de tranquilité, qu'en pleine paix.

Le Roi outré de ce dernier afront, abandona son coeur à la vengeance : n'aiant point alors d'autre party à prendre que celui de la disimulation, il envoia un plein pouvoir à sa Mere de faire la paix avec le Duc de Guise, à teles conditions qu'elle jugeroit à propos ; il lui recomanda sur tout d'accepter la convocation des Etats, qu'il savoit être le piege où son Enemi l'atendoit, mais où il avoit résolu de le prévenir. Le Duc de Guise aveuglé par sa présomption, dona dans le paneau ; il étoit maître des voix des Députez, presque tous Ligueurs, et ne douta point qu'il ne fût l'Arbitre de toutes les résolutions qui s'y prendroient : ce Prince ambitieux de gloire plus que d'autorité, vouloit bien s'emparer de la puissance absoluë, mais il y vouloit parvenir par de bèles voiës ; il voioit le Roi sans posterité, et usé de débauche, et trouvoit inutile d'usurper un Septre qu'un peu de patience lui pouvoit metre entre les mains plus glorieusement ; il lui paroissoit aisé de s'atribuër l'autorité Roiale, par les conditions de la paix dont il étoit maître, et qu'il ne doutoit point de faire confirmer dans les Etats.

La paix fut donc concluë; les principaux articles étoient, que le Roi nomoit le Duc de Guise Lieutenant General de la Courone, donoit une abolition de la journée des Baricades, levoit la plus dure partie des impôts, declaroit la guère au Roi de Navare, et assignoit les Etats à Blois pour le mois d'Août prochain. Ces conditions hontéuses pour un Roi qui les acordoit, et temeraires pour un Sujet qui les imposoit, furent publiées par tout le Roiaume come à Paris. Les loüanges du Duc de Guise retentissoient jusques dans la bouche des Prédicateurs, qui le combloient d'éloges et de benedictions; ce Prince enflé de ses heureux succés, qu'il atribuoit moins à la fortune qu'à sa conduite, se rendit à Chartres, et fut saluër Sa Majesté: le Roi disimulé par naturel et par art, le reçût avec toutes les marques exterieures de bien-veillance; il ne faisoit plus de grace qu'à sa priere, et ne suivoit dans le Conseil d'avis que les siens; il ne voulut pas méme voir le Duc d'Espernon son Favori qui l'y vint trouver, et lui fit dire de retourner dans son Gouvernement; il cherchoit la retraite, publiant lui-même qu'il n'étoit pas propre au monde; il afectoit une devotion conforme à cèle des Moines, et entr'autres des Feüillans; il les logeoit dans son Palais, et leur avoit fait bâtir des Célules dans le Château de

Bloit, au dessus de l'apartement qu'il devoit ocuper.

Le Duc de Guise abusé par ces artifices, se flatoit d'avoir rebuté le Roi, et que ce Prince lui cederoit volontiers une autorité qu'il étoit las d'exerçer. Sa Majesté se rendit à Blois avant les Députéz; le Duc de Guise l'aiant suivi, ils y firent ensemble leurs Devotions: et pour preuve d'une sinçere reconçiliation, comunierent de la même Hostie rompuë en deux. Le Duc de Mayene d'un caractere plus moderé que son frere, et qui avoit moins de vertus, mais aussi moins de présomption. ne pouvoit s'assûrer sur ce calme, qu'il trouvoit trop prompt pour être durable; il en parla souvent au Duc de Guise, mais en vain. Les grands genies se fient sur leurs propres forçes, comptant de sortir à leur avantage des plus grands perils, s'y exposent temerairement, et se perdent plus souvent que ceux qui ont de moindres lumieres, et qui prenent plus de précautions. Le Dnc de Mayene n'aiant donc qû convaincre le Duc de Guise du danger où il s'exposoit, qoiqu'il en reçût tous les jours des avis, résolut enfin de se soustraire à la tempête, et partit pour Lion. Sa Majesté n'avoit jamais usé d'une si profonde disimulation; Elle ne s'étoit pas même ouverte à sa Mere; pour qui Elle n'avoit rien de caché, de la réso-

lution qu'Elle avoit prise de faite assasiner le Duc de Guise; et cependant Elle ne pût empêcher que son dessein ne fût divulgué. Le Duc de Mayene en reçût tant d'avis sur la route, qu'il résolut de passer par Agen, où la Reine de Navare avoit choisi son séjour, et s'impatientoit de ne point voir son Amant: ce Prince lui fit une exacte naration des Baricades de Paris, et des Etats de Blois; il conoissoit le pouvoir qu'elle avoit sur le coeur de son frere; il la pria de joindre ses instances aux sienes, pour vaincre l'ostination du Duc de Guise, et lui faire quiter le séjour de la Cour, où sa vie étoit dans un extrême danger.

La Reine troublée du peril de son Amant, ne voulut point se confier de son salut, aux termes pressans d'une Letre, qui frapent toûjours moins que la voix et la presence; elle ne prît conseil que de l'empressement de son amour: elle résolut de surprendre le Duc de Guise, et de se presenter à lui lorsqu'il y songeroit le moins, elle feignit d'avoir une fluxion considerable sur les yeux, qui l'empêchoit de soufrir la lumiere: elle se mît au lit, elle fit exactement fermer ses fenêtres, et dona ordre de ne laisser entrer persone: à peine y eut-elle resté deux heures, qu'elle se leva, et fit metre Thorigny à sa plaçe; cete Fille adroite continua le personage

de malade jusqu'au retour de sa Maîtresse, et cacha son absence aux yeux du public. La Reine ne trouvant rien de dur ni d'indeçent pour sauver ce qu'elle aimoit, fit ateler des Chevaux de poste à une espece de petite charete couverte; et l'aiant fait remplir de deux bons matelats, elle prit le chemin de Blois, cachant son sexe et sa qualité sous l'équipage d'un Courier fatigué de la Poste ordinaire.

Elle ariva à Blois la surveille de Noël; en entrant au Château, elle entendit un si terible cliquetis d'armes sous l'apartement du Roi, qu'elle crût être arivée trop tard, et qu'on y poignardoit son Amant: ce bruit passa jusqu'aux oreilles de Sa Majesté, dont l'imagination étoit prévenuë du coup qu'il meditoit; il crût à son tour que le Duc de Guise cherchoit à le prévenir, et sortit de son Cabinet la cuirasse sur le dos; mais le Duc de Guise qui causoit avec la Reine-Mere, avoit jugé sagement que ce n'étoit qu'une querele de laquais divisez, à l'exemple de leurs Maîtres, en Roialistes et en Guisarts, et n'en prît aucune alarme; le parti des Guisarts s'étant rendu Maître, quelques Oficiers du Duc qui étoient presens, consultoient dans ses yeux s'il vouloit qu'on passât outre: mais soit qu'il n'eût jamais eu dessein de cometre ce crime, ou qu'il eût été bien-aise qu'on l'achevât

sans y avoir part, il tourna le visage du côté de la cheminée, pour n'y laisser rien paroître des mouvemens de son coeur : et les Chefs n'aiant point pris de party dans la querele de leurs Valets, elle s'apaisa d'elle-même.

Le Duc de Guise retourna dans son apartement ; il y trouva la Reine de Navare, qui s'y étoit introduite sous le nom et l'habit d'un Courier du Duc de Mayene son frere ; s'étant enfermé avec elle dans son Cabinet : *Que faites-vous ici, Madame,* lui dit ce Prince avec étonement : *Je viens me perdre à vôtre exemple,* lui répondit-elle, *puisque rien n'est capable de vons inspirer une juste crainte du peril qui vous menace : Je ne puis plus résister à mes inquietudes : Faites que je partage la tranquilité dont vous joüissez, ou la temerité qui vous aveugle : En un mot, je veux éprouver avec vous les artifices d'une Cour que vous devriez conoître mieux qu'un autre, depuis que vous la pratiquez. Je vous entens, Madame,* lui répondit ce Prince, *mais tel est le destin de ceux qui se sont livrez à la gloire : Abandonerai-je les miens ? Trahirai-je la cause publique pour mon interêt particulier ? Fuirai-je enfin ? Et laisserai-je le Roi Maître de renverser les Loix de l'Etat, et la Religion de nos ancêtres ? La Cour a résolu ma perte à Blois, l'éviterai-je

ailleurs? Vous conoissez l'instabilité des Peuples : Dés qu'on ne me vera plus, chacun fera son acomodement particulier avec le Roi ; je resterai seul en bute à sa vengeance ; je perirai à la verité plus tard, mais plus honteusement. Si j'ai à perir ici par le ministere d'un traitre, ou d'un assasin, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir rempli mon devoir ; et l'atente du Public, mon Enemi coura la moitié du danger, et ma mort ne restera pas sans vengeance.

Et la vengeance la plus horible vous rendra-t-elle à vos amis quand vous ne serez plus, lui dit-elle ? *Vous n'étes qu'un ingrat. Car enfin dans toutes ces raisons si solides dont vous combatez les mienes, l'interét de nótre amour ne trouve point de plaçe. Songez quelle sera ma destinée, quand vótre Enemi se vera en liberté de punir l'atachement que j'ai conservé pour vous. Depuis que vous vous étes abandoné à l'ambition, vous contez pour rien les plaisirs d'nne tendresse reciproque ; cependant j'ai tout sacrifié pour elle, et la vie ne m'a parû douce, qu'avec l'esperance de vous aimer toûjours. Songez à tout ce que j'ai fait pour vous, non que je veüille vous en faire des reproches ; la joië que j'ai ressenti dans tout ce qui pouvoit vous plaire, m'a tenu lieu de re-*

compense: Vous craignez de manquer à l'atente publique, et vous ne craignez pas de manquer à la miene: Ne m'avez-vous pas protesté cent fois, que vôtre vie étoit à moi? Est-ce ainsi que vous prodiguez mon bien? Il est en éfet heroïque de soûtenir les interêts de l'Etat et de la Religion au peril de vôtre vie: mais quand ce peril n'est plus douteux, et que vôtre perte est manifeste, c'est une temerité que vos amis, et la posterité même imputeront à vôtre memoire: Voiez combien d'avis vous avez reçûs de la mort qui vous menace.

Que vos inquietudes sont obligeantes, Madame, interompît le Duc de Guise? *Ces avis ne sont que des pieges pour me faire faire une fausse démarche, et profiter de mon absence: Abandonerai-je un si beau dessein à la veille du succés? Car enfin tout réüssit au delà de mes desirs; et malgré la vaine autorité et l'éloquence artificieuse du Roi, les Etats vont jurer une guère éternele au Roi de Navare, déclarer ce Prince (come tous les Heretiques) incapables de succeder à la Courone; et me conserver la Lieutenance Generale du Roiaume pour toûjours. Aprés la mort du Roi, n'ai-je pas autant de courage qu'un autre, et peut-être plus de lieu d'esperer à un Trône, que ma valeur et mes travaux auront conservé? Alors je*

partagerai avec vous une puissance dont je vous devrai la meilleure partie ; j'assurerai la Religion de nos Peres; je recompenserai mes Amis; j'éléverai la vertu; et a l'exemple d'Auguste, je ferai benir les désordres qui m'auront aquis un Septre, que je ne veux posseder que pour la fecilité publique.

Je ne doutai jamais de la grandeur de vôtre ame, lui dit la Reine, *et voilà des projets qui en sont dignes; mais songez qu'un moment les peut aneantir. Je fremis quand je pense que vous vous étes enfermé dans ce Château, où tout dépend de vôtre Enemi. S'il vous ataquoit, qui viendroit à vôtre secours? Vous savez que les Oficiers de sa Garde sont des gens qu'il a tirez du neant, pour se les aquerir, ne présumant pas de le meriter. Les quarante-cinq Gentis-homes qui l'environent nuit et jour, et dont il a acheté l'obeïssance aveugle par sa prodigalité, sont prêts à tout entreprendre pour sa vengeance : si vous ne voulez pas quiter les Etats, vous ne sauriez au moins vous dispenser de choisir un lieu moins suspect pour vôtre demeure : aiez cete complaisance pour ma foiblesse; je vous en conjure par tout ce que j'ai fait pour vous, et par tout ce que je voudrois encor faire: délivrez mon esprit de ces funestes inquietudes, et que je puisse me flater en re-*

tournant chez-moi, qu'il sera permis à vos Amis de vous défendre, si vous étes ataqué.

Le Duc de Guise plus touché des bontez de a Reine, que persuadé du peril qu'il couroit, lui promit de la satisfaire. En éfet, il avoit résolu de faire un voiage en poste à Paris le lendemain de Noël, et de se loger ailleurs à son retour; il en dona même les ordres à ses Officiers. L'heure du soûper étant venuë, il quita la Reine, parce qu'il tenoit table ouverte; elle se retira dans un logis qu'elle ocupoit seule, de peur d'être reconuë; et le Duc de Guise ala faire les honeurs de son repas. A peine fut-il assis, que dépliant sa serviete, il en tomba un billet cacheté; il le ramassa, l'ouvrit, et y lût ces termes: *Si vous ne vous sauvez, on vous jouëra un mauvais tour.* Ce Prince intrépide ou présomptueux, se dona le loisir de faire venir une plume, et d'écrire au bas, *On n'oseroit.* Il jeta le billet sous la table; et aprés avoir mangé legerement, il sortit, et se retira dans son cabinet: il y passa la meilleure partie de la nuit à concerter avec la Reine de Navare ce qui lui restoit à faire, pour le parfait acomplissement de ses desseins.

Cependant le Roi étoit résolu à se délivrer d'un rival aussi redoutable que le Duc de Guise; il éprouvoit tous les jours qu'il ne lui restoit

plus que le titre de Roi, et que selon les apparences, ce titre ne lui resteroit pas long-tems. Le bruit étoit tout comun que les Etats avoient résolu de déposer le Roi, de le renfermer dans un Convent avec les Moines dont il afectoit les coûtumes, et d'élever le Duc de Guise sur le Trône. Le Roi outré de ces bruits insolens, fit apeler Crillon Mestre de Camp du Regiment des Gardes, ancien Enemi du Duc de Guise, et lui demanda s'il vouloit assasiner ce Prince : ce Brave fremit à cete proposition; il dit au Roi qu'il se coûperoit volontiers la gorge avec lui, et qu'il prometoit à Sa Majesté de lui doner au moins la moitié de la peur; mais que pour servir d'Executeur à sa justice, c'étoit un emploi qui ne convenoit ni à son caractere, ni à sa condition. Le Roi aprés ce refus, se contenta d'engager Crillon au secret; ce qu'il lui promit avec serment.

Cette démarche ne laissoit pas le Roi sans alarmes, elle le pressoit d'achever une entreprise dont l'éclat étoit plus dangereux avant, qu'aprés l'execution. Il la confia à Lognac, Gentil-home que le Duc de Guise avoit introduit à la Cour, et qui entroit en faveur par sa souplesse : ce lâche n'hésita point à prometre la mort de son Protecteur; il demanda ou Roi vint des Quarante-cinq (c'est ainsi qu'on apeloit quarante-cinq

Gentis-homes que le Roi avoit choisis pour sa garde particuliere, parmi les plus déterminez :) Il leur donoit bouche à Cour, et cent écus d'or par mois; some excesive pour lors. Le Roi déterminé contre son propre temperament, par la nature de cete afaire qui ne soufroit point de délai, en fixa l'execution au lendemain vint-troisiéme Decembre surveille de Noël : Sa Majesté dés long-tems avoit médité sur les suites de cete action; pour les prévenir autant qu'il étoit en sa puissance, il s'étoit assuré du Pape par l'entremise du Legat, dont il s'étoit fait un ami; il avoit pris les mêmes mesures à l'égard des Venitiens, afin qu'ils balançassent l'autorité du Roi d'Espagne, alié du Duc de Guise ; enfin il avoit fiançé sa niéce Cristine de Loraine avec le Grand Duc de Toscane, dont il esperoit de l'argent dans son besoin.

Il ne restoit donc plus qu'à conduire le Duc de Guise dans le piege, sans qu'il le soupçonât. Le Roi dona ordre à Larchamp, Capitaine aux Gardes, de suivre ce Prince le lendemain au Conseil, sous prétexte de lui faire honeur, et de ne plus permetre qu'il sortît quand il y seroit une fois entré; cét Oficier presenta la veille un Plaçet au Duc de Guise, pour faire payer ses Soldats des montres qui leur étoient dûës, le flatant qu'il étoit Protecteur des gens de guère.

Enfin Sa Majesté chargea le Grand Prieur de France de lier une partie de paûme pour le lendemain, avec le Prince de Joinvile fils du Duc de Guise. Toutes choses étant donc disposées, dés le soir le Roi dît en soûpant qu'il desiroit entrer le lendemain de bone heure au Conseil, afin d'avoir le reste du jour libre pour ses devotions, et se retira un moment aprés. Dés qu'il fut seul, il prit une lanterne sourde, et conduisit lui-même les Ministres de sa vengeance dans des Célules bâties au dessus de son apartement, et les y enferma à la clef: le logement étoit disposé de maniere, que la sale du Conseil étoit de plein-pied à l'apartement du Roi, unis l'un à l'autre par une alée assez longue. Le trouble inseparable de ces sortes d'actions, ne permit pas au Roi de reposer un moment dans toute la nuit; ses défiances et sa précaution le firent monter plusieurs fois aux Célules des Quarante-cinq, pour s'assurer de ce qu'ils faisoient: dés quatre heures il les distribua lui-même, moitié dans sa chambre, moitié dans son cabinet; la forçe et la valeur du Duc de Guise l'obligeoient à ces précautions, afin que s'il échapoit aux premiers, il tombât entre les mains des derniers. Deux heures aprés le Roi fit avertir qu'il aloit entrer au Conseil; déja le Cardinal de Guise, l'Archevêque de Lion, d'O Sur-Inten-

dant des Finances, et plusieurs autres s'étoient rendus dans la sale du Conseil; le Duc de Guise qui s'étoit couché fort tard, s'y rendit le dernier : ce Prince sortoit de son apartement, et traversoit la cour du Château, quand Larchamp le joignit, sous prétexte de le faire resouvenir du Plaçet qu'il lui avoit presenté la veille; il marchoit devant, et ses Soldats aprés. A peine le Duc de Guise fut-il entré dans la Chambre du Conseil, que Larchamp ferma la porte, mît la clef dans sa poche, et fit ranger ses Soldats en haië sur l'escalier; aussi-tôt on ferma toutes les portes du Château.

Pericart Secretaire du Duc de Guise, à qui ces mouvemens donerent du soupçon, lui écrivit un billet, le mît dans un mouchoir blanc, et chargea un Page de lui porter, feignant qu'il eût oublié de le prendre; le Page trouva toutes les avenuës gardées par Larchamp; ce Capitaine prît le monchoir, et trouva le billet, où étoient écrits ces termes: *Sauvez-vous, Monseigneur, ou vous étes mort;* il le mît dans sa poche, et fit rendre le mouchoir au Duc de Guise: ce Prince étoit assis auprés du feu, et mangeoit des bugnolles; il s'étoit trouvé mal, soit que la Nature pressentît sa fin prochaine, ou qu'il se fût affoibli lui-même la nuit derniere, come le publiërent ses Enemis. Cét accident passé, Revel

Secretaire d'Etat entra dans la sale, et lui dit que le Roi le demandoit dans son cabinet. Le Duc de Guise se leva, et traversant l'alée, entra dans la chambre; il y vit Lognac, et huit des Quarante-cinq qu'il conoissoit; il continua son chemin jusqu'à la porte du cabinet, et persone ne lui haussant la tapisserie à l'ordinaire, il y porta la main: dans ce moment Saintmalin l'un des Quarante-cinq, lui dona un coup de poignard dans la gorge, pour éviter la cote d'émaille dont il le croioit armé; un autre se jeta à ses jambes; un troisiéme sur son dos, et tous ensemble s'empressoient à le fraper: ce Prince robuste s'écoüa contre la muraille celui qui étoit sur lui, et voulut metre l'épée à la main, mais il ne pût la tirer qu'à demi; il se jeta de furie sur Lognac, et eut encor assez de forçe pour l'entrainer avec lui en tombant; enfin il expira étendu au pied du lit, en prononçant ces mots: *Traître Roy*. Le Cardinal de Guise et l'Archevêque de Lion alarmez du bruit, coururent à la porte de la sale, criant *au secours;* mais ils y furent arêtez prisoniers par les Marêchaux de Retz et d'Aumont, qui les conduisirent en haut dans une espece de galetas.

Le Roi averti de la mort de son Enemi, ne voulut s'en fier qu'à ses yeux; il s'aprocha du cadavre de ce Prince, dont le visage étoit tourné

contre tère ; il le retourna avec le pied pour le reconoître, et dit ; *Il étoit bien grand ;* ensuite il le fit transporter dans un retranchement deriere son cabinet, et passa chez la Reine sa Mere : *Enfin, Madame, je suis Roi sans Compagnon,* lui dit-il, *le Duc de Guise est mort. Vous avez bien coûpé,* lui répondit cete Princesse, *Dieu veüille que vous cousiez aussi-bien.* Il sortit pour s'aboucher avec le Legat ; il ne le trouva pas aussi irité qu'il se l'étoit imaginé : ce qui l'enhardit à passer outre, et à se défaire de l'Archevêque de Lion et du Cardinal de Guise, plus ambitieux et plus violent que son frere.

Ainsi perit Henri de Loraine, Duc de Guise, Prince dont les grandes actions sont plus admirables qu'imitables. La Nature avoit réüni en lui tant de beles qualitez de l'esprit et du corps, que persone ne peut se flater raisonablement d'en posseder plus : un seul défaut que mile gens prenent pour vertu, l'ambition, le conduisit par degrez dans le précipice : Exemple bien digne de réfléxion pour ceux que leur naissance et leur merite apelent au Comandement des Armées : Sujet de meditation pour les Peuples, qui se laissent ébloüir par les qualitez d'un grand Capitaine, au préjudice de la foi qu'ils doivent à leur Souverain.

Aprés cete Execution; le Roi dépouillant la peau de Renard dont il s'étoit couvert jusqu'alors, pour reprendre cele de Lion qu'il avoit autrefois si glorieusement portée, fit ouvrir les portes du Château, se montra en public peu gardé; et dit au sortir de la Messe à tous ceux qui s'y trouverent, *qu'il étoit tems que chacun rentrât dans son devoir, et avrit à le reconoître pour son Roi.*

La nouvele de la mort de ces Princes s'étant répanduë par tout le Roiaume, y produisit les éfets funestes dont l'Histoire de France conserve la memoire. Pour moi qui ne me suis proposé d'écrire, que ce qui conçerne le Duc de Guise, j'ajoûterai seulement que la Reine de Navare étant partie avant le jour pour retourner à Agen, n'aprit cete mort qu'en y arivant; et qu'aiant prétexte de se metre au lit, elle y resta, et ne faillit d'expirer de douleur de la mort d'un Amant si illustre, que pour en conserver toute sa vie une tristesse plus sensible que la mort même.

F I N.

Errata

à la seconde page de la septieme feuille, lisez au premier mot de la ligne 15 en au lieu de eu.

Page 5 ligne 21 au lieu de supterfuge lisez subterfuge.
— 12 — 11 —— Mais assassinats lisez Mas un assassinat.
— 13 — 16 au lieu de, punis lisez punir
— 14 — 11 —— m'imposer a la lois lisez m'imposera la lois
— 15 — 11 —— ici suivit mes pas lisez en ces lieux suit mes pas
— 16 — 8 —— vavir lisez ravir
— 21 — 15 —— entrouvent lisez entreouvrant
— 22 — 8 —— subjuge lisez subjugue
— — — 15 —— n'oubliennent lisez n'obtiennent
— 23 — 6 se trouve imprimé le vers suivant;
La haine just et due à ce lache foi fait.
Qui devrait être; La haine que merite un si lache forfait.
Page 23 ligne 13 au lieu l'étonner lisez t'étonner
— — — 20 —— ligeurs lisez ligueurs
— 24 — 4 —— devient lisez devint
— 25 — 9 —— alois lisez Valois
— — — 13 —— mere lisez maire
— 26 — 15 —— Ciculát lisez Cieutat
— — — 18 —— ou lisez on
— — — 21 —— t'aprete lisez s'aprète
— 27 — 1 —— ordonna lisez ordonne
— — — 9 —— Ciculat lisez Cieutat
— — — 23 —— Ville neuve lisez Villeneuve
— 28 — 3 —— frappe; lisez frappez,
— — — 21 —— Ciculat lisez Cieutat
— — — 25 —— féisant lisez fésant
— 29 — 1 —— Tout lisez Tous
— — — — —— drapeaus lisez drapeaux
— — — 14 —— vert lisez vers
— 30 — 6 —— la lisez ta
— 30 — derniere aurent lisez auraient
— 35 — 22 —— De vient lisez Devient
— 37 — 12 —— de notre lisez votre
— 41 — 18 —— sans lisez sous
— 43 — 15 —— pares lisez parés
— 44 — 14 —— pour suivi lisez poursuivi
— 45 — 5 —— elle soit, lisez elle sort
— — — 12 —— d'un point derriere ce Duc, un Virgule
— 47 — 19 —— sixte-quint lisez Sixte-quint
— 48 — 5 —— c,est lisez c'est
— 49 — 11 —— emmis lisez ennuis
— 51 — 3 plein pouvoir devrait être un mot du moins faudrait-il rager la virgule qui se trouve entre deux.

Page 51 Ligne 12 au lieu pardonne lisez prdonnez
— — — 23 —— metter lisez mettez
— 52 — 13 —— d'un point derriere ce Rebelle, un Virgule
— 53 — 13 —— les lisez tes
— 54 — 2 derriére entreprendre il faut un point,
— — — 4 de même a la fin du vers un point.
— 56 — 5 —— lanir lisez bannir
— 58 — 17 —— a ma vie lisez à ma vie
— 59 — 16 —— sacrifier lisez sacrifiés
— 64 — 12 —— absurez lisez assures
— 65 — 5 —— lieu lisez lien
— 72 — 11 —— la fuite lisez ta fuite
— 73 — 3 —— d'un petit i lisez un grand I
— 73 — 10 —— je te connait lisez je te connais
— 77 — 12 —— render lisez rendez
— 80 — 1 —— partager, lisez partagez
— 81 — 11 —— m'offrit lissez m'offrait
— 89 — 22 —— sa detruire lisez su detruire
— 91 — derniere Puis-je lisez Suis-je
— 92 — 2 —— m'occupait lisez m'occupais
— 93 — 13 —— indique lisez indigne
— 96 — 3 —— la vie lisez ta vie
— — — 11 —— si tu veut lisez si tu veux
— 97 — 7 —— le plonger lisez te plonger
— 101 — 8 —— de remontrevent lisez remontrerent
— 103 — 11 —— juge assent lisez jugeassent
— 107 — 3 —— 26 ans lisez 16 ans
— 122 — 17en Acteur MILANAX lisez MEŁANAX
— 127 — 3 —— diffientés lisez difficultés
— 128 — 25 —— t'entrevue lisez l'entrevue
— 136 — 11 —— après quelques sis cede, lises après quelques si, et quelques mais, cede
— 146 — 7 —— la vû lisez l'a vû
— 157 — 25 —— Fnemis lisez Euemis
— 160 — 15 —— Medame lisez Madame
— 182 — 11 —— mondé lisez mande
— 190 — 14 —— egrémens lisez agrémens
— 201 — 11 —— quu lisez que
— 209 — 26 —— deerur lisez de leur
— 222 — 25 —— procede lisez procedé
— 231 — 27 —— veu lisez peu
— 236 — 19 —— vermis lisez permis
— 249 — 21 —— qû lisez pû
— 254 — 6 —— toulenir lisez soutenir
— 260 — 25 —— bugnolles lisez brugnolles

Encore dans le Discours au lecteur, qui precéde la piéce, Ligne 15me de la premiére page de la huitiême feuille il faudrait desolent, au lieu de disolent; et aux remarques sur la piéce italienne du Marquis Gioseffo Gorino Corio; on a oublié de mettre, page 136, dans 11me ligne; après quelques si, et quelques mais, céde etc.

